



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LE
CRUCIFIX

SAINTE DÉVOTION

PAR

L'ABBÉ CHAFFANJON

Aumônier de l'Hospice du Calvaire

TROISIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN

LYON

P. N. JOSSERAND LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, PLACE BELLECOUR, 3

1879

TOUTS DROITS RÉSERVÉS



A 313 / 45

LE

CRUCIFIX

SAINTE DÉVOTION

ARCHEVÊCHÉ DE LYON

Imprimatur :

L. PAGNON,

Vic. génér.

Dijon, imp. Derantière, rue Chabot-Cherry.



J. Seon. 20

1871. Euseb. 1871.

LE
CRUCIFIX

SAINTE DÉVOTION

PAR

L'ABBÉ CHAFFANJON

Aumônier de l'Hospice du Calvaire

TROISIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN



LYON

P. N. JOSSERAND LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, PLACE BELLECOUR, 3

1879

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BIBLIOTHÈQUE

Les Fontaines

69 - CHANTRE



INTRODUCTION

Mon crucifix d'ivoire n'est pas dépourvu de toute valeur artistique ; mais il importe peu. Ce qui intéresse ma piété et me le fait grandement aimer, c'est qu'il représente mon Sauveur Jésus-Christ, tel qu'il était dans le dernier acte de sa Passion, tel qu'il fut au Calvaire en remettant son esprit entre les mains de son père. Le corps se détache de la croix, si bien que mes lèvres en le baisant rencontrent le solide et le palpable ; et le corps reste cependant fixé à la croix par les clous qui percent les pieds et les mains. Voilà donc l'image expressive de la Victime expirante : les bras étendus ; les membres meurtris et contractés ; le visage essayant de rendre la douleur

et l'amour; sur la tête, la couronne d'épines; au-dessus, le titre avec son inscription. Tel est l'objet de la piété chrétienne, saint entre tous, le plus riche d'enseignement, de consolation et d'espérance, portant avec lui le privilège des indulgences pour la vie et pour la mort.

Nous touchons là à une grande chose dans la religion des âmes; il est bon de l'étudier dans ses origines et dans son développement.

A peine Jésus-Christ fut-il élevé en croix *qu'il attira tout après lui*. Le converti de la religion nouvelle sentit des attraits irrésistibles pour le Calvaire. Il se fit au fond de son cœur un crucifix intime, et c'est au pied de cette image, invisible mais vivante, qu'il répandait ses larmes et se formait au martyr.

Les premiers chrétiens portaient sur eux de petites croix de bois; elles suffisaient pour leur rappeler tout le mystère du salut et de l'amour. Il en fut ainsi jusqu'au VII^e siècle (1). L'image

(1) Grégoire de Tours signale, pour sa nouveauté, un crucifix qui existait dans la cathédrale de Narbonne dès le VI^e siècle.

de Jésus mourant restait dans le cœur et ne se sculptait pas encore dans le bois, l'ivoire ou la pierre. Et pourquoi cette lenteur dans la piété primitive? L'Eglise agit avec sagesse; une manifestation sensible de son amour est une pierre précieuse qu'elle dérobe avec soin dès qu'elle peut redouter la profanation.

Il fallait ne fournir aucun prétexte de scandale aux Juifs, observateurs de la lettre qui tue, et pleins d'aversion pour les images.

Il fallait, dans tout l'Orient, ménager la fierté naturelle des peuples. Là, si on acceptait la rédemption par le sacrifice sur la croix, on répugnait cependant à toute figure qui en rappelât trop l'humiliation. Les Orientaux représentèrent d'abord Jésus-Christ sous la forme d'un beau jeune homme, le front ceint du bandeau royal et assis sur le bois funèbre comme sur un trône.

On ne devait pas moins modérer son expansion devant les fils de Rome qui, à l'égal des autres peuples, tenaient pour infâme le supplice de la croix. Dans les fresques des catacombes,

le Sauveur est représenté sous la forme symbolique de l'Agneau, du Pélican, du Bon Pasteur, de Daniel, de Jonas, d'Orphée; la croix s'y trouve, mais sans image et seulement comme souvenir du triomphe du Fils de Dieu. Aussi elle est triomphale, formée des matières les plus précieuses, ornée de pierreries, entourée de rayons, de fleurs et de feuillage : sous cette parure on l'appelle *croix gemmée*.

A partir de Constantin, les croix ne sont plus entièrement nues; on y voit dans un médaillon l'image du Christ, et l'agneau symbolique repose au pied. Le onzième concile de Nicée approuva une croix sur laquelle on lisait les noms d'Emmanuel, de Michel et de Gabriel. Sur quelques-unes, on plaça les médaillons des quatre évangélistes. Sur une mosaïque de cette époque, on voit l'agneau; le sang coule d'une plaie et tombe dans un vase : c'est déjà l'idée du supplice qui se fait jour.

A la suite du concile *quinisexe* de Constantinople (692), le Christ apparaît sur la croix. Toutes les représentations du Sauveur, jusqu'au

X^e siècle, nous le montrent calme, serein et jeune encore : c'est le vainqueur de la mort ; sa tête est ornée de la couronne, de la tiare ou du nimbe crucifère, et il porte la tunique de pourpre comme les empereurs.

Au sein du moyen âge, qui eut toutes les hardiesses de la foi et de l'amour, de glorieuses qu'elles étaient, les représentations deviennent tristes, surtout sous l'empire de l'esprit contemplatif et plus mélancolique des peuples du Nord. Enfin à partir du XIII^e siècle, on n'a pas d'autre pensée que de donner au crucifix le caractère douloureux de la Passion. Le Christ apparaît sur les croix latines avec la couronne d'épines, ceint d'une étoffe, à bouts flottants, les pieds croisés et cloués (1).

A mesure que la sainte effigie subissait ces transformations, la piété y cherchait son aliment. Ce fut une précieuse conquête pour elle, lorsqu'elle eut en sa possession une figure précisant le mystère du sacrifice au Calvaire et ne

(1) *Annales archéologiques*, t. III, *Dictionnaire des Beaux-Arts et Sciences morales*, de D. et B.

lui livrant plus que Jésus-Christ crucifié. Dès lors rien n'arrêta le mouvement pieux.

Il commença par le prêtre. Sur le missel, et là où s'ouvrent les prières essentielles du saint sacrifice, fut placée, pour les yeux et pour le cœur du célébrant, l'image de Jésus en croix. Bientôt le prêtre fit plus, et en même temps qu'il portait le calice à l'autel, il y porta un crucifix, pour être comme le témoin et l'inspirateur de sa foi. Peu à peu la sainte image s'empara de l'autel en se fixant au-dessus du tabernacle. Cette conquête fut définitive ; il n'est plus permis de célébrer les saints mystères sans cette figure du Sauveur crucifié.

A l'autel, tout ramène le prêtre au mystère sanglant. Les linges, les ornements et les vases sacrés sont marqués au signe de la croix. Et quand les yeux s'arrêtent sur le pain, qui sera changé au corps de Jésus-Christ, ils y rencontrent la figure de la Victime crucifiée.

Prenant encore des proportions plus larges, le crucifix se plaça sur le jubé des églises. Là, au moment de la lecture des saints Livres ou de

la prédication, l'Évangile et le Crucifix se montraient ensemble à la foule et lui redisaient les mêmes mystères. Les jubés ayant disparu, le christ resta au même endroit, mais plus haut et comme suspendu à la voûte. Tantôt on le transporta au fond de l'abside, tantôt on le fixa au-dessus de la porte principale. Il est des églises où ce grand christ n'a pu trouver sa place; on le cherche en vain et c'est regrettable, car il avait son éloquence plus que le vitrail qui l'a dépossédé, plus que la rosace aux fines couleurs. J'ai toujours devant les yeux celui que je voyais, enfant, dans ma vieille église de paroisse. En entrant, je le cherchais spontanément et je ne savais regarder que lui, jusqu'au jour où j'appris que le tabernacle valait plus encore.

Dans les offices de la Semaine sainte, quoi de plus émouvant que l'adoration de la croix : *Ecce lignum!* et le prêtre présente le crucifix aux embrassements de la foule. Ce jour-là, le baiser, imprimé sur les pieds de la sainte image, est la seule communion permise aux fidèles.

De l'église, le crucifix rayonna partout, suivant le chrétien dans les actes si variés de sa vie. Il se fixa dans les prétoires, comme pour « juger les justices » (1) ; — dans les collèges et dans les communautés, pour inspirer le calme et la discipline ; — dans les hôpitaux, prêchant la patience et la charité. Il se dressa sur les chemins fréquentés ou dans les sentiers isolés, rappelant à l'homme le grand but du voyage ; sur les places publiques, dans les rues, aux angles des maisons, pour que le chrétien apprit, en le voyant, à modérer ses agitations et à sanctifier ses plaisirs. Nos secousses sociales ont porté un rude coup à ce culte salutaire, aussi bien que le luxe des constructions modernes. La croix a dû fuir des villes dans les campagnes, et les madones perdent de plus en plus leurs niches traditionnelles.

Enfin, il a surtout sa place dans les foyers domestiques, au-dessus des berceaux, dans les chambres où l'on repose, dans les cellules où

(1) *Isaïe*, 74.

l'on prie. Quel consolant spectacle, quand les yeux rencontrent, en la chaumière de l'indigent, un vieux crucifix enfumé avec le rameau béni ! Il a vu les aïeux dans ces réduits où l'on est pauvre et chrétien de père en fils. Oui, sa place est bien là. Mais que de riches maisons et que de chaumières de pauvres qui ne l'ont plus ! Heureux si, disparu de la muraille, il est encore au fond des cœurs.

Le crucifix remplit, aux divers degrés de la famille chrétienne, un ministère attendrissant qui, le plus souvent, nous échappe, soit à cause de l'habitude, soit par manque d'observation. Autant il est immobile dans la cellule d'un religieux, autant il est cosmopolite et conquérant dans les mains du missionnaire.

Celui-ci l'emporte comme sa boussole dans tous les voyages et le plante à toutes les étapes de son apostolat comme le gage de la moisson. Le crucifix est le premier prédicateur des idolâtres ; il parle déjà, que le missionnaire en est encore à chercher péniblement les mots d'une langue inconnue, Dans le prêtre il y a l'homme,

et pour cet homme perdu au loin, le crucifix tient lieu de patrie et de famille; il le console, le relève dans ses abattements, le ramène à un travail héroïque et souvent le conduit au martyr.

Le prêtre, dans ses missions lointaines, fait parler la croix et se livre à son culte plus librement, plus ostensiblement que le prêtre dans nos sociétés civilisées et chrétiennes. Le prédicateur ne se hasarde plus, comme autrefois, à monter en chaire avec son crucifix, pour le montrer à la foule au moment le plus pathétique du discours. Devant cette image plus éloquente que sa parole, l'homme de Dieu se sentait fort pour condamner le sensualisme, enseigner l'accord des œuvres avec les croyances et prêcher le pardon des injures. Une telle pratique serait encore dans les mœurs du prêtre, lui qui, toujours ancien, ne saurait perdre le culte de Jésus-Christ crucifié; mais elle n'est plus dans les mœurs de l'auditoire.

Ce qui aura lieu toujours comme autrefois, c'est l'entrée du prêtre dans le cachot d'un criminel, au moment où rugit encore la haine

d'un frère contre ses frères. Et je ne sais trop ce qu'il viendrait faire là sans le crucifix. Il faut cette arme pour terrasser l'homme de sang ; il faut ce rayon de l'amour divin pour le relever dans l'espérance. Il est rare que la sainte image ne réussisse pas à éclairer la prison, le passé et la conscience de l'homicide. S'il consent à la baiser, il comprend soudain que son pourvoi en grâce pour la vie éternelle est accepté. Vraiment, rien ne manque à la scène du Calvaire pour le salut de tous les larrons.

Quand le condamné à mort monte sur la fatale charrette, le prêtre et l'image montent avec lui. Quelques minutes avant le dernier coup, il y a les derniers embrassements entre la croix, la victime et le prêtre ; le prêtre qui est bien là, pâle et agonisant comme un crucifix.

La justice humaine n'est pas infaillible dans ses décrets ; son condamné peut être un innocent. Qui lui fera accepter un supplice qu'il n'a pas mérité, sinon l'image et le souvenir du Juste mourant sur le Calvaire ? Qui rendit Jeanne d'Arc aussi intrépide au milieu des

flammes qu'au pied des remparts d'Orléans ? Elle monte sur son bûcher ; tout auprès est le religieux qui l'assiste et lui montre le crucifix. « Plus haut, mon père, lui crie-t-elle, plus haut, afin que mes yeux le voient tout entier ! »

Non moins touchant est le ministère d'un christ dans nos maladies et nos morts ordinaires. La liturgie des derniers sacrements lui donne une place réservée. Avec l'huile des infirmes et près du ciboire, il remplit son rôle de force et de consolation. « Voici l'image de Jésus crucifié, dit le prêtre au mourant, adorez-le souffrant pour votre amour et mettez en lui toute votre confiance. »

Le ciboire s'en va, mais le crucifix reste aux mains de l'agonisant. Il devient sa propriété de la dernière heure. Des mains il passe aux lèvres livides, au cœur qui s'éteint. Le voilà tout trempé par la sueur froide, recevant d'ineffables baisers, tous les soupirs d'une âme qui craint et qui espère, tout ce pauvre souffle tiré de si loin et vivement disputé. Et si ce crucifix est celui d'un hospice chrétien, d'une commu-

nauté religieuse, demain il passera au lit voisin. C'est toujours le même, mais il s'enrichit de la pieuse lutte de tous les mourants.

Morts, tout nous abandonne, excepté le crucifix. On le fixe entre les doigts glacés, ou bien on l'étend sur la poitrine. Il dépose là sur ce cadavre un germe de vie et lui infuse une telle chaleur, qu'après toutes les décompositions et de longs siècles d'attente, le cadavre y trouvera un jour la puissance et l'acte d'un corps ressuscité.

Ah ! qu'un tel ami de notre dernière infortune devrait donc se faire aimer pendant toute la vie, et bien avant que le soleil disparaisse à l'horizon. Est-ce assez de le connaître et d'apprécier son ministère, seulement quand nous allons mourir ? Et pourra-t-il nous parler beaucoup à la fin, lorsqu'il aura si peu réussi à dire pendant le cours de nos années ? Son dernier mot d'espoir remplira surtout l'âme qui, jour par jour, aura cherché en lui *sa voie, sa vérité et sa vie*.

Pour propager ce culte de sa Passion, Jésus-Christ n'a pas seulement employé des moyens

ordinaires, il nous a encore donné la leçon du miracle. Nous avons en effet des crucifix historiques, parce qu'il lui a plu de faire des crucifix miraculeux : — Celui de saint Bonaventure, noirci de ses baisers, qui s'animait devant lui, comme le saint s'échauffait à son doux contact. — Celui de saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, qui un jour se pencha vers lui et laissa échapper cette parole : Tu as bien parlé de moi. — Celui de saint François d'Assise. Un jour il s'anima aussi devant le Séraphique. Des rayons sortirent des pieds, des mains, du côté ouvert, et comme autant de dards enflammés vinrent creuser les stigmates dans les membres du bienheureux. — Celui de saint François Xavier, qui poussa ses conquêtes dans le Japon et jusqu'aux portes de la Chine. Il tombe un jour des mains de l'apôtre dans les profondeurs de l'Océan. Une larme amère tombe en même temps des yeux du saint ; elle s'en va rejoindre le crucifix au fond de l'abîme et le ramène miraculeusement à la surface.

Mais que savons-nous de cette immortelle

histoire? Le plus souvent elle s'écrit dans un mystère qui se dérobe à l'observation. Tous les miracles ne sont pas publics. Les grandes âmes attendent la solitude et les ténèbres pour s'épancher au pied du crucifix ; car si cette dévotion est du jour, elle est surtout de la nuit, et les heures saintes de la nuit ne livrent pas au jour leurs pieux soliloques.

Mais ce que nous savons bien c'est que, dans le domaine religieux, toute grande détermination passe par un crucifix, pour lui emprunter le caractère d'un sacerdoce : vocation sainte, nobles devoirs, héroïques dévouements. Ce que nous n'ignorons pas, c'est que tout combat, pour être digne de Dieu et de ses anges, se livre avec un crucifix : combat du jeune homme pour l'honneur de sa vertu, lutte de l'âge mûr contre les sollicitudes temporelles qui ruinent, derniers efforts de la vieillesse débile. Ce qui ne peut nous échapper, c'est que toute douleur, pour être sainte et consolée, se répand au pied d'un crucifix. La mère y cherche un Augustin, la veuve un Époux céleste, l'apôtre

déçu dans ses espérances, le courage pour tout affronter.

Ces réflexions, qui appartiennent à l'histoire de la piété, demandent à être complétées par une étude plus approfondie du passé.

Une des gloires religieuses du moyen âge, est d'avoir si bien compris et non moins bien pratiqué le culte de la Passion de Jésus-Christ. Ce culte fut tendre, profond, universel ; il fut aussi d'une efficacité merveilleuse dans la vie des peuples. Les évêques et les prêtres trouvèrent en lui un moyen puissant pour civiliser les barbares et former les sociétés nouvelles, après la ruine de l'empire romain. Ces hommes d'alors, bardés de fer, donnant beaucoup au corps, beaucoup trop sans doute, se laissaient dompter par l'humanité forte et sainte du Fils de Dieu, par le récit de son sanglant combat d'amour. A la lecture des pages de la Passion, ils se dressaient, la framée haute, pleins d'indignation contre la félonie des Juifs, et Clovis s'écriait : Que n'étais-je là avec mes Francs ! Le Calvaire,

avant d'aller plus haut dans ses sublimes leçons, commençait par éveiller en eux le sentiment de la justice et de l'honneur, le désir de combattre pour la cause du bien.

Ce désir fermenta longtemps au fond de ces natures fortes et sensibles ; enfin il éclata en projets audacieux. Il n'est pas dans ma pensée de soulever ici la grande question des croisades ; et cependant, impossible de ne pas reconnaître, dans cet ébranlement des peuples, huit fois répété, l'élan d'un amour qui avait pris tant de place dans les âmes. Et que voulait-on, sinon reconquérir le tombeau du Christ et délivrer les chrétiens d'Orient du joug des infidèles ? Sous quelle bannière marchait-on ? sous celle du bois de la vraie Croix, portée par les plus illustres prélats de la chrétienté. Et à quoi rêvaient les chevaliers perdus dans les déserts ou au fond des prisons ? si ce n'est à la croix, à la couronne d'épines, au Calvaire.

On n'en rapporta pas la victoire ; mais que de choses on y trouva qui valaient tout autant : la fusion des peuples dans une communication

plus fraternelle, l'adoucissement des mœurs, l'affranchissement des serfs qui avaient pris la croix, un coup violent et heureux porté aux excès de la féodalité. Il sortit de ce culte des personnalités puissantes qui font dans l'histoire une si majestueuse figure. Ne semble-t-il pas qu'il manquerait quelque chose à la beauté de saint Louis, si on ne pouvait se le représenter portant les insignes de la Passion et leur donnant pour reliquaire, dans un des plus beaux jours de la foi chrétienne, la sainte Chapelle, bâtie par sa piété.

Il faudrait de longues pages pour montrer, à ceux qui l'ignorent, l'influence de cette dévotion, dans les arts, dans l'architecture surtout et les merveilleuses créations qui en résultèrent. La croix fut la principale inspiration des grands hommes de cette époque, et il faut convenir, devant les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont laissés, que cette inspiration ne fut point vaine.

Du reste, ce souffle sacré ne leur était pas uniquement personnel ; il se mêlait à celui de la généralité des fidèles. Oh ! alors on aimait éper-

duement Jésus crucifié; on l'aimait jusqu'à l'abondante effusion des larmes. Dans les clotres, dans les chaumières, dans les donjons au sommet des montagnes, sous les voûtes des églises gothiques, partout on pleurait d'amour. On a tant et si délicieusement pleuré dans ces âges de foi !

Des larmes on passait aux pauvres, qui continuent la Passion de Jésus-Christ sur la terre. Après le combat des martyrs et la lutte des docteurs pour la vérité, rien n'est plus saisissant que le spectacle des institutions charitables, issues du culte de la croix. On n'avait pu conquérir le sépulcre de Jésus-Christ, mais on arrachait, par les fruits de l'aumône, des mains de l'infidèle, les chrétiens captifs, temples vivants du Sauveur. On n'était pas maître du chemin de Jérusalem à Jéricho, mais on se faisait les samaritains de tous les blessés. On n'avait pas la montagne où mourut le divin Lépreux, mais on recueillait tous les lépreux dans les bras d'une tendre charité. Et ces grandes œuvres sortaient spontanément d'une

si sainte dévotion, comme une fleur de sa tige. Elles composent les plus belles pages de l'histoire de l'Église, et nous ne pouvons en perdre le souvenir.

Mais ce que nous savons peut-être moins, parce que l'éclat en est plus mystérieux, c'est la variété admirable des prières et des pratiques pieuses envers le Sauveur souffrant. Comment les cœurs parlaient-ils au crucifix, au moins dans les formules reçues, et dans les saints exercices alors en usage? Question intéressante, qu'il n'est pas impossible de résoudre dans une certaine mesure.

J'ai sous la main un recueil de prières imprimé en 1594 et écrit dans ce style qui n'est plus le nôtre, mais qui sera toujours aimé de nous, et qui nous repose des corrections raffinées de notre langue moderne. Il porte ce titre : *Heures de Notre-Dame à l'usage de Rome, en latin et en françois.*

En le feuilletant, on reconnaît bien vite qu'il donne beaucoup plus que le titre ne promet. Comme illustration, la Passion en fait tous les

frais. Ici, c'est le drame du Calvaire, et alors l'image affecte toutes les proportions du format. Là, un petit crucifix, placé au début d'une oraison, avec Madeleine à genoux tenant les pieds du Bien-Aimé; plus loin, c'est l'ange présentant le calice à Jésus dans le jardin des *Oliviers*. En passant d'une page à l'autre, on savoure ces naïves représentations, sans même songer que les traits en sont rudimentaires.

Les premières pages nous jettent en pleine Passion, car le livre commence par en donner le récit d'après les quatre évangélistes. Mais cette lecture est si bien disposée comme une prière, qui se fait à genoux, que le texte sacré se termine ainsi : *Verset*. « Seigneur, qui as souffert pour nous. » *Respons*. « Ayez miséricorde de nous. » Et alors suivent des oraisons, qu'on aimerait à redire de tout son cœur et dans le même langage :

« Seigneur Dieu, qui as mis tes mains, tes
« pieds et tout ton corps en l'arbre de la croix
« pour nous pauvres pécheurs, et as porté sur
« ton chef une couronne d'épines que les Juifs

« t'ont mis en se moquant de toy, et as receu
« cinq playes en l'arbre de la croix pour nos
« péchez : nous te prions qu'il te plaise nous
« donner la grâce de faire pénitence, et avoir
« patience, humilité, sens et entendement et
« pure conscience jusques à la fin. Par toy
« Jésus... »

Allant plus avant, dans ce précieux livre, je trouve un petit Office d'une composition délicieuse. Il porte ce titre : *Heures de la Croix*. Chaque Heure, Matines, Prime, Tierce... donne un récit succinct du supplice particulier que le Christ eut à souffrir, et se termine par cette oraison, autant de fois répétée :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu vivant,
« mettez votre passion, votre croix et votre
« mort entre votre jugement et mon âme
« maintenant et à l'heure de ma mort : et
« faictes grâce et miséricorde aux vivants et
« pardonnez aux trespassez : donnez paix et
« concorde à votre sainte Eglise, et à nous
« pauvres pécheurs, vie et gloire éternelle... »

Quelques pages plus loin se présente une

composition non moins pieuse sous ce titre : *Les quinze effusions du sang de notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ*. Ici, la prière suit et recueille goutte à goutte ce sang répandu, l'adorant et se l'appliquant avec amour. Je cite au hasard :

Quatrième effusion

« Je vous loue et remercie, mon Sauveur et
« Rédempteur Jésus-Christ, de ce que vous
« respendites vostre très précieux sang, quand
« les félons Juifs vous lièrent tout nud à
« une colonne et battirent et detrachèrent
« vostre douce chair à grands coups de ver-
« ges, tant que vostre précieux sang coulait et
« dégoutait de tous voz membres. Je vous
« prie, mon Dieu, par icelle douleur en
« l'honneur de toutes vos playes, que vous
« me pardonniez tous les péchez que j'ai com-
« mis de mon vicieux corps, et ne laissez
« jamais descendre mon âme en peine perpé-
« tuelle... »

Les pages suivantes présentent à l'âme fidèle un autre exercice :

S'ensvit la manière de faire Oraisons la semaine sainte et de contempler la passion de Nostre Seigneur.

Le livre donne la formule préparatoire pour chaque jour :

« Le vendredy saint, devant que tu manges
« et boives, estant devant le crucifix, avec les
« bras ouverts tant que tu pourras les ouvrir,
« comme estait Nostre Seigneur Jésus-Christ en
« la croix, tu diras cinq *Pater noster* et cinq *Ave*
« *Maria*... Et dis ainsi : Comme vous priastes
« pour ceux qui vous crucifièrent, aussi priez
« vostre Père céleste qu'il me donne icelle grâce
« que je vous demande. »

S'agit-il d'une confession à préparer, le pieux auteur amène encore l'âme au pied du crucifix et lui indique comment elle doit là s'étudier et s'exciter au repentir. Je ne dis rien d'une série de méditations sur les souffrances de Jésus-

Christ, toutes remplies des meilleurs sentiments.

Enfin le livre développe la dévotion à la Vierge, en fournissant aux fidèles d'admirables pratiques. Il faudrait lire toutes les condoléances et prières qu'il adresse à la Mère des douleurs. Je ne veux citer que ce fragment :

« Je te prie, sainte Marie Mère de Dieu,
« très pleine de pitié, mère des orphelins, con-
« seillère des désolés, voye des forvoyans,
« par icelle très griève et amère douleur de
« cœur, que tu eus quand veis Nostre Seigneur
« tout nud à la croix eslevé et en icelle pen-
« dant, crucifié et navré, et luy veis donner à
« boire, et l'ouys crier et le veis mourir. Et par
« les cinq playes de ton Fils, et par les fontaines
« de son sang, par toute passion et douleur de
« ton cœur, je te prie et requiers qu'avec les
« saints élus de Dieu, tu viennes et te haste en
« mon ayde et en mon conseil, en toutes mes
« angoisses et nécessitez... »

Evidemment, les pages de ce livre témoignent de la piété particulière de l'époque : le

Calvaire en est le moteur et le centre ; il s'était incarné dans les âmes. J'aurais pu citer d'autres oraisons, qui rendent un culte touchant aux trois personnages qui n'avaient pas fui devant la Passion : Marie, mère de Jésus, Jean, son disciple bien-aimé, et Madeleine, l'amante de ses pieds.

Nos livres de prières ne peuvent soutenir la comparaison avec celui que je viens d'analyser. Aussi on éprouve, en poursuivant le parallèle, un sentiment d'amer regret. A part l'exercice du *Via Crucis*, qui est à vrai dire le plus important, et peut-être encore l'indication des mystères douloureux du Rosaire, ils ne donnent plus rien sur ce thème essentiel à la piété ; plus rien pour échauffer les cœurs et y entretenir le culte de la Passion.

Autrefois les livres étaient pleins de Jésus-Christ crucifié, aujourd'hui ils en sont presque vides ; ils étaient comme les apôtres de Jésus souffrant, ils ont maintenant oublié et abandonné cette mission : les âmes n'y trouvent plus la nourriture à part et substantielle de la croix.

Autrefois le crucifix était la théologie affective du peuple; où est la nôtre ?

La croix est à peu près bannie de nos Manuels du chrétien. Cet oubli est aussi nuisible qu'il est évident. En effet, la méditation, où l'initiative personnelle fait tous les frais, n'est pas dans les habitudes du plus grand nombre. Si donc, dans les livres mis entre ses mains, le fidèle ne trouve pas des exercices tout préparés, il est à croire qu'il ne suppléera pas de lui-même.

Le peuple sera toujours le même, je veux dire plus accessible à la dévotion du Calvaire qu'à toute autre; et certes, ce n'est pas en cela que le peuple est mal inspiré. La Passion reste à jamais le grand moyen de le remuer, de le convertir et de le sanctifier. Sous ce rapport, nous sommes tous du peuple; il n'y a pas de distinction à faire entre les âmes et les âmes. Aux insensibles et aux ferventes, aux tièdes et aux généreuses, il faut le même crucifix.

Au temps de sainte Thérèse, il y eut une école de contemplatifs, qui regardaient tout ce qui

tombe sous les sens, sans en excepter même l'humanité de Jésus-Christ, comme un obstacle à la tranquille contemplation de Dieu. Et la sainte parle ainsi de cette erreur : « O Seigneur
« de mon âme, Jésus crucifié, je ne me souviens
« jamais sans douleur de cette opinion que
« j'ai partagée dans mon ignorance. Je la con-
« sidère comme une grande trahison dont je
« me rendis coupable à l'égard de ce bon
« Maître, et, quoique ce fût innocemment, je
« ne saurais trop la pleurer... Le premier direc-
« teur qui comprit mon âme me dit de repren-
« dre mon oraison en sous-œuvre, et d'en
« choisir le sujet dans un mystère de la Pas-
« sion (1). »

Nous sommes encore plus déçus sur ce point qu'à l'époque de sainte Thérèse, et non, hélas ! par excès de contemplation.

Il semble que cette décadence s'est produite en raison directe des progrès de notre langue. Celle-ci, à travers des délicatesses infinies et

(1) *Vie de sainte Thérèse*, écrite par elle-même.

des corrections exagérées, a atteint le dernier degré de sa perfection. Elle est devenue par excellence une langue commerciale, diplomatique, scientifique. A force de s'amender, elle s'est appauvrie, comme la pensée dans les esprits, comme le sang dans les générations actuelles ; et surtout elle cesse d'être la langue de la prière.

Quand elle parle à Dieu, toujours préoccupée du profane, elle est à châtier ses expressions, pour ne pas blesser des oreilles devenues d'autant plus délicates qu'on est plus corrompu. Elle comprime alors tout élan, comme elle écarte toute naïveté d'un cœur pur. Railleuse et positive, parce qu'elle est sur les lèvres de gens qui pensent au temps plus qu'à l'éternité, elle est comme gênée dans la prière. Tout entière à exprimer le respect, elle refuse de s'abandonner à l'amour. Sera-t-elle assez vivante pour aborder les plaies de Jésus-Christ et son amour crucifié ? Comment échapper aux plaisirs profanes et se faire le style qui convient à la douleur chrétienne ? La plume est bien raide, bien

embarrassée, dès qu'elle veut écrire du sang du Calvaire, de pénitence, de larmes de repentir.

Les prières que renferment nos livres de piété sont correctes, mais elles manquent de chaleur; elles sont respectueuses, mais elles ne sont pas expansives. Celles, empruntées aux saints d'autrefois, sont ordinairement amoindries dans une traduction imparfaite, où ne se retrouve pas le souffle sacré de l'âme qui les a produites. Il manque, presque à toutes les prières et considérations pieuses de nos livres, la goutte de sang qui les rendrait plus chaudes. Saint Bernard, le plus aimant parmi les saints du moyen âge, trouvait insipide toute page qui ne portait pas le nom de Jésus; de même on peut dire que toute prière est décolorée, qui n'a pas le mot faisant mémoire de la Passion.

Je n'ai jamais pu comprendre comment et pourquoi nous serions exagérés en reproduisant certaines pratiques pieuses de nos pères. Avaient-ils donc si peu le sentiment des convenances religieuses? Et nos abstentions peuvent-elles prouver que nous l'avons davantage?

Quel mal y aurait-il encore à être pieux ostensiblement, chaleureusement ? En piété, comme en morale, le cœur et l'imagination sont choses aussi réelles, aussi positives que l'intelligence ; ne pas les satisfaire, et comprimer notre amour de chrétien c'est une faute.

Quoi qu'il en soit, nos livres de prières témoignent de la dévotion de notre temps. Il est incontestable qu'elle a faibli, et dans le culte en lui-même de la Passion, et dans les manifestations qui le consacrent. Or, par cela seul, on est en droit de conclure que la vie religieuse a subi un échec par quelque côté.

La fête de l'Exaltation de la sainte Croix, bien qu'elle rappelle un sujet de joie, ne laisse pas de susciter des réflexions tristes. L'armée des Perses, triomphant, dans une bataille, de l'armée chrétienne, emporta comme trophée de son succès le bois de la vraie Croix. Grande fut la douleur de toute la chrétienté jusqu'au jour où Dieu, ramenant la victoire de notre côté, remit entre nos mains le trésor perdu.

Hélas ! le siècle présent nous a pris la croix.

Entre elle et nous il a mis tout un monde de principes faux, d'erreurs dangereuses, d'accommodements et de facilités de mœurs, si bien que le mystère sanglant n'a plus les mêmes attractions ni la même puissance, pour donner à notre christianisme sa vraie forme. D'un seul coup on a ruiné en nous deux choses, qui sont entre elles ce que la fleur est à la tige : « le sens du Christ » et le culte de sa divine effigie.

Si le temps laisse aux ennemis de Dieu d'achever leur victoire, l'enfant ne verra plus le crucifix appendu à la muraille de son école, car dans son cœur il ne doit rien avoir de Jésus-Christ. Rien de Jésus-Christ dans l'enfance et dans la jeunesse pour les guider ; rien de Jésus-Christ dans l'âge mûr pour le sanctifier ; rien de Jésus-Christ dans la vieillesse pour lui dire qu'elle est la *veille* ou le *samedi-saint* d'une fête éternelle.

Les barbares modernes sont plus impies que Luther, qui louait l'Église catholique d'avoir conservé « l'image du crucifix et en même

temps le ressouvenir de la passion et de la mort du Christ. Ils sont plus impies qu'Élisabeth d'Angleterre ; elle ne souffrit pas qu'on arrachât le crucifix de la chapelle royale.

Et que nous restera-t-il pour faire face aux difficultés de l'heure présente, si ce principe militant, dont la croix est la formule, nous devient de plus en plus étranger ?

Ce que l'on opposa à la barbarie pour la dompter, ne faut-il pas l'appliquer à notre civilisation pour en arrêter les excès ? Aussi l'effort de toute âme, qui a le souci de sa vie religieuse, doit être de prendre la revanche sur le siècle et de reconquérir les trésors perdus, le Calvaire et son dogme d'amour, le crucifix et ses enseignements. Comme un illustre saint, il faudrait s'écrier : Sauvons le Christ. Sauvons aussi notre crucifix de l'oubli et de l'indifférence, car son culte importe beaucoup à la réforme de notre christianisme.

Où sont-ils, et quand viendront-ils, les prédicateurs de cette sainte croisade ?...

Pour moi, impuissant à prendre une large

part dans cette mission, je présenterai seulement aux âmes simples et pieuses ce *Crucifix* ou recueil de réflexions, qui laisseront voir leur double origine : la prière et le contact quotidien avec des membres de Jésus-Christ, crucifiés comme lui et avec lui.

Je leur dirai :

Goûtez et voyez ; le crucifix participe de tous les sacrements à la fois, et en ravive les effets pour tous ceux qui l'aiment. Il nous *baptise* dans le sang du Calvaire ; — il nous est une communion et un viatique ; — il nous est une onction ; — il nous initie au sacerdoce de la souffrance ; — il nous confirme dans un intrépide amour ; — il est comme le ministre de l'alliance d'une âme avec Jésus-Christ. Tout ce qui veut être honnête et loyal, tout ce qui lutte pour être humble et pur est avec lui. Tout ce qui s'en va à la matière et à la chair est contre lui : tout ce qui veut s'en relever doit se mettre en communication avec lui.

« Voilà bien, sous cette image, l'adorable Jésus avec sa force, sa sagesse et sa douceur

éternelles. Voici ses mains, qui ont guéri toutes les douleurs des hommes ; voilà ses pieds, sur lesquels nul ne pleura jamais sans se relever fort et consolé ; voilà son cœur, source de toute grande inspiration, de toute généreuse pensée, de tout dévouement, de tout sacrifice ; règle et force, modèle et soutien, asile et refuge, et le seul point de l'univers où il est doux à certaines heures de reposer sa tête (1). »

Je leur dirai :

Prenez et lisez ; le Crucifix est comme une seconde édition de l'Évangile, parce qu'il est le livre du même amour. Qui les a étudiés tous les deux, l'Évangile avec respect et soumission, le Crucifix avec humilité et repentir, et a été trompé dans tout ce qui intéresse l'âme et son éternité ? L'un et l'autre expliquent le passé, sanctifient le présent et éclairent l'avenir. Ils donnent la solution de tous les problèmes de la vie sociale et de la vie privée, et enseignent simultanément que le christianisme n'est

(1) Perreyve, *Méditations sur les saints Ordres*.

pas autre chose qu'une *plantation* de croix au centre du paganisme perpétuel de notre nature. Pour mieux triompher des résistances de ma volonté, ils se prêtent un mutuel appui; je cesse de me soustraire à la sévérité d'un texte de l'Évangile, dès que je le regarde à travers mon crucifix. Enfin ces deux livres, quand j'ai pris l'habitude de les lire, me retracent si vivement la grande et douce figure de Jésus, que je me sens comme transformé en apôtre et favorisé des apparitions du divin ressuscité : *Le cœur est ardent : c'est le Seigneur!*

Heureux celui qui n'a pas de livre plus cher et plus étudié que son Crucifix : « C'est là
« que Jésus-Christ, étendant les bras, nous
« ouvre le livre sanglant dans lequel nous
« pouvons apprendre tout l'ordre des secrets de
« Dieu, toute l'économie du salut des hommes,
« la règle fixe et invariable pour former tous
« nos jugements, la direction sûre et infaillible
« pour conduire droitement nos mœurs; en un
« mot un mystérieux abrégé de l'Évangile et
« de toute la théologie chrétienne... O croix,

« que vous donnez de grandes leçons ! O mon
« crucifix, que vous répandez de vives lumières !
« mais elles sont cachées aux sages du siècle.
« Nul ne vous pénètre qu'il ne vous révère ;
« nul ne vous entend qu'il ne vous adore (1). »

O Cruz, Ave.

(1) Bossuet, *Sermon sur la Passion*.



LE CRUCIFIX



CHAPITRE PREMIER

Le corps du Crucifix

Puisque la croix est un livre qui, pour les prières et les larmes qu'il reçoit, rend au centuple lumière et consolation, j'y porterai toute l'avidité de mes yeux et de mon cœur. Ne faut-il pas d'abord m'accuser de l'avoir lu jusqu'ici trop superficiellement ? J'y dois apprendre comment Dieu a aimé, et comment il convient à un chrétien d'aimer ; comment Jésus-Christ « exalté » à la croix par les souffrances qu'il endure, doit l'être encore dans ma vie par les souffrances que je supporte ; comment, « crucifié avec lui, » je puis me *mouler* en lui, selon le mot d'un docteur.

La doctrine et la vérité sont gravées sur le corps de Jésus en autant de caractères qu'il y a de blessures ; et de sa Passion douloureuse notre science chrétienne tire tous ses principes (1). Mais ce langage de feu, dit saint Bernard, n'est pas à la portée d'une âme froide ; et il n'est pas non plus en la puissance de l'âme de se faire une sainte ardeur sans le secours d'en haut. Je m'approcherai cependant de la croix, car elle seule peut rendre ardents les cœurs qui ne le sont pas, et se faire comprendre en se faisant aimer.

Voici donc mon crucifix devant moi, et moi seul à ses pieds. Ce qui me frappe au premier coup d'œil, c'est l'ensemble de la Victime dont il est l'image ; c'est le corps tout entier de mon Sauveur, représenté comme vivant encore, et expirant sous mes yeux. Mon cœur se plaindrait-il des lenteurs de l'imagination, et l'imagination à son tour accusera-t-elle la difficulté de l'effort pour refaire la scène du Calvaire ?

1) Bossuet, *Sermon sur la Passion*.

Regardons : à travers l'image surgit soudain la réalité sanglante ; tout s'anime et prend vie, les angoisses, la position désolante, les blessures, les derniers cris. Oh ! ce n'est plus d'hier, c'est d'aujourd'hui ; ce n'est plus de l'histoire, mais c'est comme un retour à l'actualité. L'ivoire ou le cuivre que je tiens dans mes mains semble disparaître, et je ne vois plus que Jésus crucifié. Tantôt la contemplation reste dans un vague pieux ou dans le saisissement d'un cœur exploré, tantôt elle prend la forme d'un enseignement théologique.

En effet, tous les âges se groupent autour de cette croix qui les anime de la vie religieuse et qui montre le Christ comme « étant hier, aujourd'hui et à jamais (1). Je repasse les promesses d'un Rédempteur dès le lendemain de la chute. Je retrouve le Rédempteur lui-même sous le voile des figures : Abel, Isaac, Joseph, Job... me parlent si bien de lui dans les épreuves qui les marquent d'avance au sceau de la croix. Le

(1) Saint Paul aux Hébr., XIII, 8.

divin Crucifié m'apparait dans tous les sacrifices de la loi mosaïque, et il n'y a pas un holocauste qui ne me fasse retrouver le bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, l'Agneau qui meurt pour les péchés des hommes. David le chante et le pleure dans ses psaumes ; tous les prophètes me parlent du Calvaire, et je ne connais pas un détail en mon crucifix qui n'ait été prophétisé.

Que dirai-je d'Isaïe, si justement appelé le cinquième évangéliste de la Passion ? Ce qu'il a vu et ce qu'il raconte sept cents ans avant l'événement, je le vois et je le dis moi-même, dix-huit siècles après. « Il n'a plus ni forme ni beauté ; nous l'avons vu quoiqu'il n'eût pas d'aspect pour le faire reconnaître, et nous l'avons désiré : Lui, le méprisé et le dernier des hommes, l'homme des douleurs, qui sait l'infirmité ; et son visage était tellement voilé, que nous ne pouvions le distinguer. Il a vraiment pris nos langueurs et porté nos misères. Et nous l'avons regardé comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Il a été blessé

« à cause de nos iniquités et broyé pour nos
« crimes. Le labour de notre paix est sur ses
« épaules et nous sommes guéris par son
« sang (1). »

Sainte prophétie, qui vient finir au crucifix, et que le crucifix venge de tout scepticisme de l'esprit et du cœur. Le fait prédit et le fait accompli, la prophétie et l'histoire se répondent avec cette précision qui atteste leur authenticité respective, et qui témoigne du caractère divin. La prophétie et l'Évangile sont l'histoire de la Passion ; le crucifix en est le monument immortel, et si je veux que ces trois choses m'émeuvent puissamment, je n'ai qu'à les tenir étroitement unies dans les embrassements de ma foi. Non, rien n'a menti, ni le prophète, ni l'évangéliste ; je le reconnais à la sainte image que je contemple. Aussi elle est pour moi l'Ancien et le Nouveau Testament ; le souffle de l'inspiration divine y passe, comme dans les pages de l'Écriture.

(1) Isaïe, 53.

Le voilà donc là, sur mon crucifix, ce corps adorable qui résume et réalise les promesses du passé, tous les soupirs des patriarches et des hommes de l'antique foi. C'est l'humanité sainte du *Désiré* des nations, « de l'Admirable,... du « Fort, du Père du siècle futur, du Prince de la « paix (1). » « Cieux, répandez votre rosée, et « que les nuées pleuvent le juste... (2). » Et voici son corps, qui porte dans ses membres déchirés le rachat du monde, sa réconciliation et son salut.

Quelle leçon d'amour ! Elle entre en moi et m'envahit à mesure que je jette un regard prolongé sur ce Roi des martyrs, en qui rien n'a été épargné « des pieds à la tête. » Ce corps mutilé et les cicatrices qui le couvrent, prêtent à la charité divine son éloquence la plus irrésistible. Je suis un étrange chrétien, si le sentiment venu du Calvaire ne me saisit qu'à demi, ou s'il s'est déjà usé. Les ouvertures béantes, le visage comme enseveli dans la poussière, la

(1) Isaïe, ix, 6.

(2) Isaïe, xlv, 8.

sueur et le sang, toutes les traces du grand combat de l'amour parlent ce langage, qui crée d'abord la conviction et qui subjuguera le cœur, si le cœur n'était pas si facile aux affections qui trompent. J'ai trop rapidement passé sur tous ces détails ; il faut que je force ma délicatesse à les voir de plus près.

Jésus-Christ n'a pas subi spécifiquement toutes les souffrances humaines, mais il les a subies toutes en général, pour montrer par là qu'il aimait le genre humain en le délivrant tout entier. 1° Juifs et Gentils, princes, ministres et serviteurs, compatriotes et amis, tous ont concouru à sa Passion. 2° Toutes choses qui peuvent être pour l'homme un sujet de souffrance se rencontrent dans son supplice : abandon général, flétrissure de la réputation, honneur foulé aux pieds ; dans l'âme, tristesse et terreur ; dans le corps, les fouets et les blessures... 3° Tous les membres de son corps ont une souffrance particulière : à la tête, la couronne d'épines ; aux mains et aux pieds, les clous, dont ils sont percés ; à la face, les

3.

soufflets et les crachats... 4° Tous ses sens ont souffert : particulièrement le tact, et l'ouïe à cause des blasphèmes dont il était l'objet, et la vue, puisqu'il avait sous les yeux, d'une part, la rage triomphante de ses ennemis; de l'autre, les larmes de sa mère et du disciple qu'il aimait (1).

Si dans le crucifix tout est silence, tout aussi est discours; et s'il n'y a plus de clameurs qui retentissent aux oreilles, il y a cette parole qui va remplir sans bruit les profondeurs de l'âme : *Sic Deus dilexit mundum!* Je me perds dans l'immensité de cet amour divin; parce qu'il est infini en lui-même, il est pour moi insaisissable; mais la preuve sensible et palpable, oh! je la tiens dans mes mains. La victime que l'amour a faite, elle est à moi, je l'entoure de mes bras, je l'enferme dans le linceul de ma foi et je dis : Il m'a aimé à *corps perdu*.

Quand j'ai trouvé ce mot qui résume ma méditation, je demeure à genoux, anéanti sous

(1) Saint Thomas, *Som. théol.*, 3^e partie, art. 5.

le poids d'une admiration qui se tait; ou bien je me redresse soudain, pris d'un pieux enthousiasme, et élevant bien haut le crucifix, comme si la foule était là, je m'écrie : Il a aimé, il a aimé ainsi, il a aimé jusqu'à mourir !

C'est une première clarté descendue de la croix jusqu'en mon cœur; mais ce n'est pas la seule. Il serait à la fois incompréhensible et désespérant que, témoin de l'amour, on n'y fût pas acteur et participant. Si nous sommes l'objet chéri de Jésus, Jésus ne doit-il pas être l'objet aimé de nous? L'amour est le bien de Dieu, et Dieu nous le donne. L'amour est aussi le trésor du cœur humain; il va de soi que le cœur le donne à Dieu. Aussi, devant l'image du Crucifix, irrésistiblement on se pose cette question : Moi-même, comment dois-je aimer?

La loi répond : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes forces... Le crucifix répond : Tu aimeras à *corps perdu*. Tel est l'accord de la loi et du crucifix, du précepte et du modèle : les deux réponses sont identiques.

Regardons, ô mon âme, si tous les saints n'ont pas ainsi compris l'amour. Voyons les apôtres, les martyrs, les pontifes et les docteurs, voyons les vierges et les saintes femmes, et ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui. De tous on doit dire, quoiqu'à des degrés divers : « Ils ont été lapidés, sciés, torturés ; ils sont morts sous le tranchant du glaive ; ils ont erré sur le sommet des montagnes ou dans les cavernes de la terre, dans la faim, dans l'affliction, dans l'angoisse... et le monde n'en était pas digne (1). »

Au fond, il n'y a qu'une seule manière d'aimer, de même qu'il n'y a qu'une seule école de l'amour et qu'il n'y a qu'un crucifix : se livrer, se donner, se crucifier. Quiconque n'a pas encore résisté jusqu'au sang, n'est pas un parfait disciple de Jésus-Christ. « Livrer sa vie, c'est la sauver, » parce que c'est aimer. « Mes enfants, disait saint Paul, ne négligez pas la discipline du Seigneur (2). » Non, ils ne l'ont pas négligée, ces disciples du Maître. Sa disci-

(1) Saint Paul aux Hébr., XI, 35.

(2) Aux Hébr., XII.

plaine est devenue la leur : coups pour coups, blessures pour blessures, amour pour amour. Ils ont fait du monde un vaste Calvaire : ils en sont les crucifiés.

Pour moi, je m'approche avec respect de tous ces corps immolés : les uns cruellement broyés sous la dent des bêtes féroces, les autres consumés à petit feu dans une longue souffrance ; ceux-ci rapidement usés par une donation sans mesure à la cause du bien, ceux-là accablés de travaux et ne pouvant mourir. Je me rappelle saint Jean Chrysostome souhaitant de contempler le corps de saint Paul, et il disait : « Qui me donnera de baiser respectueusement
« le corps de Paul, de presser son tombeau, de
« voir de mes yeux ces cendres de l'Apôtre qui,
« dans sa chair, accomplissait ce qui manquait
« aux souffrances de son divin Maître et portait les stigmates de sa croix !... Que ne puis-je
« contempler la poussière de cette éloquente
« bouche, qui servait d'organe au Christ, s'ex-
« primait avec plus d'éclat que la foudre, et
« d'où partait je ne sais quel tonnerre de doc-

« trine, l'effroi des démons !... Que je brûle de
 « voir dans sa poussière ce cœur de Paul,
 « transformé en cœur du Christ, donnant les
 « pulsations de la vie nouvelle, car il ne vivait
 « plus, Jésus-Christ vivait en lui : vaste cœur
 « qui embrassait dans son amour cités, peu-
 « ples, nations entières !... et ses mains serrées
 « par des chaînes... et ses yeux qui plongèrent
 « dans les régions célestes et invisibles... et
 « ses pieds qui parcouraient l'univers sans se
 « fatiguer !... Oui, je voudrais voir ce tombeau
 « où reposent les armes de la justice et de la
 « lumière, ces membres transformés en mem-
 « bres du Christ, pénétrés de la crainte de
 « Dieu et tout couverts des stigmates du Sau-
 « veur (1). »

Prendre toutes ces croix de victimes, et celle de Paul et celle de son éloquent panégyriste, Chrysostome, pour les grouper autour de la croix du grand Chef, placer tous ces corps de martyrs à côté du corps du Roi des martyrs,

(1) Saint Jean Chrysost., 32^e homélie.

joindre l'amour à l'amour, quelle émouvante étude pour la piété ! Il semble alors qu'il n'y a plus qu'une croix, beaucoup de membres et un seul corps, d'autres Jésus-Christ en un seul Jésus-Christ, *ut unum sint*. « Je suis la vigne, et vous êtes les branches. »

Que si de ce glorieux Calvaire on porte ses regards là où l'on ne veut ni du Calvaire ni de son amour, quel spectacle désolant ! Ici la loi du cœur reste la même ; mais parce que tout est changé dans l'application et dans l'objet, tout emprunte la désolation du sacrilège. Oui, le monde se fait aimer aussi éperdument ; mais entre ces deux folies, celle du monde et celle de la croix, quelle différence !

Quelle différence encore parmi les victimes ! O mon âme, ramassons les cadavres et jugeons... Mais plutôt, pleurons sur tous ces crucifiés selon le monde, comme David pleurait son fils Absalon. Et comment ne pas éprouver d'amers regrets devant ces forces vives, qui promettaient pour le bien et qui n'ont rien donné ; devant ces énergies premières, dont le

mal s'est emparé et qu'il a ruinées en quelques jours ! Pour ne pas suivre la croix, on a suivi cette loi inexorable du plaisir, qui conduit presque fatalement aux extrêmes. On sait ce que deviennent les hommes qui cèdent à la volupté ou à l'ambition, à l'avarice ou à l'excès du bien-être.

Tous ceux-là se conduisent « en ennemis de la croix de Jésus-Christ, » et l'heure ne tarde pas à venir, où il faut reconnaître qu'ils se sont trompés. Que de corps irrévocablement perdus et pour la mauvaise cause !

Mais le salut reste aux âmes, si elles le veulent, et n'y eût-il encore que quelques minutes à vivre. Si le crucifix réussit à attirer les regards des victimes, il relève bien des ruines, en détruisant bien des illusions. Tout est réparé, quand on arrive à savoir le *don de Dieu*, et c'est le crucifix qui donne ce savoir. Il n'y a que lui pour transformer les blessures et tirer le bien du mal ; rien que lui, pour recevoir ces amis de la dernière heure, enfin dégoûtés d'un monde qui les a tués ; rien que lui, pour faire surabon-

der la paix et la grâce là où le péché a abondé. Oui, le crucifix est bien. le seul point de l'univers où il est doux, à certaines heures et après certains désastres, de reposer sa tête et de cacher ses hontes. Ah! s'ils le connaissaient, s'ils savaient le *don de Dieu*, tous ces honteux de la vie qui traînent maintenant leurs corps comme des ombres, après les avoir si fièrement conduits à toutes les jouissances qui stigmatisent.

C'est à moi de profiter de la leçon des corps. Corps des martyrs et des généreux chrétiens; corps des voluptueux et des satisfaits, tous, par des voies contraires, me ramènent à la croix où gît le corps de mon Sauveur. Je dois, le crucifix dans les mains, fixer mes résolutions pratiques.

Je ne serai pas un martyr; je ne serai pas davantage un anachorète au désert; mais à tout prix je ne veux pas être un homme sensuel. Or, cette résolution que je crois sincère, et qui ne semble pas d'abord m'élever bien haut, demande plus de vigilance et d'efforts qu'on ne le

suppose communément. S'il est un abaissement qui révolte par cela seul qu'il est grossier, il en est un autre qui trompe, qui envahit par des exigences progressives et presque imperceptibles. Brutal ou dissimulé, le corps est mon ennemi; et le crucifix, si je sais l'interroger, sera le miroir qui me le montrera sous cette double face. Je dois donc préciser ma résolution et dire : Par la vertu de la croix, je serai même un chrétien pénitent. Et maintenant que je cherche et que je détermine ma règle de conduite.

Jelui donnerai pour phare lumineux ce conseil de Saint Paul : « Ayez le corps toujours revêtu de la mortification de Jésus... Que toute la vie de Jésus reluise en nos corps (1). »

Si la maladie vient m'atteindre, je l'accepterai avec calme, la regardant comme l'envoyée de Dieu et comme le moyen de me rendre plus conforme à son Fils Jésus-Christ. Alors « j'apprendrai en perdant la santé et tous les biens

(1) Saint Paul, II aux Corinth., 4.

qui s'y rattachent, combien je péchais en les aimant (1). » Je me défendrai donc contre ces frayeurs pusillanimes qui interrogent les regards et le silence de ceux qui sont là, afin de conclure pour la vie ou pour la mort : il en sera ce que Dieu voudra. Je m'étendrai sur le lit que je redoute, comme sur ma croix, et je me livrerai simplement à toutes les souffrances qu'il me prépare. Ce sera beaucoup pour moi de reproduire un peu de la patience et de la douceur de mon Maître ; et si je dis : J'ai soif ! que ce soit comme il l'a dit lui-même.

Si l'infirmité m'a touché, je dois m'habituer à vivre avec elle. Elle suivra son cours tel que Dieu l'a fixé ; que la patience et l'énergie du caractère y répondent jusqu'au bout. Puis-je oublier le plan de la Providence dans l'œuvre de ma sanctification ? « Elle restreint ma puissance pour mieux réduire ma volonté (2). » Non, je ne fatiguerai personne du récit de mes nuits sans sommeil, car mon épreuve doit avoir son

(1) Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. I, chap. x.

(2) Saint Augustin, lettre 153.

mystère, par respect pour autrui et par respect pour moi-même. Elle est surtout ma mortification quotidienne ; dès lors je dois lui appliquer le conseil de Jésus - Christ : « Lorsque tu jeûnes, parfume ta tête et lave ton visage, car ce n'est pas aux hommes qu'il faut montrer ton jeûne, mais à ton Père, qui voit dans le secret (1). »

Affecter la souffrance, c'est hypocrisie ; en trop parler, c'est puérité. Le danger moral n'est pas dans l'infirmité elle-même, mais dans l'idée fixe qu'on s'en fait. Croire qu'à cause d'elle tout travail m'est impossible, prendre à la lettre ce conseil de mes amis : Evitez toute émotion ; ce qui reviendrait à dire : Désintéressez-vous de la vie, et, dans les malheurs de vos frères, n'ayez qu'une compassion mécanique ; après avoir exagéré les craintes exagérer l'abstention jusqu'à l'oisiveté, tout autant d'erreurs dangereuses contre lesquelles je dois me défendre. L'Église me montre ses

(1) Saint Matth., vi, 17.

glorieux infirmes de toutes les conditions et de tous les temps. Ils ont trouvé, dans l'énergie du caractère et dans les industries que la foi leur inspirait, le moyen de faire beaucoup en souffrant toujours. Il faut donc que j'oppose au mal qui persiste une réaction permanente, telle que le crucifix peut me l'inspirer, sous peine de devenir un chrétien sans pénitence.

Si je jouis d'une santé prospère, je ne dois suivre d'autre principe que celui-ci : Dépenser sagement les forces vives du corps et de l'âme à l'accomplissement du devoir. Entre une oisiveté honteuse et une activité immodérée, il y a un vaste champ ouvert aux opérations de l'homme ; et il est incontestable, au point de vue d'une saine morale et surtout de l'Évangile, qu'un corps robuste doit être soumis aux exercices d'une mortification volontaire. Plus ce géolier de l'âme se sent de la force, plus il en est fier, et plus il peut être brutal envers sa noble captive.

Vous êtes fort, ô mon frère, eh bien ! travail-

lez, si vous ne voulez devenir l'*homme animal* que flétrit saint Paul. « Ne faites pas votre vie plus précieuse que votre âme, » et sachez mourir tous les jours dans l'application consciencieuse de la loi du travail. Sachez aimer Dieu avec et par votre santé, en déversant goutte à goutte de sa plénitude. Perdez peu à peu ce corps dans les habitudes d'un labeur digne de l'homme et du chrétien. Puisque nous sommes des voyageurs, marchons ; puisque nous sommes des soldats, combattons ; puisque nous sommes des ouvriers, travaillons. C'est la leçon du crucifix.

Vous êtes fort, ô mon frère, eh bien ! prenez garde et soyez fidèle à la frugalité, mère des idées saines, de l'honneur et du vrai courage. Défiez-vous du *confortable*, mot barbare introduit dans notre langue, depuis que la chose toute païenne a passé dans nos mœurs. Ne redoutez rien tant que la vie à *l'aise* et « son breuvage charmé qui enivre les plus forts. » Oui, l'homme s'épaissit dans ces molles satisfactions qu'il ne sait plus refuser au corps.

Peu à peu il quitte l'âme et son Dieu, car ils habitent dans des régions qu'il ne peut plus atteindre. Sa divinité est en bas, *quorum Deus venter est*. Ces esclaves du bien-être, le roi-prophète les marque d'un mot qu'il faut reproduire tel qu'il est : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*, l'iniquité sort de leur graisse (1).

Quand Augustin entendit la voix d'en haut qui lui disait : Prends et lis, il ouvrit les épîtres de saint Paul, et ses yeux tombèrent sur cette parole : « Ne passez pas votre vie dans les festins et dans la débauche... Revêtez-vous de Notre Seigneur Jésus-Christ et gardez-vous de satisfaire les désirs déréglés de la chair (2). » Voilà la leçon des santés prospères qui veulent rester chrétiennes. En livrant ce texte à un voluptueux, l'Esprit-Saint lui livrait un remède. Oui, soyons sobres pour être chastes ; sobres pour être libres dans l'exercice d'un surnaturel

(1) Psaume 83.

(2) Aux Rom., XIII, 18.

amour, vivant non-seulement de pain, mais de vérité ; sobres pour être humbles. En effet, dans l'épanouissement facile de ses forces, l'homme a besoin d'être ramené sans cesse à la pensée de son néant. La mortification lui rendra ce service, car elle est, d'après une belle définition, la science d'humilier l'homme.

Nous devons à l'éducation et aux mœurs actuelles des délicatesses que nous ne discutons plus, et qui fournissent au corps de faciles victoires sur l'esprit. Nous ne voulons pas de la pénitence évangélique ? Eh bien ! nous aurons l'appauvrissement du sang, l'abaissement des caractères, le dépérissement des races et l'extinction de toute mâle vertu. Et quels autres résultats à attendre quand on livre au corps l'homme tout entier ? Je ne sache pas que la mortification, empruntée au Calvaire, ait jamais bouleversé des sociétés et fait des révolutions ; qu'elle ait ruiné les familles et armé le frère contre le frère ; qu'elle ait abaissé le niveau des intelligences ; on sait bien dans quel vice il faut chercher la cause de tels malheurs.

Les amis du crucifix ont d'autres sentiments. Je les entends gémir sur des nécessités qu'ils ne subissent qu'en les détestant. Si, devant ma croix, j'ouvre le pieux livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, j'y trouve des paroles qui m'instruisent. « Manger, boire, dormir, subir les autres nécessités de la nature, c'est une grande misère, une profonde affliction pour un homme religieux, qui voudrait être libre et exempt de tout ce qui porte au péché. L'homme intérieur souffre de toutes ces entraves du corps, et comme le prophète il s'écrie : Délivrez-moi, Seigneur, de mes nécessités. Malheur à celui qui ne connaît pas sa misère, et malheur plus encore à celui qui aime sa misère et la vie corruptible... Oh ! si je n'avais jamais besoin de manger, boire et dormir et que je pusse sans interruption louer Dieu, que je serais plus heureux !... Accordez-moi, mon Dieu, d'user de ces choses dans un juste tempérament ; je ne puis me soustraire à toutes, car la nature en a besoin ; y chercher le superflu et la délicatesse, la Loi me le défend. Mon Dieu, je vous en prie, que votre main me

dirige à travers ces nécessités, et que je n'aie pas à l'extrême (1). »

Religieuses paroles, qui élèvent l'esprit, en lui montrant l'aspiration et l'idéal d'un saint; chaste langage, qui purifie la chair, en lui livrant quelque chose d'angélique au milieu de ce monde des corps!

Qui me délivrera de ce corps de mort? disait l'Apôtre. Et qui me délivrera du mien, de ses dangers, de sa loi de péché, incarnée dans ses membres? O mon crucifix, redites-moi la loi de la pénitence, sans laquelle il n'y a pas d'amour. Et n'êtes-vous pas le seul à m'en parler? Le monde la blasphème; la foule s'en écarte; les exemples de mes frères dans le christianisme ne témoignent pas toujours en sa faveur. Je ne puis être pénitent que par vous. O mon Maître, mort pour moi sur la croix, puissé-je, renonçant à mes délicatesses charnelles, user le reste de ma vie à vous aimer à *corps perdu!*

(1) *Imit. de J.-C.*, l. I, xxiii et xxv; l. III, xxv.

CHAPITRE II

Les bras et les mains du Crucifix

L'aspect général du crucifix commence en moi la leçon de l'amour ; l'étude de ses détails la continue et l'achève.

Voici d'abord ses bras. Les baisant avec respect, j'apporterai une âme attentive à la *lecture* que j'en dois faire. Ils sont étendus par l'effet d'une traction violente : et pour qu'ils ne puissent retomber sur eux-mêmes, ils ont été fixés par les clous qui, en perçant les mains de part en part, restent immobiles dans l'instrument de mort. Deux bras d'homme cloués aux deux bras d'une croix!... Ils gardent cette position, et à cause de la cruauté fratricide qui a inventé le supplice, et à cause de cet amour de Sauveur

qui a voulu le subir. Toute la Passion s'explique par le concours de ces deux excès opposés. La piété jette à peine un premier regard sur les bras du crucifix, que déjà elle les voit tout chargés de puissance, de prière, de protection, de largesses et d'amour.

I

La puissance les tient étendus

La méditation du contemplatif a toujours deux points. Dans le premier, il livre son âme au spectacle de la déchéance universelle. Plus il adore la divine justice, plus il s'émeut du malheur de tous par la faute d'un seul : l'humanité en proie au mal et à l'erreur, le péché laissant ses traces sur les œuvres de Dieu, « les têtes languissantes et les cœurs malades, » tout éveille en lui d'inexprimables angoisses. Et sa désolation est à son comble, lorsque, se touchant lui-même, il constate cette dualité intime dans le combat de la nature et de la grâce.

Mais, cessant de gémir comme ceux qui n'ont pas d'espérance, il passe au second point de son oraison. Il plante alors le crucifix sur ce monde de déchus, et il regarde comment les ruines s'éclairent à ce flambeau, comment elles se relèvent à ce contact.

Et voici que les bras du Sauveur, bornés et réduits comme les miens, selon la mesure du corps, prennent, en raison de leur action, des proportions infinies. Bientôt, aux yeux d'une foi attentive, ils dépassent les bras de la croix, grandissent et s'étendent au loin. Ils saisissent ce qui est près, atteignent ce qui est à distance, et vont toucher les deux bouts de l'horizon, le ciel et la terre, « pour tout restaurer, » portant ainsi la rédemption jusqu'aux limites extrêmes de la déchéance. Telle est la puissante attitude d'un roi conquérant. Jésus donne son sang et achète à ce prix le salut des peuples. S'il étend les mains, c'est donc pour ramasser sa conquête et pour prendre possession de sa royauté universelle. L'apôtre saint Paul ne me représente-t-il pas le Calvaire comme un champ

de bataille, où le Fils de Dieu paraît pour combattre l'ennemi de son Père et des hommes ? « Toutes ces principautés et puissances du mal, il les aborde avec intrépidité, il les dépouille et remporte sur elles un éclatant triomphe (1). »

Et alors quelle étreinte du divin Rédempteur ! et, dans cette étreinte, quel embrassement général de tous les êtres que le péché avait désunis, du Père et des enfants, des anges et des hommes ! Dans ses bras étendus se trouvent réunis, « pour manger ensemble, le loup et l'agneau, le lion et le bœuf. » Là sont recueillis les roseaux à demi brisés. Là « se rencontrent la miséricorde et la vérité ; et la justice et la paix s'embrassent. » Telle est la rédemption, œuvre de puissance et d'amour, restauration des êtres surnaturellement refaits et harmonisés, terre nouvelle et cieux nouveaux, *in Ipso*, en Lui, par qui tout a été créé, et par qui tout est restauré.

Les Pères de l'Eglise me disent ici des

(1) Aux Colos., 2.

choses ingénieuses. Saint Jean Chrysostome : « C'est sur un bois élevé en plein air et non dans une maison qu'il a voulu souffrir, afin de purifier la nature même de l'air ; la terre à son tour éprouvait un pareil bienfait, arrosée qu'elle était par le sang qui coulait des blessures. »

Et saint Grégoire de Nysse : « La forme même de la croix, partant d'un point central pour se diriger aux quatre points opposés, représente l'universelle diffusion de la puissance et de la bonté de Celui qui a été attaché à la croix. »

Qu'ils sont grands les bras du crucifix, car ils embrassent le ciel et la terre, le passé, le présent et l'avenir, le temps et l'éternité, la loi et les prophètes, les figures et les réalités, tous les êtres, l'ancien peuple et les enfants de la Gentilité, les ramenant vers son cœur, qui est la vie et la raison de tout, *principium et finis*.

Et Jésus-Christ reviendra à la fin du monde, précédé de sa croix. Alors je les verrai ces bras du Sauveur, quand ils accompagneront d'un geste tout-puissant la dernière sentence. Qu'elle

sera superbe à voir la droite du Christ, quand elle dira comme sa voix à tous les élus : Venez, les bénis de mon Père ! — Mais qu'elle sera terrible, et qui pourra en soutenir la vue, lorsqu'elle dira en même temps que la bouche : Allez, maudits !... Mais pourquoi devancer l'heure ? Je ne veux voir présentement les mains de mon crucifix, que telles qu'elles sont, étendues et clouées, puissantes à bénir et à relever, infatigables dans la miséricorde et enchaînées pour la justice. Si Jésus-Christ a une double puissance, celle de faire du bien et celle de punir, je veux m'attacher de préférence à la première. La première lui est innée, et l'autre accidentelle ; celle-là lui est propre, et celle-ci est comme empruntée (1). » O bras du crucifix, étendus en signe de puissance ! je vous baise et je vous adore.

(1) Tertul. contre Marc., l. IV.

II

La prière les tient étendus

En effet, je les vois légèrement relevés vers le ciel, du côté du Père des miséricordes. Ils prient, et dans un pieux accord avec les lèvres et le cœur, ils disent pour nous : Père, pardonnez-leur...

L'antiquité judaïque nous présente une grande attitude de prière dans la personne de Moïse. Un jour que son peuple de soldats combattait dans la plaine, lui, sur la montagne, priait, les bras étendus. Et quand ses bras fléchissaient sous l'effort, Aaron et Hur les soutenaient. Sa prière était la figure de la prière de Jésus mourant.

Les premiers Chrétiens furent si frappés de l'attitude de leur Maître, qu'ils la reproduisirent; ils priaient, les bras étendus en forme de croix.

N'y aurait-il là qu'un fait historique, sauvé pour la mémoire, mais perdu pour la reproduction? Qui vous empêche, ô mon frère, lorsque

vous êtes seul, fermant votre porte et priant dans le secret, qui vous empêche, en face de votre crucifix, de devenir un instant un chrétien d'autrefois, avec des bras relevés qui portent en haut la prière ? Il semble alors que l'âme s'élançe, avec le corps, comme un aigle qui plane, les deux ailes déployées. Dans cette pose, quand la piété l'inspire, les cris de l'amour et du repentir, les mots de la résignation et de l'espoir sortent plus libres et plus suppliants. Et ne lèverons-nous donc les bras qu'en nos moments de défaillance et de désespoir, lorsque la nature aux abois ne sait que résoudre et que faire ? ou bien dans le désordre de nos gestes et le pêle-mêle de nos conversations, et jamais dans le calme et le mystère d'une pieuse supplication ? Quand nous aurons ainsi prié en haut soit dans un élan de repentir, soit dans un essai de contemplation, laissant tomber les bras et la tête, nous baisérons la terre, nous la toucherons du front, et nous aurons ainsi reproduit les deux grandes attitudes de Jésus priant, au jardin de l'Agonie et sur le Calvaire.

Au reste, cette forme de prière est trop en harmonie avec ma loi de misère et de combat pour que j'y demeure étranger. Je ne suis jamais attaché si haut à la croix, mon âme ne se tient pas, dans les régions supérieures, à tant de distance de la terre, que les eaux ne montent pour l'atteindre. Que je prenne ma comparaison dans le déluge universel, gagnant toujours le sommet des montagnes, ou bien dans la barque de Pierre, où dormait Jésus au moment des vagues soulevées, l'instinct de tous les naufragés qui croient en Dieu est le même : lever les bras au ciel et crier : Sauvez-nous, nous périssons !

Que sera-ce donc quand une foi plus chrétienne viendra s'ajouter à l'instinct, elle qui comprend mieux l'importance et la difficulté des luttes spirituelles ? Mon Dieu, chaque vague m'enlève quelque chose. L'échafaudage, élevé par ma prudence, se dérobe ; tous mes appuis s'en vont ; la pierre solide, sur laquelle je comptais, glisse sous mes pieds ; la branche se rompt dans mes mains : je lui demandais plus qu'elle ne peut donner. Pour échapper au naufrage,

les bras du chrétien ne peuvent prendre qu'au ciel le point d'appui. Tous périssent à l'exception de Noé ; et tous périssent encore dans ces orages du monde moral, excepté ceux qui placent en haut leur principe et leur fin. Je me représente ces contemporains du patriarche, assaillis par les flots et faisant eux-mêmes l'assaut des plus hautes montagnes. Pas une ne les sauva.

Aujourd'hui il est un sommet qui protège efficacement ceux qui courent à lui ; mais, par un aveuglement qui n'est pas moindre qu'à l'époque de Noé, on préfère périr que d'être sauvé par le Calvaire. Il n'y a plus d'armée qui marche au combat, portant la croix sur ses drapeaux avec ces mots : *In hoc signo vinces*. Il n'y a plus de Clovis levant les bras, au plus fort de la mêlée, vers le Dieu de Clotilde. Il n'y a plus de société puisant sa vie aux sources de l'Évangile et du Calvaire. Et y a-t-il beaucoup de ces hommes, marqués au sceau du baptême de Jésus-Christ, s'inspirant de la morale et des exemples de Jésus-Christ ? O mon âme, soyons toujours de la bonne école. En dehors du Cal-

vaire, il n'y a que « chaires de pestilence. » *Salus a Domino*, le salut vient du Seigneur en croix ; c'est donc vers lui qu'il faut tendre les bras. « O croix ! je vous salue » à côté de ceux qui vous méprisent. « Unique espérance, » quoi qu'en disent ceux qui ont d'autres espérances, suivies de tant de déceptions. « Salut et gloire du monde, » si le monde voulait y croire ; « augmentez aux justes la justice, et donnez aux coupables le pardon. »

III

La protection les tient étendus

Il est dans la nature d'un homme généreux de s'avancer au-devant du fort, qui veut écraser le faible. S'interposant entre l'un et l'autre, il étend les bras en signe de défense et dit : Vous n'y toucherez qu'en passant sur mon corps. Quel homme fut plus généreux que Jésus ? Entre Dieu et les coupables, il met sa personne, sa croix et sa nature humaine épuisée de combats. Les bras et le regard tournés vers son Père, il

semble lui dire : Ces enfants sont à moi, je les prends sous ma garde ; vous en approcherez par votre miséricorde, mais non par votre justice ; vous les toucherez pour les bénir, mais non pour les frapper. O Père, ni vous ni moi ne voulons éteindre la *mèche qui fume encore*. Sur eux votre pardon, sur moi votre vengeance ; je suis l'Agneau qui vient mourir pour les péchés des hommes.

C'est donc en contemplant ces bras, étendus par une invincible protection, que toute âme apprend à discipliner ses terreurs, craignant encore, car craindre est le commencement de la sagesse et la peine du péché, mais espérant tout, car l'espérance qui ne trompe point est la fleur odorante du Calvaire.

O mon frère, quand tu portes plus péniblement le poids de l'abandon, et que tu cherches vainement près de toi des protecteurs disparus ; lorsque tu peux dire comme le Maître : « Ils m'ont tous abandonné, » les uns parce qu'ils sont morts, les autres parce qu'ils se sont lassés de moi ; regarde le crucifix, asile des délaissés.

Lui reste à ceux qui n'ont plus rien. Que les mains du Sauveur écrivent sur le sable à côté de la femme adultère, ou qu'elles soient clouées à la croix, toujours elles nous défendent. En pressant sur son cœur la sainte image, on lui dit avec la prière antique de David : *Tu es protector meus*, vous êtes mon protecteur ; ou bien avec le ferme accent de saint Paul : *Scio cui credidi*, je sais à qui je me fie et quel est celui qui me garde.

Dans ses entretiens à la foule, Jésus-Christ se plaisait à reproduire le langage imagé des prophètes. Le plus souvent il en écarte le côté superbe, et lui substitue un côté tendre et familier. Voici le lyrisme de Moïse : « Dieu a porté son peuple, ainsi que l'aigle qui étend ses ailes, et volant au-dessus de ses petits, les provoque à voler d'eux-mêmes (1). » Et voici le tendre langage de Jésus : « Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu recueillir tes enfants,

(1) Deutér., xxxiii.

comme la poule recueille ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu (1). » Il fait bon se redire ces paroles sous les bras d'une croix. Ah ! si Jérusalem ne l'a pas voulu, moi je le veux : ô mon Maître, « protégez-moi à l'ombre de vos ailes. »

Les regards fixés sur les bras protecteurs de son Epoux, l'Eglise y puise la leçon de sa charité. Elle aussi étend les mains sur les petits et les humbles, sur la veuve et sur l'orphelin. Les persécutés de tous les âges ne sont-ils pas les pupilles-nés de la sainte Eglise ? Au milieu des grandes injustices du monde, alors que les voix se taisent pour la défense et applaudissent aux triomphes de la force, il y a une voix qui proteste et qui protestera toujours contre l'oppression des droits et l'écrasement des faibles, celle du représentant de Jésus-Christ : il y a les bras d'un vieillard, que l'on peut clouer à la croix, mais qu'on n'enchaîne jamais dans leur vocation protectrice ; et c'est beaucoup pour le

(1) Saint Matth., xxiii.

monde qu'ils puissent encore bénir. Du reste, l'histoire des protections de l'Eglise dans le passé est impérissable.

Par exemple, ce droit célèbre de l'*immunité* pour les coupables, n'en a-t-elle pas puisé la pensée dans cette immunité, octroyée par le Sauveur au larron qui mourait à côté de lui? Le code de sa charité faisait donc des églises un asile sacré pour les criminels qui s'y réfugiaient. Là, cette mère sublime semblait serrer dans ses bras ses enfants, même indignes; la justice humaine ne pouvait les en arracher. Elle facilita le recours à son protectorat, en multipliant les droits d'asile. Gagner le palais ou l'oratoire de l'évêque, saisir le vêtement d'un prêtre, au moment où il portait le saint Sacrement, embrasser la statue d'un prince chrétien, tout autant de miséricordieuses inventions qui s'inspiraient de la protection de Jésus au Calvaire.

Nous ne reverrons plus ces choses. Dès qu'une société enlève au crucifix ses immunités, elle devient dure pour des coupables, qu'elle ne sait ni préserver ni corriger. Pour elle, le scélérat

n'est qu'un misérable ; pour l'Eglise, il est encore un enfant de Dieu ; et telle est la pensée qui la soutient dans sa perpétuelle croisade pour le bien.

IV

La générosité les tient étendus

Toute âme vit de la croix, de ses lumières, de ses pardons et des forces qui en découlent. Là est la sève des générations chrétiennes, parce que, de là, jaillit sans interruption le sang de Jésus qui les féconde. Les trésors, que ses mains peuvent répandre, sont en raison des actes que ses mains ont accomplis. Elles portent les traces d'un labeur infini ; elles gardent donc, pour les justes et pour les pécheurs, d'inépuisables largesses.

Aussi, n'est-ce pas une sécurité consolante, que de placer et de tenir toute sa chétive personne sous les bras d'un crucifix ? Il semble alors qu'on est plongé dans les flots de la rédemption, et comme enseveli dans cette charité, dont

l'Apôtre se déclarait impuissant à mesurer la hauteur, la largeur et la profondeur. Là, ramassé sous les bras de l'amour, on se sent la conscience lavée par les gouttes de sang qui tombent ; l'esprit éclairé de ces rayons qui, jaillissant des blessures, viennent à lui comme au *Séraphique* ; le cœur échauffé par cette chaleur, qui descend du soleil de justice ; la volonté fortifiée par la vertu communicative et surnaturelle du Sauveur. C'est vraiment une jouissance du Thabor : il fait bon être ici !

Cependant c'est à la condition de se réduire, en se faisant petit. Si le cœur veut dépasser les bras du crucifix et étendre plus loin ses prétentions et sa flamme, alors il touche au désert et prend froid par ses extrémités. Les largesses du crucifix sont pour ceux qui se réduisent à lui. Il enrichit quiconque se dépouille, il élève quiconque s'abaisse, et il dilate quiconque se contracte.

Et encore cette doctrine, nous le verrons tout à l'heure, n'infirmes pas une autre doctrine, qui montre Jésus-Christ toujours libéral de ses

grâces prévenantes. Seigneur, « vous ouvrez votre main et vous remplissez de votre bénédiction tout être vivant. »

Si la Providence a son soleil, qui éclaire le bon et le méchant, la Rédemption n'a-t-elle pas aussi le sien, plus bienfaisant encore, qui rend aux âmes la vie qu'elles ont perdue? Le ciel pleut sur le champ du juste et de l'injuste; mais jamais il ne sera aussi prodigue de ses faveurs que le Calvaire, de ses effusions d'amour. Non, rien n'est universellement bon comme un crucifix, et il répond toujours à une abondance de mal par une surabondance de bien.

Devant ces bras étendus dans la réalité des largesses, l'humanité devrait dilater les siens en témoignage de sa reconnaissance. Il n'en est rien. Notre époque ne remercie pas. Elle s'attribue tous les progrès, ignorant que le plus essentiel lui manque, celui qui reconnaîtrait et adorerait Jésus-Christ comme l'auteur de tous les biens.

Sait-on maintenant que la croix a vaincu le paganisme sur les épaules des martyrs? Se sou-

vient-on qu'elle a triomphé de la barbarie, en prenant dans ses bras de sauvages enfants, les civilisant et les élevant à grand'peine dans la sagesse et la patience de son amour? Soupçonne-t-on que le bien moral, qui reste aux sociétés modernes, est un héritage du Calvaire? Sous nos vêtements scientifiques et industriels, que sommes-nous donc, sinon des lépreux, guéris par celui qui s'est fait lépreux et l'un d'entre nous? Tous guéris, et nous ne venons pas rendre grâces! Or, l'ingratitude devient une infamie, quand elle retombe ainsi sur un mourant, qui nous a rachetés au prix de son sang. « Vous voilà rassasiés, dit saint Paul, vous voilà riches et par toute la misère à laquelle il s'est condamné (1), » et nous voilà tranquillement ingrats!

Non, il ne sera pas dit que je vienne jamais grossir le nombre de ceux qui méconnaissent de tels bienfaits. « S'il y a quelque chose en moi dont Jésus ne soit point Sauveur, je veux

(1) II^e aux Corinth., 8, 9.

qu'il me soit permis de le réserver. Mais puisqu'il a sauvé tout ce que je suis, je dois avoir assez de justice pour lui rendre tout ce que je suis (1). » Si mon péché n'avait nulle liaison avec les souffrances de Jésus-Christ, tout péché qu'il est, il me serait moins odieux. Que tout mal me soit donc intolérable, parce qu'il crucifie de nouveau Jésus-Christ ; et que toute reconnaissance me soit irrésistible et douce, parce qu'elle m'est imposée par la croix.

V

L'amour les tient étendus

Et c'est ici la pensée qui résume tout. Car si les bras du crucifix prient, défendent et enrichissent, c'est parce qu'ils aiment. Favorables aux bons, propices à « ceux qui ne savent ce qu'ils font, » ils portent partout le pardon ; le pardon, qui est bien pour nous la plus grande des largesses de Dieu.

(1) Bossuet, *Sermon sur la royauté de Jésus.*

C'est au pied du crucifix que la parabole de l'enfant prodigue revêt des réalités émouvantes; les unes, qui découlent des égarements du cœur humain; les autres, issues du patient amour du cœur de Jésus. Ah! les deux personnages du récit évangélique, nous les connaissons bien; nous savons de quel côté a été la misère, et de quel côté fut la miséricorde. Là, je me confesse dans une sincérité toute sacramentelle, et que j'ai rarement ailleurs.

Mon Dieu, j'ai eu mes jours de vertige et de révolte, et j'ai dit : « Donnez-moi ma part d'héritage. » Et elle m'a été donnée, car Jésus-Christ laisse libres ceux qu'il a faits libres. Me voilà maître de moi. Eh bien! partons avec notre trésor « pour la région lointaine. » Quittons l'humble toit de Nazareth, sa vie intérieure et ses obscurs devoirs; sortons de ce foyer domestique des enfants de Dieu, où l'on étouffe, parce qu'il oblige toujours « à veiller et à prier. » Partons!...

En fils dénaturé, j'ai fait, selon la remarque d'un docteur, deux étranges folies : d'abord j'ai

éloigné mon cœur de Dieu, et puis j'en ai même retiré ma pensée. Et j'ai marché toujours, perdant de plus en plus le ciel de vue. Ainsi s'égara un jour David dans cette région étrangère, et il disait : « Mon cœur m'a abandonné, s'en allant au loin... Les pensées de mon péché m'occupaient et je ne pouvais plus voir autre chose. » Ainsi se perdit Augustin ; et au retour, mettant son expérience au service de tous les fugitifs, il disait : Le cœur est inquiet tant qu'il ne revient pas se reposer en Dieu. Hélas ! qui n'a pas éprouvé ce que le livre de la Sagesse appelle « les inconstances de la concupiscence ? » De la liberté on passe à l'indépendance, et de celle-ci à la licence. N'est-ce pas, à des degrés divers, notre histoire presque à tous ? Et l'Évangile a-t-il tort de la résumer ainsi : « Il dissipa sa substance en vivant voluptueusement ? »

Que de bonnes choses de mon esprit et de mon cœur j'ai laissées sur toutes ces routes, où m'entraînait la présomption ou le désordre ! Il y avait en moi, et par le baptême et par l'édu-

cation, le germe d'un christianisme fort et digne. Qui m'empêchait de passer en faisant le bien ? En quoi le scandale des uns et la sottise des autres pouvaient-ils m'enlever la liberté et l'honneur de la vertu ? Si le mal entraîne, ne repousse-t-il pas aussi ?

Mais, hélas ! à quoi bon apporter une raison rétrospective dans ces heures d'où la raison fut si tristement expulsée ? Avec le bandeau sur les yeux, je n'ai pas même vu tout ce qu'un maigre plaisir enlevait, jour par jour, au trésor de ma santé, de ma paix, de mon âme religieuse. Me voilà donc compromis dans mes forces vives ; j'en viens à l'amour du plaisir, sans plaisir. Les objets du dehors sont les mêmes ; mais le vide est en moi, et le dégoût mortel à la suite de trop de contact et de rassasiement. Que j'ajoute à cela les souffrances communes à tous, et les épreuves plus personnelles, les coups plus directs, oh ! alors c'est, dans cette région lointaine, la famine, et une grande famine, *fames valida* ; et tout prodigue commence à avoir faim, *cæpit egere*.

C'est à ce point extrême du voyage que la grâce nous attend. Une des industries du crucifix est d'humilier les superbes, sans les briser, et de ruiner les illusions des prodigues par des déchirements qui ramènent à la vérité.

Il y avait longtemps que le père de famille errait sur la route, regardant au loin et se disant : Mon malheureux fils reviendra-t-il jamais ? Là en effet est toute la question. Au dire des moralistes chrétiens — et ils ne se trompent pas — le plaisir rend le vice aimable, et l'habitude le rend comme nécessaire. « Le plaisir nous jette en prison, dit saint Augustin, et l'habitude ferme cent portes sur nous et ne nous laisse aucune sortie (1). »

Le père était donc à un bout de chemin, et par l'autre arrivait le fils prodigue qui, brisant les *cent portes de l'habitude*, avait dit : Je me lèverai et j'irai à mon père. Nous savons le reste ; comment le repentir et le pardon s'em brassèrent, et comment il y eut une grande fête

(1) Saint Augustin, sur le Ps. 106.

de famille, « car le fils mort était ressuscité, le fils perdu était retrouvé (1). »

Touchante, mais imparfaite image des pardons du Calvaire ! Le crucifix n'est pas seulement sur le chemin, mais sur une haute montagne, tourné du côté de toutes les routes de ce monde, dans une position d'où il voit loin, d'où il voit partout. Il voit tous les hommes avec tous leurs crimes, tous et chacun. « En ce jour, dit-il, je t'ai vu et je t'ai appelé par ton nom (2). » Il est là avec ses bras ouverts, pour que le coupable puisse se dire : Si je reviens, je serai bien reçu.

Et encore, l'attente du crucifix n'est pas de l'inertie. La grâce qui en descend est essentiellement prévenante. *Dilexit prior*, il a aimé le premier. Elle va donc, fouillant les chemins où gisent des âmes, franchissant le seuil des maisons, où s'accomplit tout mal, abordant les désolés et les indifférents. Qui n'a pas reçu cent fois, sous des formes diverses, les invitations du crucifix ? Et à qui la gloire, si ce n'est à lui, quand

(1) Saint Luc., 15

(2) Isale, 43.

une âme, dans quelque coin ignoré, se lève pour revenir à son Père? « Tout le jour j'ai étendu les mains vers ce peuple qui ne croit pas en moi et qui me contredit (1). »

Or, voilà un enfant de ce peuple qui revient. En quels bras va-t-il se jeter? Dans les bras du crucifix. A quelque point de vue qu'il considère son état, le retour ne lui semble possible que par la croix. Dès qu'il y a une croix, et sur elle un Dieu mort, il peut encore se convertir. — Revenir de sa région lointaine, c'est humiliant devant soi-même et devant les autres, du moins on le croit ainsi ; le crucifix fera passer par dessus. — C'est à douter du pardon de Dieu ; on a été si profane et si sacrilège ; mais le crucifix, avec sa folie d'amour, résoudra les derniers doutes. — C'est à quitter tout son sensualisme passé et présent, pour tomber dans l'abstrait, en un Dieu immense, infini ! Mais non, le crucifix livre un Dieu vivant, tangible, fait homme.

Il y a un sensualisme surnaturel, pour rem-

(1) Isaïe, 65, 2.

placer la chair et le sang. Sur ce crucifix, il y a des bras pour nous étreindre, une bouche pour nous sourire, des pieds à baiser, un cœur tout ouvert pour nous recevoir et nous aimer. Et si ce n'est pas assez, le père de famille, qui de sa croix nous embrasse, tiendra prête la salle du festin ; il en sera la nourriture et le breuvage : Prenez-moi, mangez, buvez : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*. O hommes de plaisirs, hommes par le corps autant et plus que par l'âme, voilà pour vous : le Calvaire et l'autel, le crucifix et l'hostie : sensualisme céleste, qui console de l'autre et en dégoûte à jamais.

Il ne me suffit pas de suivre le facile courant des idées pieuses : auprès des bras de mon Maître, il faut que je fasse l'examen des miens. Ceux-là, l'amour les a bien fait travailler pour moi ; voyons ceux-ci et leurs œuvres.

Prenant une de mes journées, le crucifix m'en donne une lumineuse analyse, et me dit : Aujourd'hui je t'ai suivi à distance, je t'ai vu à l'œuvre. Tu agissais les bras *serrés* contre toi-même, comme pour ne défendre que toi ; préoc-

cupé de tes mains pour les soustraire aux aspérités du labeur. Si tu ignores ce que tu as pensé, moi, je le sais, et voici ce que tu as pensé : Ne pourrais-je me reposer un peu ? — Je ne suis point obligé d'aller jusque-là ! — Ceci m'ennuie, je le ferai plus tard ! — Ce prochain me pèse ; parce qu'il est fastidieux ; il me lasse, parce qu'il est ingrat ! — Ce travail me répugne, cette souffrance m'écrase, cette humiliation me révolte ! — Et du reste, qui pensera à moi si je n'y pense moi-même ?... Et voilà comment tu as déserté la voie de l'abnégation pour te satisfaire. Les autres, ne voyant que le dehors, ont cru à ton dévouement ; mais Celui qui voit dans le secret a surpris ton égoïsme. Que tu as respiré misérablement pendant cette journée ! Et il en est ainsi, dès qu'on ne met son pouvoir qu'au service de sa personnalité.

Si tu m'avais regardé avec quelque attention, je t'aurais dit de la part de Celui que je représente : *Christus non sibi placuit*, le Christ ne cherchait pas à se plaire à lui-même ; c'est le

mot de sa vie et de sa croix ; c'est le mot d'ordre d'une journée chrétienne. — O mon crucifix, je le confesse devant vos bras infatigables : journée d'égoïsme, journée perdue ; c'est ma faute !

Passant à une autre de mes journées, le crucifix la résume ainsi, et moi avec elle : Tu as vécu les bras *croisés*. Un premier devoir, laissé le matin, t'a conduit à l'abandon d'un second, et tu as traîné jusqu'au bout la chaîne de tes négligences. Y a-t-il un de tes jours qui ne doive pas compter pour ton éternité ? La disposition t'a manqué ! Mais, disposé ou non, on ne peut faire attendre le devoir. Si un malaise t'arrête ; si une singularité de la nature suffit pour suspendre le sérieux de la vie et le sage emploi du temps, je te plains, car tu mourras les mains vides. Que n'as-tu tourné les yeux de mon côté ? je t'aurais dit de la part de Celui que je représente : *Quid statis totâ die otiosi ?*... Ce seul mot, descendu de la croix, aurait suffi pour faire de toi un ouvrier plus généreux.

O mon crucifix, souffrez que je réponde ; je

ne suis ni un artisan ni un laboureur ; mon travail obligatoire est un travail intellectuel, religieux, un labeur d'âme. Dans ce cas, la disposition d'esprit n'est-elle pas une condition essentielle ? Or, malgré moi, le livre tombe de mes mains, ou ne me dit rien. Ainsi tombe souvent la plume, et je rougis des pauvretés qu'elle écrit. Je me lève, je quitte, je reviens ; même impuissant effort, même stérilité ! — O pauvre esprit, console-toi ; la lutte *pour faire* n'est pas de l'oisiveté. Ce qui est si misérable au point de vue de la nature, j'ai l'habitude de le bénir et de le féconder à ton insu. N'oublie jamais que ton labeur, comme celui du Calvaire, est une peine, parce qu'il est une expiation ; et de là tu apprendras qu'il est un amour. « Ecris, lis, chante, gémis, tais-toi, prie, supporte ; la vie éternelle est digne de tous ces combats et de plus grands encore (1). — Oui, c'est ma faute ; journée passée les bras croisés, journée perdue ; que les bras du crucifix me pardonnent !...

(1) *Imitat.*, l. III, ch. iv.

Prenant, pour la troisième fois, une de mes journées, la sainte image me parle ainsi : Aujourd'hui tu as travaillé avec des bras à demi déployés ; c'est-à-dire que, consultant et tes goûts et tes impressions, tu as eu deux poids et deux mesures. La sympathie t'a guidé plus que la charité ; et, par une sorte d'acception de personnes, à celles-ci tu as ouvert les mains, à celles-là tu les a fermées. Si tu agissais en ne consultant que moi, tu ne te contenterais pas de cette bonté atmosphérique, changeante comme les nuages qui passent, de cette bonté d'impression et de conformité de caractère. Moi seul puis te faire accepter, de la part de Celui que je représente, une charité plus catholique. Il est mort pour tous, et il veut les sauver tous. Il est venu guérir toute infirmité ; et il a passé en faisant le bien à tous ; et il veut que le disciple soit comme le Maître. — Oui, c'est ma faute, et très fréquente, parce que c'est mon défaut habituel. Tout le monde n'a pas le don de me plaire. Mes préférences ne sont pas toujours pour les plus à plaindre, mais pour ceux

qui me sont plus agréables ou qui me flattent. Que de fois ma charité échoue devant une antipathie !

Voilà donc mon travail jugé par le crucifix. Saurai-je désormais bannir de mes œuvres les trois défauts qui les corrompent : l'égoïsme, la nonchalance et la partialité.

Sortons, ô mon frère, de nos étroites limites. Prions, travaillons, aimons d'une façon catholique. Comme à Jésus, la prière nous fait des bras, qui atteignent le monde d'un bout à l'autre, qui nous permettent de saisir tout nous-mêmes et les autres, pour porter jusqu'au ciel ce précieux fardeau. Protégeons, nous aussi, allant à tout ce qui souffre, à tout ce qui a besoin, à tout ce qui chancelle et tombe. Quel est le supérieur qui ne doive protéger; et dans les questions d'âme, quel est le protégé qui ne puisse devenir protecteur à son tour? Aimons par les largesses. Un cœur formé à l'école du crucifix est si riche ! Que ne peut-il pas donner à son Sauveur de soumission, de confiance, de marche ardente sur ses traces sacrées? Et que

ne peut-il pas donner au prochain d'excuses, de pardons, d'exemples et de soins dévoués ? Aimer largement Dieu et les hommes, c'est la grande loi de l'Évangile ; le crucifix en est la sublime application et l'entraînant modèle. Travaillons, aimons, donnons, comme lui, à bras ouverts et à mains pleines.

CHAPITRE III

La tête du Crucifix

Saint Jérôme me donne ce conseil : Lis et relis le Christ. En effet, son corps meurtri me parle, ses bras et ses mains m'instruisent ; et voici que sa tête adorable provoque toute la religion de mon cœur. J'oserai donc la prendre pour le sujet de cette méditation.

Si nous rappelons à notre souvenir les nombreux crucifix qui ont passé sous nos yeux, nous trouvons que la tête de Jésus-Christ en croix y affecte quatre poses différentes. Celles-ci ne sont pas précisément de la seule invention des artistes ; elles s'affirment directement ou indirectement du récit même de l'Évangile. — 1° Le plus souvent le crucifix présente la tête du

Sauveur inclinée du côté droit, et s'appuyant au sommet de l'épaule. — 2° Il la montre aussi à peu près droite et légèrement renversée, pour mieux regarder le ciel. — 3° On la voit encore penchée en bas, comme pour faciliter l'échange de quelques paroles. — 4° Enfin, il est des crucifix qui représentent Jésus expiré : alors la tête retombe inanimée sur la poitrine ; c'est la traduction exacte du texte de l'Évangile : « et baisant la tête il rendit l'esprit. » Tels sont les quatre points de ma méditation.

I

Si la tête de mon Maître mourant est inclinée à droite, c'est parce que le bon larron est de ce côté. Jésus veut le voir, l'entendre et lui parler. Sur ce Calvaire, l'amour repentant fait que le coupable se tourne vers le Rédempteur, et l'amour miséricordieux fait que le Rédempteur se tourne vers le coupable. Ils se cherchent l'un et l'autre à la dernière heure et au seuil de l'éternité ; ils se trouvent dans

un même mouvement de la tête et du cœur.

Et physiquement, ils se regardèrent comme ils purent, c'est-à-dire de côté, puisqu'ils étaient tous les deux attachés à une croix ; mais moralement, ils se virent bien en face ; ils se pénétrèrent et se comprirent ; tant il y avait de sincérité dans le repentir du larron, tant il y avait d'amour dans la miséricorde de Jésus. A part le crucifié repentant, les dispositions de la foule sont telles, que la vertu bienfaisante du Sauveur est subitement arrêtée. Sur qui faire retomber les œuvres de son Cœur ? « Et qui verrai-je en toute cette foule, si ce n'est l'humble, l'esprit contrit, qui respecte ma parole (1) ? » Il l'a vu, il l'a aimé, il l'a sauvé !

Que de réflexions m'inspire cette tête inclinée de mon crucifix ! Sur la terre, Jésus-Christ me regarde sans doute dans la plénitude de son amour fraternel ; sa tête de Sauveur et d'ami est bien toute sur moi, comme aussi tout son cœur ; mais c'est moi qui ne peut le voir que de

(1) Isaïe, 66, 2.

côté, moi dont tant de choses embarrassent et la tête et le cœur. Ce que je sais de lui par l'Évangile, ce que j'en ressens par l'Eucharistie, ce que m'en dévoilent le Thabor et le Calvaire lui composent un admirable profil, qui me séduit et me fait désirer ardemment la figure tout entière. Je m'approche ; il semble que ma foi sera assez vive pour saisir l'objet aimé dans la plénitude de son rayonnement. Mais non ; je ne réussis à voir mon Sauveur qu'à demi.

Les saints ont fait bien plus que moi. Pous-
sant l'effort de la recherche jusqu'à l'héroïsme, vendant tout, jusqu'à eux-mêmes, pour acquérir la pierre précieuse, ils L'ont touché de bien près. L'Écriture retrace, en quelque mots, l'histoire de cette ardente poursuite. « J'ai cherché au dedans pendant les nuits celui qu'aime mon âme, et je ne l'ai pas trouvé. Je me lève et je parcours la cité, ses quartiers et ses places, et je ne l'ai pas trouvé. Dépassant les remparts, je dis aux sentinelles qui les gardent : Avez-vous vu celui qu'aime mon âme ? Je vais plus loin encore et je le trouve enfin ; je le tiens et je

ne le laisserai pas aller (1). » Oui, ils le tiennent, ils l'ont vu ; mais encore « en énigme et comme à travers un miroir. »

Marie-Madeleine pleure au jardin en cherchant son Maître. « Ils l'ont enlevé, dit-elle, et je ne sais où ils l'ont déposé... Elle se tourne et voit Jésus debout, mais sans penser que c'est lui. — Femme, pourquoi pleurez-vous ? et que cherchez-vous ? Elle ne reconnaît pas cette voix ; elle y répond comme à celle du jardinier.

C'est l'histoire de ma vie présente. Je cherche en marchant et non sans pleurer. Je fais des interrogations, et j'entends au fond du cœur la voix qui m'appelle. Je tourne la tête ; il est là ! et je ne sais pas le reconnaître. Tantôt je dépasse le but, tantôt je reste en deçà. Hélas ! je m'agite plus que je ne cherche, et mon cœur a plus de fièvre que de ferme courage, si bien que je n'ai du Maître que des impressions fugitives ; la foi me manque. Mais Jésus appelle cette femme en pleurs par son nom et dit :

(1) Cant. des Cant , 3.

« Marie ! » Elle se tourne et répond : « Maître ! » Ils se sont vus face à face. Et c'est l'histoire de la vision béatifique. Quand j'approcherai au seuil de l'éternité, Jésus-Christ m'appellera par mon nom ; je me retournerai et ce sera lui tout entier, sa tête radieuse, son humanité et sa divinité : « Mon Maître ! » Que dirai-je autre chose dans ce face à face éternel ? Je le verrai « tel qu'il est » et je le connaîtrai « comme j'en suis connu moi-même. »

Mais ce n'est point encore l'heure ; il me faut rester au Calvaire, et j'y remarque une tête autre que celle de Jésus. Le mauvais larron se tourne de côté pour dire la raillerie et l'injure ; et me voilà ramené aux tristes choses de la vie d'en bas. Puis-je oublier que c'est en se tournant ainsi de côté que l'homme jette, en passant, à son semblable le mépris ou le blâme ? Il a tant de ressources dans une seule pose de la tête pour être dédaigneux ! Non, ce n'est pas de ce regard oblique que les hommes devraient se considérer. Il faut voir le prochain en face, de cette manière large et généreuse qui pardonne

aux défauts en raison d'une seule qualité ; de cette manière judicieuse et sensée qui se rappelle la misère commune à tous et la difficulté pour chacun d'être une personnalité passable ; de cette manière impartiale qui ne nous permet de voir la *paille* dans l'œil d'un frère qu'après avoir reconnu la *poutre* qui est dans le nôtre ; enfin, de cette manière surnaturelle qui pense et juge des autres à la lumière du crucifix.

En contemplant la tête de mon Christ, tournée par une tendresse clémente du côté du bon larron, et vers moi, je me sens tout indigné contre la mienne ; la mienne insouciant et mobile, fière et dédaigneuse, dure et inhumaine. A quels sanglants outrages, à quelles railleries ne s'est-elle pas prêtée ! Si elle n'avait pas accompagné ma parole de ses mouvements, ma parole n'eût été ni si incisive ni si mordante. Que de fois, à elle seule, par la malignité de ses allures, elle a été un dard plus acéré que tous les emportements de la voix ! Que dirai-je de ses inflexions hypocrites et mielleuses, de ses protestations affectées et de ses trahisons ? Je

ne puis y penser sans remords, comme je ne puis me souvenir sans honte de ses poses pompeuses et si sottement étudiées. O mon Maître, par la sainte et débonnaire attitude de votre corps sur la croix, faites que le mien ne manque plus à la loi de la dignité et de la modestie. Empêchez désormais tout ce qu'il y a d'étrange et de désordonné dans mon extérieur ; ruinez surtout le principe qui le produit, excusez la tête inconsidérée, et pardonnez au cœur coupable.

II

Le crucifix me montre aussi la tête du Sauveur, droite et légèrement renversée pour regarder le ciel et se prêter à la conversation avec son Père. Son Père, il va l'atteindre jusque dans les hauteurs de sa justice, pour s'y livrer comme victime ; jusque sur les sommets de sa volonté, pour y porter son acquiescement ; jusqu'au pic élevé de son amour, pour y exhaler ses plaintes filiales : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » jusqu'au point

le plus reculé de sa miséricorde, pour nous y monter avec lui et dire : « Pardonnez-leur. » Et après avoir satisfait à la justice, à la volonté, à l'amour de son Père, il pourra s'écrier, là-haut où toutes les grandes âmes s'efforcent de le suivre : « Tout est consommé ! »

C'est donc sous l'action d'un tel dévouement à Dieu et aux hommes que son corps veut s'élançer comme son âme, que sa tête, autant que le peut permettre l'arbre de la croix, se redresse droite et haute.

Ainsi doivent faire tous les crucifiés chrétiens ; il faut qu'ils portent la tête haute. Ce langage figuré indique les régions supérieures où ma pensée doit naître, vivre et remonter sans cesse, en vertu du courant surnaturel. La pensée vit de ce qu'on lui donne ; elle emprunte la nature des objets qui l'exercent. Elle sera céleste, si je la tiens fixée aux choses éternelles, et si je l'occupe consciencieusement de *l'unique nécessaire* ; elle sera divine comme mon âme, si Dieu reste la préoccupation croissante de ses efforts. Car sa vocation est celle-ci : de

son principe qui est Dieu aller à sa fin qui est encore Dieu, par une marche simple et droite, remplissant de ses prières, de ses pures aspirations, de ses combinaisons de vertu, tout l'intervalle qui la sépare de sa consommation.

Une âme religieuse, qu'est-ce autre chose qu'une pensée qui prie, une pensée qui cherche Dieu, qui adhère à lui et qui vit de lui? Une existence chrétienne, que peut-elle être, sinon une conversation au ciel, en attendant la résidence dans le ciel, un *sursum corda* perpétuel? Et cette vérité doit être appliquée dans toute son étendue et sans exception, c'est-à-dire qu'il faut chercher et placer en haut les intentions, les principes et les motifs des œuvres, le mot d'ordre de toute la vie et de toute journée dans la vie, ses espérances et ses consolations, pour vivre déjà en citoyen du ciel. C'est à cette condition que les disciples de Jésus-Christ pourront former sur terre « une nation sainte, un peuple d'élite, un sacerdoce royal. »

Du reste, toujours au point de vue religieux, on ne pense vraiment qu'autant qu'on pense

bien, c'est-à-dire par en haut. En dehors de ces régions supérieures, nous touchons au matérialisme de la pensée; car pour qu'elle soit ce qu'elle est, il faut qu'elle soit en Dieu. Une pensée terrestre, venant de la matière et y retournant, est une profanation parce qu'elle est une monstruosité.

Qu'a voulu dire l'Esprit-Saint dans cette affirmation inquiétante : « La terre est pleine de désolation parce que personne ne pense (1). » Personne ne pense ! mais tout le monde pense. S'il arrivait aux hommes de cesser, pendant une heure, de penser ce qu'ils font, ce serait parmi eux, êtres raisonnables et pensants, un désordre qui surpasse toute conception. Toute œuvre de l'homme, quelle qu'elle soit, n'est-elle pas le fruit de sa pensée spontanée ou réfléchie ? Mais la question est plus haute. Il ne s'agit pas de savoir si l'homme réfléchit ses inventions, combine ses affaires et ses plaisirs ; mais si en toutes choses il cherche Dieu.

(1) Jérémie, XIII, 11.

Deus meus, et omnia ! Hors de là, d'après le témoignage de l'Esprit-Saint, la grande, la vraie pensée n'existe pas.

Or, tout le mal de la pensée est dans l'égoïsme qui l'inspire ; l'égoïsme qui marche la tête basse et substitue l'homme à Dieu. Ces hommes qui *ne pensent pas* et qui nous remplissent la terre de désolation, le grand Apôtre les définit en deux mots : *Seipsos amantes*, ils s'aiment eux-mêmes ; *Quærunt quæ sua sunt*, ils ne cherchent que leur intérêt. En faut-il davantage pour ne plus savoir penser ? Béni soit le mystère de la croix qui nous apprend à penser, parce qu'il nous fait accepter et suivre la loi du désintéressement personnel.

Je reviendrai donc à la tête du crucifix qui regarde le ciel, et devant elle je ferai la revue de mes pensées. Rien n'est plus décevant que ce que je vais entreprendre. Jetant le filet dans les eaux profondes de l'esprit, j'irai m'asseoir au pied de la croix, pour étudier ce que je retire. Les voici donc toutes, mes pensées, celles d'hier et celles d'aujourd'hui, celles engendrées dans

la joie, celles produites dans la tristesse. Si je les considère dans ce qu'elles ont de bien, ah ! le filet n'est pas exposé à se rompre ; et si je les vois dans ce qu'elles ont de mal, le poids est écrasant.

Les unes sont puérides, indifférentes et chimeriques ; là c'est le vide, le rien de l'esprit et de ses enfantements. Je pourrais compter de longues heures et peut-être des années passées dans ce nihilisme désolant.

Les autres sont grossières et charnelles ; ici c'est le règne du corps étouffant l'esprit, des sens dominant l'intelligence ; c'est l'amoindrissement de l'être spirituel, créé à l'image de Dieu. Pensées de suffisance et d'orgueil, pensées de révolte contre la volonté souveraine, de murmure contre l'épreuve, de répulsion contre la souffrance, pensées hostiles à Dieu et aux hommes, à la vérité et au bien. Pensées bonnes mais éphémères ; saintes mais avortées ; nombreuses mais sans ordre et sans suite ; beaucoup de pensées, mais non la pensée unique. Et où sont donc les élues de l'intelligence,

celles qui comptent pour son honneur et pour son mérite ? Je ne puis m'étonner de ce paupérisme intellectuel et de cette malignité de l'esprit. On ne pense bien qu'en pensant en Jésus-Christ. Mes réflexions élaborées au pied d'une croix ne m'ont jamais trompé : le crucifix est le restaurateur de la pensée humaine. En bas tout est vanité ; montons en haut. *Quæ sursum sunt !*

III

La sainte effigie me représente aussi le Sauveur baissant la tête, mais non encore pour mourir. Il veut regarder une dernière fois et sa mère et son disciple bien-aimé, leur dire un mot de son cœur avant d'expirer. Lui qui ne consent à mourir qu'après avoir tout consommé, il tient à remplir auprès des deux âmes qui lui sont particulièrement chères, les derniers devoirs de la piété filiale et de l'amitié. A celle-ci : Voilà votre fils ; à celui-là : Voilà votre mère ; c'est ce que nous appelons la donation suprême, le testament de son cœur.

Ici tout est suave et plein de tendresse : c'est, dans la générosité inépuisable du Fils de l'homme, une délicatesse séduisante, qui tient le contemplatif du crucifix dans une muette admiration. Alors qu'il meurt tout ensanglanté, au-dessus de cette foule qui frémit dans l'insulte ; alors qu'il pardonne tout et à tous, ce baiser d'adieu à sa mère, cet embrassement cordial à son jeune ami, ah ! c'est plus qu'à la terre le dernier et chaud rayon du soleil qui s'éteint. Ces deux cœurs, il les aime jusqu'à la fin, et il les confie, pendant l'absence, à l'affection de l'un et de l'autre. Les voilà doublement unis et par la douleur d'une même perte et par la volonté d'un même ami. Aussi c'est d'eux qu'il faudra dire plus encore que des premiers chrétiens : Voyez comme ils s'aiment !

Si le seul nom de Béthanie éveille les plus douces émotions, c'est parce que Béthanie est ce coin de terre, où Jésus laissa voir, dans d'ineffables épanchements, sa prédilection pour Lazare et ses sœurs. Le cœur respire et triomphe, en sentant que les sévérités de l'Évangile

lui permettent de s'attacher à un autre cœur, avec Jésus pour centre et pour modèle. Mais que dire du Calvaire, où l'Ami des hommes, la tête penchée sur sa mère et sur son disciple, marqua l'amitié d'une consécration qu'elle n'avait jamais eue ? Il en fit presque un sacrement ; il en fut le Pontife, lui donnant son sang pour saint-chrême, et son dernier souffle pour principe de vie.

Reconnaissons ce *sacrement* des âmes privilégiées aux effets qu'il produit. Il est des malheureux qui n'ont de place à part dans le souvenir et dans les affections de personne. S'ils ne manquent pas de pain, ils manquent d'un cœur qui les protège en les aimant, et c'est bien assez pour agoniser en ce monde. Ils composent cette classe d'abandonnés qui sont ici et là, perdus dans le mystère de leur douleur, qui passent à côté de nous, et que nous ne devinons pas. Mais c'est le privilège des âmes formées à l'école intime du divin Maître de savoir distinguer les crucifiés. Elles ont un instinct, une perspicacité délicate qui leur per-

met de découvrir la douleur qui se voile, la solitude que rien ne comble. Et, en même temps, le crucifix leur dit : Voilà ton fils, voilà ta mère ; remplace les absents auprès des délaissés. Une âme n'a souvent, sur la terre, pas d'autre vocation précise que de consoler une autre âme et d'en combler le vide.

Il y a donc des amitiés saintes que Jésus-Christ provoque et bénit de sa croix. Il les fait surgir du deuil comme la fleur qui sort du milieu des épines. On peut dire qu'elles n'ont, par leurs racines et par leurs parfums, aucune ressemblance avec celles qui naissent dans la prospérité. Oui, un noble cœur est souvent amené par des rencontres qui sont l'expression de la volonté de Dieu, à se dire : Voici tel abandonné, Jésus-Christ ne me fait-il pas un devoir de l'adopter et de l'aimer ? Dès lors ce cœur a trouvé là le côté le plus élevé de sa vie, l'objet le plus réel de ses tendresses et de ses sacrifices. Peut-être verra-t-il tomber une à une les affections issues de la communauté des sentiments, de la conformité des caractères, de

l'identité des situations ; mais celle-ci, qui lui est venue de la tête penchée du crucifix, lui restera. Les âmes unies par une seule parcelle de la vraie croix ne se séparent jamais.

Si telle est la source de ces amitiés, qui seraient moins rares si nous étions plus parfaits, tel est aussi le principe de la charité qui est la loi commune. Fût-on soi-même sur une croix, il faut se souvenir efficacement de tout ce qui souffre à nos côtés. Le chrétien a des heures pour lever la tête vers Dieu ; il en a d'autres pour l'incliner vers les hommes et leur prêter son appui. Ces deux mouvements, l'un de la vie contemplative, l'autre de la vie active, composent l'existence chrétienne selon sa plus haute expression.

Et n'est-ce pas le moyen d'adoucir notre propre crucifiement ? Le plus grand bien qu'on puisse se faire à soi-même, c'est d'en faire aux autres ; et même on n'arrive à monter haut, qu'autant qu'on sait se pencher en bas, dans l'exercice d'un laborieux dévouement. Si saints que soient mes attraites de contemplation et de

vie cachée, j'y trouverai le péril d'une recherche personnelle, à moins que mon travail pour autrui n'apporte un heureux contre-poids. Quelle que soit ma conscience à sanctifier ma propre douleur, je ne réussirai à porter parfaitement ma croix qu'en aidant le prochain à porter la sienne, car « la plénitude de la loi, c'est la charité. »

Et du reste il ne suffit pas que notre tête se lève vers Dieu ; il faut qu'en se levant elle porte avec elle, non-seulement nos désirs du ciel, mais les œuvres qui le font gagner ; non-seulement nos douleurs personnelles, mais celles de nos frères. Il faut qu'elle se dresse en haut toute chargée de l'intérêt qui la rattache à la cause des âmes, qui est la cause de Dieu. O mon Maître, votre testament suprême est le programme de ma vie ; que je ne l'oublie donc jamais : *Ecce mater tua... Ecce filius tuus.*

IV

Enfin, la sainte image reproduit à mes yeux le Sauveur expiré. La tête s'est abaissée sur la poitrine, pour ne plus se relever. *Et inclinato capite tradidit spiritum*. Que dirai-je de cette attitude qui donne à mon crucifix son aspect funèbre et livre à mes adorations le divin Trépassé? Il est mort, mais « il me parle encore. »

Dans les années d'abondance, on voit souvent la branche d'un arbre succomber sous le fardeau de ses fruits. A mesure qu'ils se développent et mûrissent, la branche ploie davantage. Enfin, ne pouvant suffire et à bout de force, elle se brise sous le poids de ses trésors, non sans adhérer encore au tronc qui l'a rendue féconde.

Quelle fin émouvante du drame qui se passe au Calvaire, et quel dernier tableau! La foule rassasiée se retire; le ciel est sombre; à la lueur des éclairs on distingue l'arbre de la croix, et sur lui est la branche, tellement chargée des

heureux effets de l'amour, des mérites de la Rédemption, qu'elle succombe sous le fardeau. Mais, ô merveille ! elle tombe sciemment vers nous et de notre côté, sa tête sur nos têtes, et avec elle arrivent en nos mains les fruits de justice apaisée et de miséricorde inépuisable, de fraternité et d'héritage éternel. O saintes dépouilles, vous m'appartenez ; tête sanglante et penchée sur moi, vous êtes mon bien, ma caution, mon espoir, la gloire de mon humanité, comme vous êtes la dernière leçon de ma vie et de ma mort.

Moi aussi, je dois être « mort et cependant bien vivant ; » mort à moi-même, vivant pour aider les autres à vivre. A l'exemple de mon Maître, il est de mon honneur et de mon devoir d'être une branche adhérent toujours au Christ, et par lui chargée de fruits, et bien à la portée de tous ceux qui ont besoin de moi. Il faut que toute âme qui m'aborde et qui vit à mes côtés puisse se dire : Allons à lui : il est saint, il est bon ; il y a tout à gagner à l'entendre et à l'imiter. « Il tire de son trésor des choses anciennes

et nouvelles, » qui me confirment en Dieu. Sa conversation n'est pas de la terre; il ne condamne pas, il excuse; il ne brise pas, il compatit; il ne flatte pas, il dit la vérité. Il se fait tout à tous, prêt à s'oublier pour penser aux autres, et quand je le quitte, je me sens résigné et plus fort.

Mais pour que mes frères puissent, comme les disciples d'Emmatus, se sentir le cœur ardent à côté de moi, il faut que je fasse une étude sérieuse et pratique de mon crucifix. Pour être un autre Jésus-Christ, et on ne fait le bien qu'à cette condition, je dois demeurer en lui, et les fruits que je porterai seront les siens. Plus on creuse dans le mystère de la croix, plus on prend les aptitudes d'un apôtre. Être un bienfaiteur des hommes, c'est un grand titre : il s'achète au prix de la conformité laborieusement acquise avec la victime du Calvaire. Ils en étaient-là, ces premiers chrétiens à qui saint Paul disait : « Vous êtes morts et votre vie est « cachée avec Jésus-Christ en Dieu (1). » Aussi

(1) Aux Colos., 3, 3.

ils pouvaient sortir de cette mort, qui est la vraie vie spirituelle, en s'écriant : « La charité de Jésus-Christ nous presse ! » De telles branches portaient des fruits abondants et faisaient honneur au tronc qui les nourrissait.

Ici, me revient le souvenir d'un autre *arbre*, avec sa leçon et le légitime effroi qu'elle m'inspire : je redoute la comparaison du figuier infructueux dont parle l'Évangile. Rien ne lui a été épargné, et il n'a rien donné ! Le maître est venu pour en cueillir les fruits, et le maître n'en a pas trouvé. Mon Dieu, j'ai eu la pluie, j'ai eu le soleil, j'ai eu la culture, et je reste stérile. N'aurais-je plus à attendre que la cognée et le feu ? Contre une telle pensée, où chercher son refuge, si ce n'est dans le crucifix ? La tête de Jésus expiré me dit que la mienne sera bientôt inerte, mais qu'avant je dois me livrer à toutes les œuvres du devoir et de la charité.

Quand je vois ceux que l'âge et l'infirmité accablent, porter des épaules et une tête penchées, je me dis : Puissent-ils surtout être chargés du glorieux fardeau des mérites acquis

pendant leur longue et pénible vie ! Puissent-ils être comme des ouvriers qui ont fait une bonne journée, comme des soldats qui ont bien combattu, comme des crucifiés qui peuvent dire ainsi que leur Maître : Tout est consommé !

La vieillesse est cet âge de la vie que le crucifix serre de plus près, et dont il est l'ami le plus intime et le plus assidu. Le service qu'il nous rend alors est signalé. Parce qu'il nous apprend à aimer, il nous apprend à vieillir. Et comment faut-il vieillir ? En aimant. Souvenons-nous de l'apôtre saint Jean. Noble centenaire, dernier survivant de ceux qui avaient vu le Sauveur, laissé sur la terre pendant un siècle pour y bien graver les traits et l'esprit de Jésus ; il achevait sa carrière à Éphèse, entouré d'une couronne de disciples. Et ceux-ci lui dirent un jour : Pourquoi répétez-vous sans cesse la même chose : « Aimez-vous les uns les autres ! » Il répondit : C'est le précepte du Maître ; il suffit qu'on l'accomplisse.

Voilà la leçon de nos vieux ans. On pourra ne pas tolérer que nous prêchions toujours,

même la charité ; mais personne ne nous empêchera de la pratiquer sans cesse. Oui, notre vieillesse, si nous sommes charitables et bons, vaudra la jeunesse et l'âge mûr. Alors, quoi qu'on en dise, nous ne serons pas déjà morts ; mais nous tiendrons bien notre place dans la vie. *Senectus in misericordia uberi*, la vieillesse dans une miséricorde abondante a droit à tous les respects, et personne ne les lui refuse. Ah ! qu'elle ne s'y trompe pas, elle n'est chose majestueuse qu'autant qu'elle est charitable. Le vieillard qui néglige de chercher dans le crucifix cet amour par lequel on sait vieillir, ou plutôt par lequel on ne vieillit pas, n'échappera ni à l'égoïsme ni à la peur, tristes choses qui enfantent ces chagrins, pénibles pour lui, intolérables pour les autres. Et alors comment finir dignement ? Ce qui convient à un chrétien au déclin de la vie, le voici : la méditation, la charité, le crucifix.

CHAPITRE IV

Le visage du Crucifix

Regardez la face de votre Christ. Ainsi priaît le Psalmiste dans un esprit prophétique ; ainsi prierai-je, à mon tour, afin que Dieu me devienne favorable, par Jésus-Christ Notre Seigneur. Mais j'oserai moi-même contempler ce majestueux visage, pour m'instruire et avoir quelque vision du beau surnaturel.

Le visage est le miroir de l'âme ; celle-ci fait passer spontanément dans les yeux, au front et sur les lèvres, les passions intimes qui la dominent, les vertus ou les défauts qu'elle cache. Que dire de la beauté de l'âme de Jésus ? et alors comment parler de l'expression sublime de son visage ?

Beaucoup d'artistes ont tenté ce difficile sujet du crucifix. Les uns ont échoué ; les autres ont fait ce que les hommes appellent un chef-d'œuvre : chef-d'œuvre imparfait, car si bien réussis que soient le corps, les bras et les pieds, la pose même de la tête, le génie humain trahit son impuissance, dès qu'il aborde la composition du visage. Pour cela il faudrait un des anges de la Passion.

Aussi, pour répondre aux pieuses exigences de ma contemplation, je fermerai les yeux à toute reproduction matérielle. Mon âme, en étudiant les douleurs de l'Homme-Dieu, a dû se sculpter à l'intérieur une face de crucifix qui puisse mieux la satisfaire. Ce crucifix invisible, intime, ne se tient pas dans les mains, parce qu'il ne sort pas du cœur. C'est là qu'il vit, là qu'il garde son éclat sublime, son rapport avec la réalité, sa splendeur ineffaçable. Heureux le cœur qui a si bien souffert en aimant, et au pied de la croix, pour se faire à lui-même ce chef-d'œuvre.

Et ce n'est pas là une conception éphémère

et sans consistance. Si on me parle d'un homme de grand air, d'un noble caractère, qui a fait des œuvres recommandables et éclatantes, je m'en fais un idéal ; et bien que je ne l'aie jamais vu, je lui compose une figure ; j'y mets de la majesté et des charmes, je ne sais quoi dans ses yeux et sur son front, et cette physionomie me reste dans le cadre et avec les couleurs que je lui prête. O mon Maître, j'ai appris tant de grandes choses de vous par l'Évangile, par vos apôtres qui « ont bu, mangé et conversé avec vous après votre résurrection » comme avant ; je vous vois de si près dans tous les saints que je connais, et qui sont votre vivante image ; la grâce vous personifie si bien au fond de mon âme ; enfin, je vis tellement de votre substance par l'Eucharistie, mémorial de votre Passion, que je dois être plein de vous.

Ne serai-je donc pas capable d'animer en moi et pour moi son adorable visage, et de me dire : Oui, c'est ainsi qu'il était beau ! Et maintenant devant ce crucifix du cœur, composé par ma foi et par mon amour, je me livrerai à ma pieuse

méditation. Pardon, ô mon frère, si j'ai prolongé ces réflexions premières ; mais je suis comme un homme qui, se sentant trop petit, hésite à se jeter dans une grande chose.

Le plus majestueux visage qu'on pourrait imaginer serait celui qu'animerait, avec les grâces de la nature, une âme dont la douleur serait la plus sainte, la bonté la plus incommensurable, le courage le plus intrépide. Or, tel fut Jésus-Christ, et tel nous allons le reconnaître, en suivant une à une les paroles qu'il prononça sur sa croix, et en étudiant l'expression qu'elles donnèrent à son divin visage.

I

La sainte désolation du Sauveur n'éclate pas subitement sur la croix ; elle commence la veille de son dernier jour. Les flots viennent de loin et montent jusqu'à ce qu'ils envahissent tout le cœur, et que du cœur ils passent au visage.

Jésus-Christ est assis à la table de la dernière Cène, et voici déjà qu'une grande douleur assombrit ce ciel, que l'institution eucharisti-

que met tout en feu. La figure du Maître pâlit, en même temps que son âme se trouble dans une indicible prostration. *Turbatus est et protestatus est* ; « En vérité un de vous me trahira ! » Sa première douleur surgit donc du premier sacrilège ; et celui-ci trace un sillon douloureux sur le visage : il n'en sera plus effacé.

Après, viennent, coup sur coup, l'agonie et ses épouvantables déchirements, le baiser du traître, le reniement de Pierre, la jalousie cruelle des prêtres d'Israël, la mobilité de la foule ingrate, les moqueries d'Hérode, les barbares insultes de la cohorte, le manteau de dérision, la couronne d'épines et le roseau ; tout autant d'infamies qui suscitent au Cœur de Jésus tout autant d'angoisses. Et celles-ci prennent en même temps l'adorable visage, le broient et y incarnent une désolation inénarrable.

Dans cet état de détresse du cœur et du visage, Jésus monte sur sa croix. Ici l'attendent les derniers coups de la tristesse. De la bouche haletante de mon crucifix sort cette parole, la seule qu'il se permet sur sa douleur physique :

« J'ai soif ! » Quand un malade dans la fièvre brûlante dit : J'ai soif, on voit tout son visage prendre une expression lamentable. Que dire de la soif d'un crucifié, et quand ce crucifié est Jésus-Christ ? Soif de la poitrine et de la bouche, qu'un torrent d'eau limpide ne saurait étancher ; soif mystique d'un zèle dévorant, qui voudrait sauver toutes les âmes, tous les impies du présent et de l'avenir. Qui a eu plus faim et soif que Jésus de la justice et de l'honneur de son père, du salut des hommes et de la restauration de tous les êtres ? Cette soif est donc la plus grande douleur de son âme, parce que c'est l'amère déception du Rédempteur devant une victoire incomplète. Il meurt pour tous ; et, tout Dieu qu'il est, il ne réussit pas à les sauver tous. S'il y a tant de joie en son cœur et au ciel, pour un seul pécheur qui se convertit, quelle amertume, pour tant de pécheurs qui ne se convertissent pas ! En regardant le crucifix, je reconnais toute cette soif naturelle et mystique, toute cette douleur qui fait de son visage comme un désert aux sables brûlants.

Comment ne pas vous remercier, ô mon Maître, d'avoir prononcé cette parole? Votre soif excite la mienne. « Vous avez soif de moi, pour que j'aie soif de vous; » ainsi parlait saint Grégoire de Nazianze; et je dirai avec un autre saint : « Mon âme a soif du Dieu fort et vivant : quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je devant la face de Dieu (1)? »

Et ne faut-il pas que le chrétien soit du nombre de ces aspirants du ciel, de ces affamés de Dieu qui remplissent le monde de leur surnaturelle ardeur? Les patriarches ont fondé cette école des soupirs, les prophètes l'ont suivie, et avec eux tous les saints de l'Ancien Testament; Jésus-Christ l'a perfectionnée; tous ses disciples soupirent. Chez eux, la soif s'ajoute à la soif; celle de leur salut, celle du salut des âmes, de tout bien, de tout sacrifice pour acheter tout le ciel. Le saint de la nouvelle loi est comme une personnification vivante de l'Oraison dominicale. En son cœur, sur son

(1) Psaume 41.

visage et dans ses œuvres, il porte écrits ces mots : Père, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ! Dans la langue des saints, le côté le plus fécond et le plus sublime est celui qui livre les désirs de leurs cœurs. Quelle chaleur d'expression ! Ils se répondent à travers les âges. L'un s'écrie, dans l'antiquité religieuse : Hélas ! mon exil se prolonge ; et l'autre répète, aux premiers jours du christianisme : Je veux mourir pour être avec le Christ ! Et tous ces mots redisent le mot du Maître : J'ai soif ! et gravent sur ces visages de saints la douleur de l'exil.

De la bouche de Jésus expirant, je recueille encore cette parole : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » N'est-ce pas le comble de la désolation ? Abandon d'en bas, abandon d'en haut ; honni des hommes et délaissé de Dieu ; victime achevée sans espoir et sans refuge ! La victoire reste entière, d'une part à l'impiété, de l'autre à la justice du Père. « Abandonné, » non de la divinité et de l'union hypostatique du Verbe ; non plus de la grâce et

de l'amitié de son Père ; mais de tout secours et de toute consolation, et livré tout entier à la pleine rigueur de l'expiation. Abandonné ! et ce n'est pas assez dire. Moïse, dans un esprit prophétique, a déclaré qu'il était « maudit de Dieu. » — « Cette parole, dit saint Augustin, ne doit pas nous paraître plus odieuse, car si Dieu ne haïssait pas le péché et notre mort, il n'aurait pas envoyé son Fils pour souffrir cette mort et la détruire en lui. Confessez qu'il a voulu être maudit, Celui que vous confessez être mort pour nous (1). » Et saint Paul n'a-t-il pas dit : « Celui qui ne connaissait pas le péché, Dieu l'a fait péché pour nous (2) ? » Et encore : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se faisant pour nous un objet de malédiction (3). »

O mon Maître, « maudit, » pour que je ne sois pas maudit ; « abandonné, » pour consoler tous ceux que les hommes et les choses abandon-

(1) Saint Aug. cont. Faust., 14.

(2) 2^e aux Corinth., v. 21.

(3) Aux Gal., III, 13.

nant, pour soutenir votre Église dans ses longues persécutions ! Elle aussi crie : Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Point de réponse par la soudaineté d'un miracle ; et le triomphe des persécuteurs semble réel aux yeux de la foule, définitif pour tous les cœurs lents à croire.

Or, Jésus sentit son abandon ; et sa plainte mit autant de désolation sur son visage qu'il y en avait dans son cœur. Je n'ai plus qu'à regarder mon crucifix en silence, pour avouer qu'il n'y a pas de douleur semblable à sa douleur.

Et comment pourrais-je détourner la tête ? La tristesse peinte sur sa noble figure est une tristesse qui attire et captive invinciblement. Et pourquoi ? Parce qu'elle est sainte, parce qu'elle est toute d'amour et de rédemption. Elle est donc la forme de la nôtre. La douleur sur nos fronts n'a de vraie grandeur, qu'autant qu'elle est en réelle fraternité avec celle de Jésus-Christ. Il y a des visages tristes qui nous attirent ; d'autres qui nous laissent insensibles ; d'autres qui nous repoussent. Tous, nous avons

une facilité, au bout d'un temps, à distinguer entre les larmes et les larmes ; et rien n'est plus antipathique à la compassion que ces pleurs, dont nous finissons par découvrir les sources mystérieuses dans les recoins de l'égoïsme et de l'hypocrisie : Non, les larmes sincères ne déshonorent pas un grand caractère ; car, par quelque route plus ou moins directe, elles communiquent avec les larmes de Jésus-Christ au Calvaire. Mais toute tristesse exagérée, toute expression simulant la douleur, est une dégradation de l'homme, et comme une insulte aux désolations du crucifix. Il y a quatre sortes de mensonges, sinon plus : le mensonge de la parole, celui de l'action, celui de la plume et celui des larmes, et ce dernier n'est pas le moins révoltant.

Toujours nos douleurs doivent se traduire au dehors sous des formes sincères, mais modérées. Mon cœur est à moi ; je puis donc le garder pour être triste ; mais mon visage n'est pas à moi seul : il appartient encore à mes frères, puisqu'il est l'intermédiaire obligé de mes rapports avec eux. De là cette nécessité

évidente de le composer sagement, pour l'honneur de mon christianisme et par bienveillance pour les autres. Jésus a dit : « Quand vous jeûnez — et il y a tant d'espèces de jeûnes ! — ne vous faites pas une face exterminée. » Je dois au moins conclure de ce conseil, que si je laisse voir au dehors ma souffrance intime, c'est à la condition qu'il s'y mêle un reflet de bonté et de ferme courage, car tel est bien le crucifix, modèle du disciple.

II

Une si grande douleur en Jésus n'a pas d'autre principe que son immense amour. Il est triste jusqu'à la mort parce qu'il expie ; il expie parce qu'il aime. Il aime son Père jusqu'à satisfaire toutes les exigences de sa justice ; il aime les hommes jusqu'à laisser toute la victoire à la miséricorde qui les pardonne. Il fallait tant souffrir pour nous sauver ! Et il fallait tant aimer pour souffrir et pour sauver ainsi ! Il semble donc que la douleur et l'amour se disputent le saint visage de Jésus-Christ,

pour y imprimer le sceau qui leur est propre. Et voilà pourquoi la piété éprouve une si grande douceur à l'étudier, comme le miroir fidèle de son cœur.

O mon Maître, votre visage, qui va bientôt s'éteindre au Calvaire dans l'expression achevée de la charité, resplendit pour moi de toutes les beautés et de toutes les tendresses de votre vie. J'y vois, quoique vous soyez à plus de trente années de votre berceau, quelque chose des charmes de votre séduisante enfance. Ils se mêlent, sans disparaître, aux splendeurs calmes de votre vie cachée à Nazareth. Celles-ci viennent se joindre aux rayons de bonté qui couronnaient votre face, quand vous évangélisiez les pauvres et que vous guérissiez les malades. Cette beauté croissante s'affirme, lorsque vous parlez à la Samaritaine, lorsque vous conversez avec Marthe et Marie à Béthanie auprès du tombeau de Lazare, lorsque vous pardonnez à la femme adultère, et à cette autre qui couvre vos pieds de larmes et d'aromates.

Tous vos actes de bonté donnent à votre

physionomie humaine, cet éclat divin qui ravit vos adorateurs. Et c'est ainsi que vous entrez, au milieu de vos apôtres, dans la salle de la dernière Cène.

Ici commence l'éblouissement pour mes faibles regards ; car il surgit tout à coup un genre de splendeur inconnu jusqu'alors, et qui n'appartient qu'à l'ordre surnaturel. Prenant du pain, prenant le calice et les bénissant en levant les yeux au ciel, vous dites, ô Jésus : Ceci est mon corps !... C'est mon sang !... Et votre visage livre pour la première fois son expression *eucharistique*. C'est ainsi que je le contemple dans les épanchements sublimes après la Cène, alors que votre poitrine se prête à la tête du disciple, qui s'y repose dans les tendresses si nouvelles du sacrement.

Et tous les apôtres, mangeant avec leur Maître la même chair, buvant avec lui le même sang, laissent voir au dehors, le traître excepté, un reflet lumineux du saint mystère qui s'opère au dedans.

Il est vrai, l'Eucharistie produit dans le peu-

ple chrétien un ordre de beauté qui n'existait pas avant elle : des transfigurations issues du tabernacle, des cœurs et des visages d'actions de grâces. L'enfance est toujours belle parce qu'elle est angélique ; mais sa beauté, il faut la voir par-dessus tout épanouie dans la joie, sur le front du premier communiant. Les traces de l'hostie laissent un instant, leur éclat dans les traits du prêtre à l'autel, comme en ceux du soldat, du jeune homme, du vieillard, sur la figure de la veuve, dans les yeux de celui qui va mourir. A l'heure du sacrifice, toute l'Eglise de Jésus-Christ resplendit comme à la dernière Cène ; et au moment de la communion, tout est beau de la beauté eucharistique, le temple et ses voûtes, l'autel, le tabernacle et le ciboire découvert, le silence et les chants, les cœurs et les visages. Et c'est parce que l'Eglise, notre mère, a le sentiment du bon et du beau, qu'elle dit avec tant d'instance à ses enfants : Prenez et mangez.

Jésus-Christ monte donc sur sa croix, le visage rayonnant de sa bonté du passé, de celle

de la veille ; l'une et l'autre viennent s'unir à celle de la dernière heure. Le crucifix nous livre tout cela, parce qu'il nous livre le Sauveur dans la plénitude de sa charité. J'ai entendu parler la douleur ; je vais entendre parler l'amour. Tant que Jésus-Christ pourra souffrir, il souffrira d'amour ; et tant qu'il pourra parler, il parlera de charité, et il en parlera plus que de tout le reste. Ce fut son langage de prédilection sur la croix.

« — Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Voilà pour le larron pénitent, qui put voir jusqu'à son dernier souffle le visage si bienveillant de celui qui lui parlait ainsi. Voilà pour toi, ô pécheur, si tu veux te tourner vers Jésus dans la sincérité du repentir. « Telle est sa miséricorde touchant nos péchés, qu'il pardonne ceux qui ont été commis ; qu'il prête secours pour qu'ils ne se commettent plus ; qu'il conduit à la vie éternelle où ils n'existent pas (1). » — « Père, pardonnez-leur parce qu'ils ne savent

(1) Saint Aug. cont. Jul., liv. II.

ce qu'ils font. » Voilà pour toi, ô méchant, afin que tu veuilles devenir bon; voilà ton excuse, à toi qui n'en mérites aucune. « O charité admirable! pendant qu'ils approchent les clous de ses mains, le fiel de sa bouche, la lance de son cœur, ses mains, sa bouche et son cœur demandent grâce pour les coupables (1). » Dans ce cri d'amour, dit saint Augustin, il ne se souvient pas qu'il souffre par eux, mais qu'il souffre pour eux. — « *Ecce filius tuus... Ecce mater tua.* » Voilà la sanction et la bénédiction des amitiés chrétiennes qui émanent du cœur de Jésus-Christ, et qui, sans en sortir, se livrent à leurs angéliques effusions. Voilà l'appel au dévouement, la filiation nouvelle, le modèle des adoptions par la charité.

Et, en prononçant ces paroles, Jésus-Christ oubliait ses douleurs; il semblait se consoler lui-même, comme il veut que nous nous consolions par l'exercice d'un amour sans mesure. Il n'était pas si désolé de sa douleur, qu'il ne

(1) Hildebert, arch. de Tours.

fût heureux des bienfaits que sa charité portait aux âmes du présent et de l'avenir. Aussi l'Apôtre a dit : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem*, Jésus a porté la croix avec joie.

Et la joie du Maître, je la retrouve dans les cœurs et sur les visages des disciples. Parce qu'ils aimaient, leurs grandes luttes prennent le caractère d'une fête. — Les apôtres, au sortir du prétoire, « s'en allaient joyeux de ce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir l'injure pour le nom de Jésus. » — Pierre demande une croix pour mourir. — André, voyant la sienne de loin, lui tend les bras et s'écrie : « Je vous salue, croix précieuse, qui avez été consacrée par le corps de mon Dieu... Je m'approche de vous dans de vifs transports de joie : recevez-moi dans vos bras. O croix salutaire, qui avez été embellie par les membres du Sauveur, je vous ai ardemment aimée, il y a longtemps que je vous désire et que je vous cherche. » — Laurent est rayonnant sur son gril. — Ignace d'Antioche provoque d'avance ses léopards au combat : « Je suis le froment de Dieu, dit-il, et il

faut que je sois moulu par les dents des bêtes, »
— Et toutes ces vierges qui meurent en joyeuses amantes de la croix ! Quels sentiments et quelles paroles ! Quelles âmes et quels visages d'amour et de joie !

Ah ! je dois l'avouer, on me chercherait vainement au milieu de ces saintes et vivantes physionomies de la charité. Je sais bien où mon visage prend son expression banale ou indifférente, irritée ou égoïste ; c'est dans mon cœur où vit trop peu le divin Crucifié. Peut-il rendre autre chose que ce que je pense, autre chose que ce que je sens ? Pendant que je suis si mobile dans mes impressions, comment mon visage serait-il constant dans ses formes ? Facile à m'emporter contre tout ce qui m'entrave, comment serait-il gracieux et débonnaire ? Plus affligé de ma douleur que de celle des autres, par quelle contradiction se ferait-il tout à tous ?

Si je regarde dans le crucifix sa générosité pour la reproduire, ses pardons pour les renouveler, sa charité pour la perpétuer, alors j'aurai le cœur plein de tout cela, et j'en aurai

peut-être aussi l'extérieur tout transformé ; car une figure de chrétien est un apôtre de la charité. Quand on a passé une vie déjà longue à être bon et bienfaisant, à souffrir de cette manière qui apprécie les souffrances des autres, à beaucoup excuser et à beaucoup aimer, on a dû se faire comme une figure de Jésus-Christ, comme une personnalité dans la charité. Je n'ose pas dire que tous les saints sont beaux de visage, parce qu'ils sont beaux de cœur ; et cependant les disgrâces de la nature semblent s'effacer, là où les qualités intimes viennent si bien projeter leur douce lumière. Fût-il sans beauté, le visage d'un saint est toujours aimable à voir.

III

La figure du crucifix met le sceau à sa majesté par l'expression de ferme courage que j'y découvre. Toute la vie de Jésus-Christ fut ce que doit être la mienne, un grand acte de courage. Son âme si pure, semblable à la nôtre par sa nature, mais si différente de la nôtre par

ses perfections, en perpétuelle possession de la vision intuitive, était comme dépaycée en ce monde. Il lui fallait cependant toucher aux choses du temps, se servir d'un langage humain, aborder les hommes si tristement défigurés par le péché, vivre au milieu de leurs basses passions, prendre toutes ces plaies pour les guérir, et porter elle-même toutes les infirmités, moins la faute. Plus elle était délicate, plus elle avait à souffrir du contact; plus elle était unie à la divinité, — et l'union était parfaite, — plus lui pesaient les humiliations de l'humanité et plus il lui fallait de force pour les subir. Aussi l'évangéliste saint Luc rapporte que, dans une circonstance, Jésus dut raffermir d'abord son visage pour aller à Jérusalem, *faciem suam firmavit*. J'entrevois cette sublime souffrance et la réaction qu'elle exige, mais je la comprends peu, parce que, facile au péché affectionné à la matière, j'en garde le côté grossier et indélicat.

O mon Maître, j'aime à contempler votre énergie dans les actes où elle apparaît plus

visible pour mon instruction. C'est elle qui ouvre votre vie publique, dans la tentation au désert. J'aurais voulu voir votre visage, couvrant de sa force et de ses mépris la face hideuse du tentateur; et je me représente l'accent de votre voix lorsque vous lui disiez : Retire-toi, Satan! Que mon âme serait belle elle même, si elle repoussait les attaques du même ennemi en empruntant votre énergie! C'est ainsi que Job était digne des regards de Dieu et des anges.

Défenseur incorruptible de la vérité et de la justice, vous faites éclater une indignation écrasante contre ceux qui les méprisent, car « le visage du Seigneur est sur ceux qui font le mal. » Subjugué moi-même par la force de cette indignation, j'étudie en tremblant ce que l'Évangile m'en conserve. Huit fois, dans le chapitre xxiii^e de saint Mathieu, je rencontre l'anathème contre les Scribes et les Pharisiens hypocrites. « Écoutons bien ces Vœ, malheur à vous (1)!... »

(1) Bossuet.

Les témoins de vos œuvres, vos apôtres, et ceux qui vous suivaient, vous ont vu dans l'éclat de votre force, quand vous disiez à la mer : Tais-toi ; et ils s'écriaient : Quel est donc celui-ci, à qui les vents et la mer obéissent ? L'agonie fut-elle un démenti à votre ferme courage ? Non ; il se relève, après l'épreuve, irrésistible et indomptable. Votre abatement ne peut arracher vos apôtres au sommeil ; mais un seul mot de votre force les fait dresser debout : Allons, levez-vous, celui qui doit me livrer est proche ! Le traître avait aussi vu votre intrépidité, quand vous lui aviez dit : Fais vite. Ils l'ont sentie, ceux qui venaient pour vous arrêter : Qui cherchez-vous ?... C'est moi, *ego sum* ; et ils sont renversés à terre. Le conseil qui vous condamnait ne l'a-t-il pas vue dans votre silence même ? le silence qui, contre l'injure, est l'arme des forts ; *Jesus autem tacebat*. Non, rien ne manque à cette ferme attitude : de son arrestation au tribunal qui le juge, du tribunal à la cour royale qui l'insulte, de Caïphe à Hérode, d'Hérode à Pilate, de tout cela à la croix et sur

la croix. O roi des martyrs par l'amour et la calme intrépidité ! ô homme des douleurs et homme de force !

Et me voici ramené au crucifix. Il me reste à recueillir les deux paroles qui terminent cette vie divine et qui donnent le dernier trait à l'adorable figure du Sauveur.

Il est bien fort, Jésus notre maître, puisque, attaché à une croix, il y fait, avec une pleine possession de lui-même, l'examen du passé, la revue lucide de tout ce qui a été accompli, et ce qui a été accompli est immense : « S'il fallait tout rapporter, j'estime que le monde entier ne pourrait contenir les livres qui en feraient le récit (1). » Et après avoir fouillé minutieusement pour savoir si un iota du précepte a échappé à la pratique, c'est de la force de dire avec sa conscience : Tout est consommé !

Il est bien fort, Jésus notre frère, puisque, suspendu sur un gibet, il règle énergiquement sa manière de mourir, en raison du motif su-

(1) Saint Jean, ch. xxi, v. 25.

périeur. Oubliant tout, le monde et lui-même, pour ne songer qu'à Dieu, il lui garde sa dernière pensée et son dernier sourire : Mon Dieu, librement et sans contrainte ; mon Dieu, pleinement et sans partage ; mon Dieu, simplement et sans pusillanimité, « je remets mon esprit entre vos mains. » Et ce disant, dans un dernier reflet de son beau visage, il expira ! O mort ! où est ton aiguillon, où est ta victoire en face de ce *Fort* ? Relevant ce visage éteint, mais qui garde le sceau des grandes passions de l'âme, je ne puis que m'écrier : Oh ! qu'il a souffert, qu'il a aimé, qu'il a vaillamment combattu !

Et maintenant je rentrerai dans le silence contemplatif qui convient devant une si grande chose, mais non sans affirmer encore deux conclusions.

Des sept paroles prononcées par Jésus en croix, deux redisent sa douleur, deux son courage, et trois son amour.

Les voici, car ma piété les réclame, groupées ensemble et confondues dans un même embrasement de ma reconnaissance :

- 1 « J'ai soif. »
- 2 « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? »
- 3 « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »
- 4 « Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le paradis. »
- 5 « Voilà votre fils. » — « Voilà votre mère. »
- 6 « Tout est consommé. »
- 7 « Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

Il me reste à tirer une dernière conclusion, qui importe grandement à moi-même et au prochain. Comme celui de Jésus, mon visage est un livre toujours ouvert, qui appartient à mes frères, lesquels ont droit d'y lire à leur gré. Hélas ! j'en ai fait souvent un livre inutile et mauvais. J'effacerai, en pleurant, toute cette doctrine de suffisance, de dureté, de mensonge, de scandale que j'y ai malheureusement transcrite. J'en ferai désormais un bon livre. J'y retracerai une douleur suivant l'Évangile ; j'y mettrai les traits d'un courage chrétien, et surtout j'y graverai la sainte expression de la charité. J'en ferai un livre d'honneur, de vérité

et de franchise. Et je le corrigerai, je le perfectionnerai tous les jours jusqu'à la mort. Là, sur le point de se fermer, il laissera à ceux qui le regarderont encore sa dernière pensée, empruntée au livre du Maître : Père, je remets mon esprit entre vos mains ! *Amen.*

CHAPITRE V

Les pieds du Crucifix

Après avoir contemplé la sainte figure du Sauveur en croix, essayant d'y lire sa grande âme et de former mon extérieur sur le modèle du sien, je descendrai jusqu'à ses pieds. Les pieds du crucifix, voilà ma place, si déjà j'ai le cœur contrit et humilié, et si je veux l'avoir plus encore ; la place de la foi, de l'espérance et de l'amour. Si la tête échappe aux embassements de mes lèvres, tout en se livrant à la piété de mes yeux ; si le respect m'arrête même devant ce visage de bronze ou d'ivoire, au point que je n'ose en approcher le mien, en revanche les pieds m'appartiennent. Par amour je les regarde, et par amour je les touche et je les

baise. Je ne dirai pas que je puisse en abuser, mais parce qu'ils sont mon bien, j'en use à discrétion et je laisse ma piété y chercher, par un contact fréquent et familier, ses plus douces satisfactions. Je les mets sur ma bouche, sur mon front, sur mon cœur pour tout pacifier. Et la méditation que je commence, que peut-elle être, sinon un long embrassement donné aux pieds de l'adorable Sauveur ?

I

Ce fut une femme qui créa et popularisa le culte des pieds de Jésus-Christ. Et à quelle époque, dans quel coin plus ou moins obscur de l'histoire, faut-il chercher l'origine d'une si sainte dévotion ? C'est dans l'Évangile, là où tout est ancien et tout est nouveau ; là où se trouve la pleine vérité et pas de légende. Il y a donc une page du Livre inspiré qui garde le récit des premières manifestations de ce culte, et qui est comme le procès-verbal anticipé des manifestations de l'avenir. Elles sont toutes là ;

et depuis ce moment comme dans la suite des âges, on pourra faire de même, mais on ne fera jamais mieux. Écoutons l'Évangile :

« Jésus entra dans la maison d'un pharisien, et prit place à sa table. Une femme pécheresse de la ville, l'apprenant, y vient aussi, apportant un vase de parfums. Et, se plaçant en arrière, de ses larmes elle lave les pieds de Jésus, de ses cheveux elle les essuie, de ses lèvres elle les baise, de ses parfums elle les oint (1). » Toute la dévotion des enfants de l'Église au crucifix est là, dans sa forme, dans son expression aussi profonde qu'affectueuse, dans ses salutaires effets.

Madeleine arrose de ses larmes les pieds du Sauveur. Ainsi font tous ceux que l'innocence et le repentir attachent intimement au Dieu du Calvaire. C'est sur ses pieds qu'on va pleurer. Sans doute on n'y porte pas toutes sortes de larmes. Celles qu'arrachent le désespoir, l'ambition, la jalousie effrénée, l'amour-propre

(1) Saint Luc., 7.

blessé, d'habitude ne se versent pas là ; et elles ont tort, car même en jaillissant de ces sources impures, elles se transformeraient en coulant sur les pieds du crucifix.

Là, pleure le chrétien délaissé, à qui la mort vient de ravir un autre lui-même ; mais ce n'est pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance. Là sanglote une mère sur le départ de l'enfant prodigue : pourrait-elle pleurer ailleurs, à moins de grossir le nombre des désespérés ? Et quand le crucifix a été bien mouillé par ses yeux, seul il la console en lui disant : Le fils de tant de larmes ne saurait périr à jamais. Là, pleure, entre le vestibule et l'autel, le prêtre qui, comme Jésus, est tout remué à la vue de ces Lazares, dont le crime prolongé exhale l'infection. Là, pleurent les Lazares eux-mêmes qui veulent sortir du sépulcre, et les Madeleines qui renoncent aux voluptés. Il leur faut tenir les pieds d'un homme qui soit tendre comme une mère, et compatissant comme un Dieu, pour que l'esprit ne retourne pas à la chair. Reviens, pécheur, à ces pieds qui t'attendent et qui t'ap-

pellent. Les pleurs dont on les arrose aujourd'hui portent avec eux bien plus de joie que les plaisirs dont on se souillait hier. Avec un crucifix on est plus sage que Salomon, car après avoir dit : Hors Dieu, tout est vanité, on se détourne de la vanité pour toujours.

Mais surtout, par quelle puissance irrésistible ces pieds du Maître attirent les lèvres et le cœur de celui qui n'a jamais cessé de l'aimer ! Des yeux du chaste et de l'innocent sortent peut-être plus de larmes que des yeux du coupable converti. C'est le privilège de l'ange et du cœur pur de voir Dieu. L'un et l'autre le voient donc sur la croix bien mieux que nous, et de la croix ils reçoivent des révélations sur l'amour de Dieu, sur le mal du péché, sur le dogme de la souffrance, que nous ne pouvons avoir au même degré. Les âmes tendres, parce qu'elles sont pures, arrivent à ce sentiment exquis, expression spontanée de leurs rapports intimes avec Jésus-Christ ; elles pleurent à ses pieds, parce qu'elles distinguent mieux ce qu'il est, ce qu'il mérite, et ce qu'on lui refuse. Aussi la

vue du crucifix les émeut profondément. Plus que d'autres, elles ont dans leur piété cette prière d'amende honorable pour tous les pécheurs.

Si elles vont cacher leur amour crucifié dans un cloître, le monde, qui n'a que des vertus de Pilate, dira : Qu'y font-elles ? de ce ton malveillant qui prétend déjà prouver qu'elles n'y font rien. Elles y pleurent, mais autrement et autre chose que ce que le commun des hommes pensent. Comprend-on, dans le monde, cette application pénitentielle « qui accomplit ce qui manque à la passion de Jésus-Christ ? » — Après avoir sacrifié la famille, elles l'ont oubliée ? Non, elles s'en souviennent bien plus que la famille ne se souvient d'elles. Le crucifix seul pourrait témoigner des confidences de leur sollicitude filiale et fraternelle. Le foyer devrait être plus reconnaissant pour toutes les bénédictions qui lui viennent du cloître. — La patrie leur est indifférente ? Non ; en confondant la patrie et les pieds du Sauveur dans un même embrassement, en disant tout en pleurs et jour et nuit :

Parce, Domine, parce populo tuo, elles font plus pour la patrie que la plupart de ceux qui parlent et écrivent de la patrie. Ceux qui prient *pro aris et focis*, et ceux qui combattent pour la même fin, composent les uns et les autres l'armée active qui garde les frontières. — Elles se sont désintéressées du bien de la société ? Non, mais elles l'entendent d'une autre façon que le monde. Pour elles, le bien social est dans la propagation de l'Évangile, dans l'exaltation de la sainte Église. Elles pleurent donc sur toute société qui se sépare de l'un et de l'autre ; elles demandent le souffle divin qui fait les apôtres, et ces apôtres elles les suivent avec un religieux intérêt dans leurs pénibles travaux et s'écrient : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et qui portent au loin tout bien ! »

Enfin, pour nous chrétiens et fils de la douleur, c'est beaucoup que de savoir où pleurer. Or depuis Madeleine nous le savons : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

II

En même temps que les larmes, la chevelure de la femme convertie donna le tribut du repentir. « Cette superfluité ondoyante lui resta, dit saint Augustin, mais changea son emploi. » Cheveux et larmes témoignaient ensemble du cœur contrit et humilié. La tête de Madeleine se trouva alors sous les pieds du Maître, et avec elle toute sa pauvre personnalité. Ce fut l'heure de l'humilité et de ses religieux abaissements. Que de choses intimes et que d'idoles Madeleine jeta dans la poussière ! Quels sacrifices et quelle immolation d'une prospérité bruyante et voluptueuse ! Quel naufrage volontaire ! Quelle descente des hauteurs de ce fier et libre arbitre jusqu'au fond d'un néant se faisant humble !

Ces cheveux montés avec art sur la tête d'une femme mondaine sont bien l'image de l'échafaudage de nos pensées au dedans de nos têtes. La vanité de l'homme crée plus de fantômes que

son imagination. Il y a en lui une montagne d'idées prétentieuses, d'aspirations folles, de suffisance croissante, d'estime de soi et de mépris des autres, dont la sottise lui est imputable dans une large mesure. Il ne serait pas si sot, s'il n'était pas si vain. Que de têtes, blanchies par l'âge, et que l'âge n'a pas mûries ! Elles n'ont perdu aucune de leurs illusions. Pour elles, il n'y a pas de déception qui ne semble cacher encore un succès. Et si elles avouent une défaite, à qui la faute ? jamais à elles-mêmes, mais à d'autres.

Une telle présomption conduit aux plus graves désordres. Si la foudre vient frapper ces cimes artificielles, si la souffrance, envoyée de Dieu, les visite pour les éclairer, ce n'est pas toujours que le bandeau tombe des yeux et qu'on s'écrie : « Dieu seul est grand ! » Et l'on traversera jusqu'à la fin cette longue et épaisse chevelure des vanités et des sottises humaines, à moins qu'on ne se souvienne des pieds du crucifix. Oh ! alors tout ce qui s'est élevé s'abaisse ; tout ce qui se dresse retombe sagement ; toute

colline est aplanie ; c'est comme le miracle de la montagne qui se transporte, et va se perdre dans la mer. Une courte et fervente prière devant la croix suffit pour dessécher cette végétation malsaine des idées superbes. On y trouve le plus grand des biens, la connaissance et le mépris de soi ; et l'humilité revient dans ces deux centres, d'où nous n'aurions jamais dû l'expulser, l'esprit et le cœur. Quand le crucifix touche mon front et ma tête, et quand il me foule ainsi des pieds, c'est alors que je me sens devenir sage.

S'agit-il du choc tumultueux des pensées, alors que la colère les couronne comme la foudre, ou bien de la confusion pesant sur elles ainsi qu'un nuage obscur, tout se calme ou s'éclaircit par enchantement au contact de la croix. De suite ma raison se fait plus modeste ; je rentre sans trop de peine à ma vraie place, qui est la dernière. Je consens à descendre, et en descendant je ne souffre plus. J'ai bientôt et de mon plein gré l'humilité, et j'en respire le suave parfum.

On souffre donc, ou plutôt on est heureux que les pieds du crucifix entrent et pénètrent dans cette chevelure qui pousse à l'intérieur ; elle se débrouille, et à mesure, on éprouve des apaisements inouïs ; car l'humilité qui vient de là n'a rien de violent : tout se fait à la manière divine, « suavement et fortement. » On est déposé à terre et non brisé sur le sol ; on est presque enthousiasmé d'humilité, et il n'est pas besoin d'une voix étrangère qui dise : « Aime à passer inconnu et à n'être compté pour rien. » Non, je ne sais pas de traité sur l'humilité, pas de thèse contre l'orgueil qui vaille les pieds du crucifix. Il nous les faut pour pleurer, il nous les faut pour nous humilier : heureux le cœur qui en conserve le culte ! *Capillis capitis sui tergebat.*

III

Il n'est pas une de nos vertus que Jésus-Christ encourage avec autant d'empressement que l'humilité, et pas une qui favorise plus qu'elle

toutes les hardiesses de l'amour. Marie-Madeleine en fit l'expérience au troisième acte de sa dévotion. La grâce, qui avait fait couler ses larmes et délié ses cheveux, enhardit ses lèvres ou plutôt son cœur, et celles-ci osèrent baiser les pieds du Sauveur ; *et osculabatur pedes ejus*. L'humble hésiterait, par respect et par le sentiment de son néant devant de telles effusions, que les avances du divin Maître sauraient bien l'y contraindre. La femme repentante non-seulement ne fut pas repoussée, mais elle fut provoquée par la miséricorde à cet acte de sainte familiarité.

Cependant il faut y voir plus qu'un mouvement de tendresse. Ce fut l'embrassement d'une volonté soumise, donné à une volonté supérieure, un acte qui ressemblait au cri de saint Paul terrassé sur la route de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et en effet, qu'embrassait la sainte, sinon tout son Dieu, ses ordres et ses conseils, son bon plaisir et son unique esprit ?

Le grand mal de l'homme est dans les révol-

tes de sa volonté. C'est ainsi qu'il manque à la droiture de son origine : « Dieu fit l'homme droit. » Il n'y a qu'une règle, la volonté divine ; et il n'y a qu'un devoir, la soumission à cette volonté. Or c'est le mystère de la croix qui ramène l'homme à sa droiture primordiale ; et cette restauration se ferait rapidement, si notre culte de la croix était ce qu'il doit être, intelligent et sincère. Hélas ! nous redoutons le remède, parce que nous tenons au défaut. Nous ne voudrions suivre Jésus-Christ que jusqu'à « la fraction du pain ; » nous acceptons le Calvaire comme le plus beau trait de l'amour, mais nous le craignons comme un modèle à reproduire. Baisons, baisons toujours les pieds du Maître et nous y puiserons assez de courage pour embrasser sa volonté.

S'agit-il de perfection ? A-t-on déjà gagné ces hauteurs où le saint est si près de Dieu ? La volonté a encore ses défaillances, et à toute heure celui qui a faim et soif de la justice se dit en gémissant : « Je fais le mal que je ne veux pas et je ne fais pas le bien que je veux ! »

Mais, parce que le saint se sature sans relâche des enseignements de la croix, parce qu'il revient sans cesse aux pieds du crucifix, il se renouvelle dans la générosité de ses efforts, en se retrem pant dans la libéralité des pardons divins. Comment s'étonner que ce contemplatif soit si indomptable à la souffrance et si ferme sous les coups du malheur ? Pour lui, embrasser « les pieds » de Jésus-Christ, c'est embrasser toute « la volonté » de Jésus-Christ. Autant ceux-là sont chauds à ses lèvres, autant celle-ci reste aimable à son cœur. « Mon Père, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. » O Maître, encore vos pieds à baiser pour que je respecte votre bon plaisir, et pour que les miens courent dans la voie de vos commandements. Père, non pas ce que je veux !... Ce fut la seule joie de Jésus au jardin de l'Agonie, et c'est le grand triomphe du disciple au plus fort du combat.

Que dire à ces âmes indécises et flottantes que l'Écriture caractérise d'un mot : « Elles veulent et ne veulent pas ? » Parce qu'elles sont

dans le vague de leurs déterminations et de leurs œuvres, elles n'en ont pas davantage le respect pratique de la volonté de Dieu. Elles n'embrassent rien, si ce n'est le vide d'une regrettable inaction. A la raison, aux conseils, aux réclamations impérieuses du devoir, elles opposent toujours la même inertie. Que leur dire ? Allez au crucifix, dont les déchirures proclament si haut la loi de la pénitence et du labeur. Que d'indécis se sont réveillés comme à une voix qui sortait de ces pieds, lassés des fatigues de la rédemption ! Là on se décide, alors qu'on n'avait jamais su le faire ; on rougit, à ce contact, des lâchetés de la vie. Des bras qui tombent épuisés avant la fatigue, voilà le symptôme de l'état moral du plus grand nombre. Mais le crucifix est à côté, pour retremper tout l'être religieux.

Marie-Madeleine ne s'y trompa point ; elle tint étroitement les pieds de son Maître, pour avoir la force surnaturelle de ne plus retourner aux coupables embrassements de la veille. Là est le triomphe sur nos volontés imparfaites,

sur nos volontés indécises et là aussi le triomphe sur nos volontés perverses.

Le crucifix a remporté de grandes victoires sur la licence de l'homme ; et il est la meilleure digue qu'on puisse opposer aux débordements des passions. Le crime décidé n'est pas encore consommé, si la croix peut apparaître au coupable. Que de fois elle a fait rapporter les résolutions criminelles ! Que d'ennemis les pieds de Jésus-Christ ont réconciliés, et que de bras levés pour la vengeance ils ont arrêtés ! Sans quitter la croix où ils sont attachés, ils ont ramené tant de cœurs à la chasteté, tant d'esprits farouches aux lois de la douceur et de la paix ! L'impie qu'ils n'ont pu vaincre, ils l'attendent à son dernier souffle. Si, résistant à tout, il consent à les baiser avant de mourir, qui oserait désespérer de son salut ? *Et osculatur pedes ejus.*

IV

Le dernier trait de la dévotion de Madeleine fut de répandre des parfums sur les pieds du

Sauveur; *et unguento ungebat*. Ici, ce n'est pas à la démonstration extérieure qu'il faut s'arrêter, mais bien à sa signification.

Dans la pensée de la généreuse convertie, ces parfums répandus sont la première offrande de sa reconnaissance pour le pardon, dont elle sent déjà la réalité, avant d'en avoir entendu la formule; ils sont comme la cédule et les arrhes du contrat d'amour, par lequel elle s'engage à remplir les devoirs de la fidélité et d'un service infatigable. Ce qu'elle fait, à son insu, en mémoire de la mort et de la sépulture de Jésus-Christ, elle le fait librement comme preuve de sa donation et de sa mort au monde. Quiconque porte à la Passion du Maître autant de reconnaissance que de dévotion comprend qu'il faut déposer sur ses pieds plus que des larmes et des embrassements: il faut les oindre de ses œuvres et de ses actes de miséricorde.

Dans le corps mystique de Jésus-Christ, les pieds, au témoignage des docteurs de l'Église, sont les pauvres, eux qui semblent toucher au sol plus que nous, par leur misère et la bas

sesse de leur condition. Tels sont les objets tangibles de la tendresse que l'on porte à Jésus. La religion étant toute d'amour, sa forme doit être toute de charité. Il ne saurait y avoir une communication complète de l'âme avec le Sauveur, sans que le pauvre n'y ait quelque place ; s'il n'est pas de la contemplation elle-même, il sera de sa conclusion. Il doit être de tout festin, de tout projet religieux, au moins dans son ensemble, de toute détermination qui trace à la vie son programme achevé. Où qu'on plante son crucifix, dans une cellule obscure ou au milieu du monde, au fond d'un cloître ou dans le mouvement de la vie sociale, il faut l'y planter tout entier, sans le priver d'aucun de ses membres. Le corps mystique, quoique distinct dans ses parties, ne se divise dans aucune. Ah ! laissons-lui ses pieds, laissons-lui ses pauvres ; c'est la partie toujours souffrante, toujours déchirée qui se recommande à nos soins. Sur elle il faut verser l'huile et le vin, l'aumône, le conseil, la consolation, la prière, tous les aromates du cœur.

Cette vérité bien comprise a suscité les grandes œuvres et toutes les fondations de la charité catholique. Par elle s'expliquent les dévouements à l'humanité souffrante et les prodiges, dont les annales de l'Église sont pleines. Ces enfants abandonnés, ces vieillards inutiles, ces lépreux repoussants, que sont-ils? Aux yeux d'un vrai disciple de Jésus, ce sont autant de crucifix que le monde dédaigne et qui traînent à terre.

La famille dira de son incurable : C'est un membre dangereux pour les autres, il faut qu'il s'éloigne. La science dira : Il n'y a pas de guérison, à quoi bon lui donner un lit d'hôpital? La pitié dira : Faisons une aumône, mais tenons-nous à l'écart ; un tel mal soulève le cœur. Mais la charité, sous la forme d'un apôtre zélé ou d'une sainte femme, voit ce crucifix dédaigné et verse sur lui des larmes compatissantes : c'est le premier acte de Marie-Madeleine. Elle s'approche de plus près, et penche sa tête pour mieux sonder les profondeurs de cette misère : c'est le second acte. Et puis, n'y tenant plus,

elle ramasse ce crucifix sanglant dans ses bras, elle l'emporte, lui construit un hospice et l'y loge honorablement : c'est le troisième acte ; et le quatrième se devine, la charité répand sur ces membres qu'elle a ramassés, vrais pieds du Sauveur, les soins affectueux, les pansements maternels, les parfums de ses œuvres. Quelles que soient les plaies du pauvre, et il en a de nombreuses et de profondes, c'est à nous de les panser. Autant vaudrait fermer ce livre sublime de la croix, si nous n'en faisons pas jaillir la source d'une charité, qui se donne sans découragement à toutes les œuvres du bien. O enfant du Christ, où est le vase inépuisable de tes aromates ? où sont tes actes de miséricorde spirituelle et temporelle ? Les pieds sanglants réclament leurs parfums ; et d'où vient que tes pieds, à toi, portent si peu les traces des fatigues de l'amour, les stigmates du labeur de charité ?

Un mot encore sur la femme, créatrice inspirée de cette sainte dévotion. Nous la retrouvons au Calvaire, avec sa même ferveur, à genoux et la tête à la portée des pieds de son Maître. Nous la

retrouvons enfin dans les premières apparitions de Jésus ressuscité. Elle et les saintes femmes qu'elle a formées au même culte traduisent leur joie comme elles ont traduit leur douleur, par la même manifestation. Voici tout à coup le glorieux ressuscité : « Je vous salue, leur dit-il. Elles se précipitent, s'emparent de ses pieds et l'adorent ; *tenuerunt pedes ejus.* » Evidemment voilà une dévotion que Jésus-Christ tient pour agréable, puisqu'il l'a si bien inspirée, puisqu'il lui fait une si large place dans l'Évangile.

V

Comme il importe de saisir ce culte pieux dans sa plus haute portée, il nous reste à l'étudier dans une héroïne plus sublime que Madeleine, en Marie, mère de Jésus. Toutes deux tiennent leur place au Calvaire. D'un côté est celle qu'on nous représente toujours à genoux, les cheveux déliés et les mains tenant les pieds du Sauveur ; de l'autre se trouve celle que l'É-

vangile, la tradition et l'Église nous montrent debout : *Stabat mater*.

Pourquoi Marie est-elle debout sur le Calvaire? Parce que, conçue sans péché, elle n'a pas participé à la ruine générale. Il lui appartient donc de se dresser comme un lis immaculé au milieu des lis souillés et à demi-rompus. Tout ce qui est pur a son élan direct vers le ciel ; tout ce qui ne l'est pas, se courbe à terre. Madeleine, qui représente l'humanité coupable, se tient penchée, se relevant cependant jusqu'aux pieds du Rédempteur, pour y trouver le salut.

— Pourquoi debout? Parce que la Rédemption est le redressement de l'humanité, et le premier sujet de cette vieille humanité, devenue nouvelle, c'est Marie, comme Jésus en est le premier-né, comme il sera le premier ressuscité d'entre les morts. Qu'on la regarde donc bien, et que toute femme lise l'acte authentique de sa propre réhabilitation, dans celle qui est bénie entre toutes les femmes.

— Pourquoi debout? Parce que, réalisant

une prophétie qui remonte au berceau du monde, elle écrase sous son pied la tête du serpent infernal.

— Pourquoi debout ? Parce qu'elle devient, dès ce jour, et de ce lieu mémorable du Calvaire, le canal des grâces qui, tombant du Cœur de Jésus, passent par le cœur de sa mère, pour arriver jusqu'à nous. Ève se dressa debout sur ses pieds, pour atteindre le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et c'est ainsi que ce fruit empoisonné a passé jusqu'à nous. Et Marie, la mère du genre humain sauvé, est debout, prenant le fruit béni de ses entrailles, maintenant suspendu à l'arbre de la croix, fruit de salut, de science et de vie éternelle ; et c'est ainsi qu'il nous est donné, tel que ses saintes mains et son cœur maternel l'ont cueilli.

— Pourquoi debout ? Parce que, au témoignage de la théologie catholique, elle est corédemptrice avec son Fils : dès lors elle en a l'attitude, celle d'un amour fort et réparateur.

— Enfin Marie est debout près de la croix, tandis qu'elle porte en son âme « une douleur

capable de renverser les cèdres, » pour nous apprendre la vraie science du crucifix, et nous montrer, mieux encore que Madeleine, ce que c'est que d'embrasser les pieds de son Fils. Ici, il faut agrandir notre dévotion de toute la distance qu'il y a entre la femme pécheresse et la femme immaculée, de tout l'espace qui sépare la néophyte dans l'amour, de celle qui est appelée « la Mère du bel amour. » Si bien que ce qui est dans l'une la réalité d'une tendresse repentante, devient dans l'autre l'affirmation d'un amour de martyr.

Parmi les saints qui sont nos modèles, les uns représentent plus particulièrement dans leur amour le caractère du sentiment affectueux ; les autres celui de la force. Jésus-Christ les réunit divinement tous les deux ; et voilà pourquoi il est le saint des saints et le plus beau des enfants des hommes. Ainsi dans le culte du crucifix, d'une part, tout est tendresse, et Madeleine est le modèle des effusions du cœur ; de l'autre, tout est force, grande et superbe lutte, tout est résistance jusqu'au sang. A ce dernier

point de vue, le principal et le plus sublime, c'est Marie qui donne à notre dévotion son vrai caractère. D'elle on apprend, par toute la puissance de son exemple, comment les pieds de la croix christianisent une âme. Marie, debout au Calvaire, est une révélation subite de la vérité, une définition claire et vivante; et si on demande : Qu'est-ce que vivre chrétiennement ? de là-haut elle répond : C'est vivre debout au pied du crucifix !

L'examen de nous-mêmes découvre à l'intérieur une double misère : un mouvement instinctif de recul, et la défaillance. On recule parce qu'on a peur de l'obstacle; et, pressé par l'obstacle, on défaille parce que la résistance manque de proportion. S'il y avait un poste de combat, où il fût plus facile et de ne pas reculer et de ne pas défaillir, évidemment il faudrait le choisir. Or il existe; c'est le pied de la croix.

Des défaillances de conscience, oui, nous en avons eu, et quand? Au jour et à l'heure où la croix s'est obscurcie devant nos yeux. A-t-on jamais péché lorsqu'on a gardé dans la religion

de son souvenir le spectacle sanglant du Calvaire ? A-t-on jamais manqué de vaincre en s'adossant à la croix, condition certaine de toute victoire ? Croyons-le, ce qui nous fera une conscience inflexible pour les devoirs de la vie chrétienne, c'est son contact habituel avec la Victime immolée pour nos péchés.

Des défaillances devant le monde, oui, nous en avons, bien que nous ne soyons pas du monde. On est toujours exposé à être mondain, lorsqu'on veut savoir autre chose que Jésus en croix. Qui de nous peut dire, comme saint Paul : « Je suis crucifié au monde et le monde m'est un crucifié. »

Des défaillances dans la douleur, oui, nous en avons. A côté peut-être d'un glorieux *Stabat* qui distingue quelques-unes de nos épreuves, nous comptons les heures, hélas ! trop fréquentes, de la répulsion à la peine, des hésitations de la foi pour le dogme de la souffrance. Et d'où viennent ces différences si tranchées dans notre vie ?

Je suis fort aujourd'hui, parce que j'ai su voir

ma croix vivante et portant Jésus. Alors j'y ai trouvé un principe de courage et de générosité, l'amour par le sacrifice. Mais hier j'ai souffert lâchement, parce que j'ai vu ma croix toute nue, sans relation avec la croix du Calvaire. Privée ainsi de son onction, ne portant avec elle ni rayon ni chaleur, elle est devenue écrasante. A son poids, tel que Dieu l'a réglé, j'ai ajouté le poids de mes murmures et de mes révoltes, et c'est par là qu'elle a été intolérable. La souffrance est chose atroce, quand on la sépare de la souffrance de Jésus, mais aussi pourquoi séparer ce que Jésus a uni ? Pourquoi cette hostilité à l'œuvre de la Rédemption ? Jésus-Christ n'a-t-il pas supporté mort et passion, pour nous rendre et l'épreuve moins lourde et la mort moins cruelle ? Si sa croix est ce bois miraculeux qui, jeté dans les eaux, en corrigeait l'amertume, j'ai grand tort de n'y pas recourir : je ne puis boire que le breuvage que je me prépare. Des chrétiens qui souffrent sans christianisme valent-ils beaucoup plus que les païens de l'antiquité ?

Mais la souffrance est chose divine, quand le

Calvaire est le centre d'où elle rayonne et où elle revient ; alors elle m'afflige sans me désespérer, elle m'est une sœur plutôt qu'une ennemie ; d'une part une expiation pour la justice, de l'autre un sauf-conduit auprès de la miséricorde et le premier poste dans l'amour. Elle est souffrance par le péché, mais par Jésus-Christ elle est honneur pour le présent et condition de gloire pour l'avenir. En vérité, une des grandes merveilles de mon crucifix, c'est qu'il m'apprend l'art d'être malheureux.

Cependant il ne supprime pas pour moi la tentation ; il permet même qu'elle me poursuive jusqu'à ses pieds. La mère de Jésus n'en fut pas exempte. Sur la route du Calvaire, on lui disait sans doute : O mère ! restez à l'écart ; ne suivez pas ce chemin arrosé de son sang. N'importe, elle marche, elle suit de pied ferme. Au Calvaire on lui dit : O mère ! retirez-vous, on perce ses mains et ses pieds ; c'est horrible ! Horrible, en vérité, pour son cœur de mère. Mais elle demeure : dans les bras qui la soutiennent, parce qu'elle défaille ? non ; assise à terre ?

non ; mais debout et toujours de pied ferme. *Stabat mater*. Si un tel exemple reste pour nous sans résultat, je ne sais plus rien pour ranimer les chrétiens qui succombent.

Et Jésus-Christ lui-même, quelques minutes avant sa mort, veut subir pour moi la tentation, comme au début de sa vie publique. Voici le langage qui monte jusqu'à son oreille : « Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons tous en lui. » C'est exactement le *Mitte te deorsum* de Satan, dans la tentation au désert. Mais il demeure ! Ah ! s'il y avait plus d'amour à descendre, il descendrait : ce ne sont pas les clous qui retiendraient ses pieds vainqueurs. Attachés ainsi à la croix, ils sont au poste du suprême amour ; ils ne le quitteront pas. Entre un miracle de puissance qui le ferait descendre, et un miracle d'amour qui le retient, il choisit le second. Si un tel exemple ne rend pas invincible dans la souffrance, je ne sais plus rien pour ramener au combat les chrétiens qui reculent.

Nous sommes à la douleur et à tous les abandons de la vie ; restons-y de pied ferme. On n'est pas cloué à une croix pour en descendre ; la mort seule doit nous relever de ce poste, et encore il ne serait pas généreux de l'appeler uniquement pour qu'elle opérât notre descente de croix.

Nous sommes aux devoirs et aux difficultés qu'ils nous créent ; restons-y, et n'abandonons pas le saint labeur de notre rédemption.

Nous sommes dans la pratique des conseils évangéliques, les pieds sur les traces de Jésus-Christ ; continuons fermement jusqu'à la fin. C'est impossible, direz-vous. Mais, ô mon frère, voici le crucifix ; je vous le livre, et avec lui tous les secrets d'un amour plus fort que la mort. Voici les pieds du crucifix ; par eux vous pouvez tout, jusqu'à être tendre comme Madeleine, jusqu'à être inébranlable comme Marie, mère de Jésus.

CHAPITRE VI

Le côté ouvert du Crucifix

Des pieds de la sainte Victime, je remonterai à cette large ouverture pratiquée par le fer de la lance, et qui me livre un chemin facile jusqu'à son cœur. Je l'entrevois sur le crucifix, quand lui-même me représente Jésus expiré. Cette blessure à peine visible, et d'où pendent deux gouttes de sang, je l'élargirai pour me rapprocher de la réalité; j'en ferai la grande blessure par laquelle s'échappe ce fleuve miraculeux de sang et d'eau qui porte avec lui tant de mystères. Me rappelant une antique prophétie, je penserai que c'est là, près de son côté ouvert, que Jésus me dit : Regarde-moi, moi qu'ils ont ainsi transpercé ! Pour donner à ma

méditation plus que mes pensées personnelles je suivrai le texte de saint Jean, lui qui fut témoin du prodige sur le Calvaire, et j'en chercherai le commentaire dans la doctrine de l'Eglise et dans les pieuses considérations des saints Pères.

I

Le dernier acte de la crucifixion consistait, chez les Juifs, à rompre les jambes au supplicié. Ainsi on constatait sa mort, ou on la produisait infailliblement s'il lui restait encore un souffle de vie. Et on avait à se hâter, car la loi prescrivait que le corps fût inhumé le jour même. Les restes du malfaiteur devaient disparaître au plus vite ; on les regardait comme une souillure pour la société (1).

Ainsi fut fait pour les deux larrons : et les soldats « vinrent à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes (2)... » Dieu ne le voulait pas. La prophétie était

(1) Deuté., XXI.

(2) Saint Jean, XIX, 33.

formelle à cet égard, comme aussi la loi pour l'agneau pascal, figure de Jésus-Christ : « Vous ne briserez aucun de ses os (1). » Attaché intégralement à la croix, le corps du Sauveur devait être tout entier confié au sépulcre : c'était sauvegarder jusqu'au moindre détail le miracle de la résurrection.

Jésus-Christ avait mis pendant sa vie une complaisance marquée à prouver qu'il était un avec son Père ; son âme était si bien fixée en Dieu, et sa volonté humaine tellement soumise à sa volonté divine, qu'il ne voulut rien souffrir dans ses membres qui pût faire contraste avec ce sublime accord (2).

Je recueillerai en passant cette leçon d'ordre et d'harmonie morale. J'ai si peu le sentiment et la sollicitude de l'unité ! A tout propos mon âme se fractionne, brisant ses lignes et son mouvement. Il n'est pas dans mes habitudes, et peut-être pas dans mes goûts, d'être simple

(1) Nomb., ix, 12.

(2) Théodoret, Dial. III.

et droit et de marcher au bien « comme une armée rangée en bataille. » L'homme travaille peu à se coordonner. Il vit et meurt tout divisé, laissant souvent après lui des traces où les survivants ont de la peine à établir un peu d'ordre et de lumière. Par votre corps broyé mais intact, donnez-moi, Seigneur, de savoir faire de moi-même un tout compacte et sagement disposé pour sa fin.

« Ils ne brisèrent pas ses os, » car Jésus prenait déjà un soin jaloux de ce corps mystique dont il est la tête. Pas de rupture dans ses os, parce qu'il n'en veut pas dans l'esprit de ses apôtres, indivisibles dans l'enseignement, dans l'amour et dans le martyre, et qui sont l'ossature de l'Église (1). Pas de rupture dans ses os, parce que l'intégrité de son corps reste la figure et l'exemple de cette même Église, issue de l'unité et gardienne de l'unité (2). C'est ainsi, dit saint Paul, que « de lui, tout le corps dont

(1) Saint Augustin, sur le Ps. 34.

(2) Saint Hil., sur le Ps. 40.

les parties sont jointes ensemble avec une si juste proportion, reçoit, par tous les vaisseaux et liaisons qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement selon la mesure de chaque membre (1). »

Pour moi, humble membre de l'Eglise, j'ai aussi dans les ossements respectés du Sauveur ma leçon salutaire. Saint Bernard a tout un discours où, par un symbolisme ingénieux, il parle « de la peau, de la chair et des os de l'âme, » c'est-à-dire de ses bonnes pensées, de ses pieuses affections, de ses intentions surnaturelles. Et tel est en substance son enseignement : dût la piété des pensées et des affections disparaître par intervalles, dût même la sécheresse être une de nos longues épreuves, il faut que rien n'ébranle ou ne change la sainteté des intentions. Par elles, l'âme a sa vie en Dieu et agit divinement. Là est le côté fort et substantiel de son amour ; c'est la moelle des os. Jésus-Christ consentira à perdre et « la peau et la chair » de son âme : son agonie en est la preuve ; son cri d'aban-

(1) Saint Paul aux Eph., iv, 16.

donné sur la croix l'atteste aussi. Où étaient alors pour lui les consolantes pensées de sa vie intérieure ? Rien ne pouvait les lui rendre, ni cette solitude au fond du jardin, et ces ombres de la nuit naguère si favorables à sa contemplation, ni ses apôtres, à qui il vient trois fois pour les redemander, ni les anges de sa Passion, descendus pour le soutenir. Aux affections si tendres de son cœur, à cette dévotion si expansive qu'il avait laissé voir pendant toute sa vie pour la personne de son Père, succèdent la peur, l'ennui, une tristesse de mort... Mais « les os » de son âme, il n'y a pas de force humaine ou divine qui puisse les rompre. Fort, avec la joie de son baptême de sang, il l'est aussi dans les terreurs que ce baptême lui inspire. Et il me montre avec évidence qu'une âme peut être à la fois désolée jusqu'à la mort, et invincible jusqu'au delà de la mort. A travers ces nuages qu'il soulève lui-même pour mon instruction, son intention de boire le calice jusqu'à la lie, il la garde ; sa détermination de mourir, il ne la change pas ; sa volonté propre, il la soumet tout entière à la

volonté de son Père. Son âme reste donc, malgré la tentation, une âme intacte.

Et la mienne, ô mon Maître, dans quel état de brisement continuel elle vous apparaît ! Votre Rédemption et les fruits que je m'en applique, vos sacrements et la grâce que j'en retire, ont pour but de ressouder ces os qui toujours se rompent. Je ne le sais que trop, mon âme n'est pas infrangible. Si je ne puis réaliser la grande parole de saint Paul : Qui me séparera de la charité de Dieu ? au moins je dois y tendre tous les jours, par les persévérants efforts de l'intention.

II

Cependant il fallait aux Juifs comme une constatation officielle de la mort de Jésus. Ils étaient pressés pour sa sépulture, non-seulement à cause du Sabbat, qui commençait la veille au coucher du soleil, mais surtout en raison de leur haine et de leurs terreurs. La Victime encore sur la croix les gênait. La lumière soudainement éclip­sée, la terre frémissante, les

sépulcres entr'ouverts, le voile du temple déchiré, semblaient, aux moins religieux, la voix du Tout-Puissant disant à Caïn : Qu'as-tu fait de ton frère ? Le déicide, comme l'assassin, a hâte de cacher dans les entrailles de la terre sa victime et les instruments qui ont servi à l'égorger.

« Un des soldats entr'ouvrit avec sa lance le côté de Jésus. » Voilà donc un des grands actes du Calvaire. Je n'entrerais pas à cet égard dans les études minutieuses des interprètes, je ne prendrai que ce qui peut rendre ma méditation plus pieuse.

Le soldat qui perça le corps du Sauveur était sans doute à cheval, pouvant brandir sa lance bien à la portée du buste de la victime. Joint à la férocité qui le guida, il y avait en lui ce mouvement mystérieux imprimé par la Providence à l'instrument libre dont elle se sert. Tel fut plus tard cet autre soldat romain qui, au siège de Jérusalem, ignorant les ordres de Titus, jeta un tison embrasé sur le temple et exécuta ainsi la volonté de Dieu.

Poussée par une main aussi vigoureuse que brutale, la lance ouvrit le flanc droit, traversa le cœur et vint, par sa pointe extrême, mettre à jour le côté gauche. Large sillon ! Jésus-Christ lui-même prend soin de m'en déterminer la mesure. Il dit à Thomas : « Approche ton doigt et mets-le dans la plaie de mes mains ; » donc cette plaie était assez large pour que le doigt d'un homme pût y entrer. « Approche ta main et mets-la dans mon côté (1) ; » donc l'ouverture était si grande que la main d'un homme pouvait y pénétrer. Qu'ils se rassurent tous, prêtres, scribes et pharisiens, il est bien mort !

Et maintenant, il me reste à pratiquer sur moi la même expérience. Je vais reconnaître, à n'en pas douter, si je suis vraiment mort au monde et à moi-même. Une humiliation forte et subite vient m'atteindre. Que le coup parte de droite ou de gauche, peu importe, il pénètre dans le centre de ma personnalité. Arrivée là jusqu'au cœur, la lance le trouve-t-elle insen-

(1) Saint Jean, xx, 27.

sible ? Mais l'Évangile n'exige pas absolument qu'il le soit. Le trouve-t-elle résigné et acceptant ? Toute la question est là.

Si je me tiens ferme sous l'épreuve ; si j'empêche l'émotion de se transformer en tempête ; et surtout si, appliquant la croix de Jésus sur ma blessure, je réussis à me persuader que c'est aux autres « de croître et à moi de diminuer, » alors c'est bien ; l'épreuve actuelle témoigne que je suis mort à l'orgueil. Sans doute, dans un saint, l'expérience est encore plus convaincante. Lui, reste impassible sous le coup, et la vraie vie qu'il garde se traduit par la joie que l'humiliation lui cause. C'est assez pour moi que j'y réponde par le calme et la résignation. Mais s'il en est autrement, je vis trop, et il me faut mourir encore : « Il m'est bon, ô mon Dieu ! que vous m'ayez humilié. »

La flatterie, autre coup de lance qui, en allant au cœur, va me donner la mesure du cœur. La blessure m'est douce ; je vis de cet heureux contact pendant plusieurs heures. Ceux qui le causent deviennent subitement, à mes yeux,

des hommes d'esprit et de valeur. La flatterie m'arrache en un instant des libéralités que jusqu'ici le temps et la raison n'avaient pu obtenir. Tout observateur verra bien que je ne suis pas mort, car la vanité ne sait pas cacher son excès de vie : heureux quand je parviens, à travers quelque lueur du crucifix, à m'en douter moi-même !

Si une page de l'histoire de Job se réalise en ma personne, grande épreuve pour juger de ma vie ou de ma mort ! Insuccès désastreux, déchéance de position, infirmité incurable, perte des biens et des amis, que de coups terribles qui viennent s'abattre tôt ou tard sur les plus heureux, et remplacer les joies d'hier par les larmes d'aujourd'hui, qui seront celles de demain ! Et qui ne pleurerait pas en de tels désastres ? Est-il étonnant qu'on trouve à tous les pas du chemin des Jérémies, tristement assis sur les ruines de leur prospérité ?

Mais le christianisme des infortunés, je le cherche à travers leurs douleurs. Voilà dix-huit siècles que Jésus-Christ apprend aux chrétiens

à porter le poids du malheur. Ils ont pour eux son exemple et sa croix, son Évangile et son Eucharistie, ses grâces du temps et ses promesses de l'éternité; ils ont pour eux ces millions de blessés dont on connaît les larmes et les espérances, les combats et le ferme courage. Que sommes-nous dans l'épreuve? des abattus, des découragés, des révoltés? Nous ne sommes donc pas chrétiens? Nous n'avons donc pas d'autre patrie que la terre, pas d'autre idéal de grandeur que celui du bien-être, pas d'autre culte pour le sacrifice du Calvaire que celui de l'admiration?

Oui, le malheur et son coup de lance nous sont une révélation, car ils nous découvrent si nous avons vraiment la sainte religion de la douleur. Celle-ci a son *Credo* : « Souffrir mène à Dieu; » elle a son décalogue : « Si quelqu'un veut être mon disciple qu'il porte sa croix; » elle a sa prière liturgique : « Mon Dieu que votre volonté soit faite et non la mienne. »

Après cela, pour juger de nous-mêmes, il n'y a plus rien, sinon les coups d'épingle de

chaque jour. Mais quelle lumière ils jettent, eux aussi, sur notre vie et notre mort en spiritualité ? Quand on me parle des beautés de la vertu, je me sens capable de tout ; quand ma prière se répand devant Dieu avec ce sentiment pieux qui me la rend si chère, il semble que rien ne va manquer à ma vie pratique dans la patience et la charité, dans la douceur et la force, qui doivent la sanctifier en tous ses détails. J'éprouve les émotions du roi-prophète, et comme lui je m'écrie : « J'ai dit, dans mon abondance, je ne serai plus ébranlé (1). » Mais les premières difficultés qui me saisissent, fût-ce au sortir de la table sainte, me trouvent toujours aussi personnel. En face de ce défaut du prochain, de cet obstacle prévu ou non, de cet acte de renoncement, de cette parole qui me blesse... je me sens vivre et revivre naturellement.

Comment expliquer ce côté éphémère de ma religion ? Par le manque de solidité dans mes rapports avec Jésus-Christ. La relation avec lui

(1) Psaume 29.

constitue en effet toute notre valeur religieuse ; sa croix est l'instrument expérimental de la vie des âmes. Si, par exemple, dans la participation à l'Eucharistie, l'esprit de Jésus-Christ s'en va de nous aussi vite que s'anéantissent les espèces sacramentelles dans la poitrine, qu'en adviendra-t-il de notre accroissement « en l'homme parfait ? » En disant : *Le Christ est mon vivre*, saint Paul donne à la fois la haute raison et la forme du christianisme des âmes.

Sans doute, Jésus est pour moi dans les traditions, car on m'a parlé depuis l'enfance de sa personne, de son œuvre, de la place qu'il occupe dans le monde ; mais est-il dans *mon habitude*, au sens donné à ce mot par la science théologique, c'est-à-dire est-il mon mode religieux, ma manière d'être, de penser et d'agir ? Mon âme s'est-elle fait comme une impression profonde de tout lui-même et de son esprit, une aptitude de partir de lui et de revenir à lui ? Alors elle en porte la vertu, parce qu'elle demeure en lui ; elle en produit les fruits, parce qu'elle est sa branche. Jésus-Christ est-il pour

moi un *habitué*, à la façon d'un *intime* préféré à tout autre, et qui doit l'être puisqu'il me fait participant de sa nature divine ? Alors il y a de cet *intime* dans la constitution de mon esprit à l'intérieur, et dans l'épanouissement de mon esprit au dehors. Alors on n'est plus soi-même ; le chrétien devient la plus grande chose de ce monde, et son combat, le plus beau et le plus sublime des combats.

Cet ordre de vérités nous ramène à la blessure pratiquée au flanc du Sauveur ; il faut l'étudier encore, car elle est pleine de mystères. — Blessure large, parce qu'elle est la grande voie par où doivent passer toutes les âmes. Qu'on ne dise pas que Jésus-Christ est exclusif et partial : il a été blessé pour tous. A ne considérer notre vie qu'au point de vue de ses douleurs, et le christianisme au point de vue de ses consolations, nous voyons d'une part une infinité de tortures, et de l'autre un remède unique, qui convient à chacune et qui les guérit toutes. Où sont ces innombrables blessés, différents de mœurs, de caractères et d'épreuves, auxquels

Jésus blessé puisse ne pas convenir ? Quelle est la plaie qui, s'approchant de la grande plaie de son côté, osera dire : Je ne puis en vouloir ; je n'y trouve ni assez de baume, ni assez de miséricorde pour moi ; je ne suis pas comprise, ou je suis écartée ?

Il faut avoir une notion, ou plutôt une expérience bien imparfaite de l'Évangile, de la croix, de l'Eucharistie, pour n'y pas trouver le moyen de calmer sa douleur et de se faire à la loi du sacrifice. Pourquoi ceux-ci persistent-ils à demander à la vanité la compensation pour leurs vanités déçues, quand il suffirait d'aller droit à l'ouverture du crucifix ? Et pourquoi ceux-là font-ils usage de toutes les sources, oubliant, pour leur malheur, le conseil de la Sagesse : « Bois l'eau de ta citerne ? » La source pure où l'âme renouvelle sa jeunesse, n'est-ce pas le cœur de Jésus-Christ, lequel est à nous ? Sachons-le bien, le cœur des hommes nous fera toujours la place trop étroite, ou ne nous en fera pas du tout, malgré les apparences. Les uns vont à leurs affaires, les autres à leurs plaisirs, presque tous

vont à eux-mêmes par cette âpre route de l'égoïsme ; comment pourraient-ils se prêter sincèrement à nos abandons ? Pour nous tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, le crucifix est la seule réponse à cette question désolante : A qui irons-nous ? Et voilà pourquoi la blessure de son côté est si large. Tant de voyageurs blessés et déçus doivent y venir, les uns à vol d'oiseau, les autres après les mille détours d'une nature aveugle ou rebelle !

— Blessure profonde, et qui va jusqu'au cœur. Et voilà pourquoi elle est le chemin des âmes, pour pénétrer au centre de l'amour divin. Errer sur les lèvres de cette plaie, par l'effet d'une dévotion vague et superficielle, serait d'un intérêt bien secondaire. Qui ne sait pas l'âme de Jésus-Christ, ne sait rien. Qui n'a pas dit en contemplant l'ouverture : « *Duc in altum*, avance en pleine mer, » ne connaît du surnaturel que les plus humbles rivages. O mon âme, éclairés par la foi, attirés par l'amour, descendons dans l'amour. Si dans le corps broyé et sanglant de Jésus sur la croix je n'ai pas vu son cœur, je n'ai

rien vu. Si je ne l'ai vu ni dans ses mains, ni dans ses pieds percés, ni sur son visage mourant, je suis un profane ou un chrétien à courte vue. En même temps que la passion est dans tout le corps, de la plante des pieds au sommet de la tête, elle est au plus profond du cœur. C'est là qu'il aime, et c'est là qu'il souffre. Son cœur commande la douleur et la sent ; son cœur a tout voulu et tout subi, Bethléem et l'Égypte, Nazareth et le Calvaire. C'est son cœur qui parle à la foule, guérit ses malades, ressuscite ses morts. Il est à tous les pas de sa vie mortelle, à chaque page de l'Évangile, à chaque cri de sa voix, à chaque syllabe de sa parole, à chaque hostie consacrée, à chaque parcelle de sa croix et à toute reproduction de cette croix pour parler à mes yeux. Je le reconnais tout palpitant dans les saintes figures qui servirent de cadre à la sienne, pendant les jours de son pèlerinage. Marie, Joseph, ses apôtres, et parmi eux spécialement Pierre, Jacques et Jean, Marthe et Marie, les disciples d'Emmaüs, les saintes femmes, les petits et les humbles de tous les temps...; doux

noms et chères mémoires qui ne peuvent périr, si bien ils sont marqués dans notre souvenir au sceau de l'amour de notre Rédempteur !

Les lieux mêmes parlent de son cœur avec une attendrissante éloquence : Bethléem, Nazareth, Jérusalem, le lac, le désert et les montagnes, la Judée tout entière, Gethsemani, la salle de la dernière Cène, le torrent de Cédron, le Calvaire et le Sépulcre ; précieux coins de terre que l'on visite en pleurant, parce qu'ils gardent les traces de son amour aussi bien que de ses pieds.

Et les objets inanimés qui ont touché sa chair adorable et qui, par ce contact, ont passé du profane au sacré : la crèche, la table de l'institution eucharistique, la colonne de la flagellation, la couronne d'épines, la croix, les clous, la lance, le linceul ; saint trésor de notre vénération, reliques sanctifiées par son corps et qui gardent pour nous les effusions de sa charité. Mais que dire des âmes rachetées et baptisées dans son sang ? il les a tant aimées, lui qui « s'est levé comme un géant pour parcourir sa carrière » de

rédemption ! Donc c'est plus que large, c'est immense ; c'est plus qu'une profondeur qui se mesure, c'est un abîme insondable ; pour tout dire, c'est le Cœur de Jésus.

Que la foi et l'instinct des âmes se tournent de ce côté dans nos temps modernes, quoi de plus heureux et de plus conforme aux besoins de l'humanité ? Puisque, par une dépravation croissante depuis notre origine chrétienne, nous n'avons plus ce mot d'ordre des premiers siècles : « La charité de Jésus-Christ nous presse, » ne faut-il pas que Jésus-Christ nous le redonne, et nous dise par la voix d'une de ses fidèles servantes : « Voici ce cœur qui a tant aimé les hommes ! » Oui, le voici, au milieu de toutes les misères et de tous les égarements du siècle, pour ramener le siècle à la foi par les libéralités excessives de l'amour. Le voici, se jetant à travers nos mœurs pleines de colère et d'orgueil, et essayant de les transformer par la puissance de l'exemple : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Le voici, mêlé à toutes nos souffrances, à

toutes nos déceptions, toujours rempli de pitié pour la foule, et disant : « Venez à moi, vous qui êtes chargés et je vous soulagerai. » A côté des blasphèmes de l'impie, et des brutalités du fort, et des infamies de l'impur, heureux celui qui n'a pas d'autre emblème sur sa bannière, et pas d'autre école pour son cœur que le Cœur de Jésus !

— Blessure toujours ouverte pour laisser toujours voir ce cœur qui ne se dérobe à personne ! J'aime ma religion catholique, issue du cœur de Jésus et qui en emprunte l'admirable franchise et les formes loyales ; je l'aime parce qu'elle est une religion à ciel ouvert.

Chez nous, il n'y a pas de conciliabule mystérieux ne s'ouvrant qu'à des initiés ; pas de serment dont on ne puisse divulguer la formule. Si à une doctrine de préceptes, commune à tous, s'ajoute une doctrine de conseils, spéciale aux plus parfaits, libre à ceux qui ne la pratiquent pas de la connaître en son entier. L'Église met le catéchisme dans toutes les mains ; mais elle ne cache à personne ni ses

missels, ni ses rituels, ni sa théologie, ni sa liturgie. Le pape n'envoie pas ses encycliques par dépêches chiffrées. Tout le monde peut connaître les sacrements, la matière et la forme qui les constituent. Les églises ne se ferment à personne ; l'impie peut y entrer et juger de ce qui s'y passe. Si le tabernacle de l'autel est clos, on sait pourquoi : il ne garde pas un secret, il protège un mystère. Je ne connais qu'un secret dans ma religion, celui du saint tribunal ; et encore il n'oblige que moi, prêtre et confesseur ; libre à celui qui se confesse d'en divulguer tout ce qu'il voudra. Le chrétien ni ne vit ni ne meurt à huis clos ; il vit en portant sa croix et meurt en baisant son crucifix. O mon Maître, qu'il n'y ait rien en moi de dissimulé et d'hypocrite, pas plus que dans votre cœur, pas plus qu'au sein de l'Église ma mère.

III

« Et soudain il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en a rendu témoignage. » Le

miracle vient donc continuer le mystère que la lance du soldat a commencé à découvrir. Un mort n'a pas de sang à verser, au moins à la manière d'un vivant. Pour en tirer de son corps inanimé, pour que, par la même blessure, jaillisse aussi une eau abondante et limpide, jointe au sang sans se confondre avec lui, il faut une dérogation aux lois ordinaires de la nature. C'est donc le sang du miracle et non celui de la Rédemption ; il coule pour le mystère et non pour le mérite, car Jésus-Christ mort ne mérite plus.

En contemplant cette soudaine effusion, je me dirai avec la tradition et les Pères de l'Église : C'est le fleuve des sacrements qui sort de sa source divine et commence sa course fécondante à travers les âmes. Et d'où pouvaient-ils sortir, si ce n'est du cœur de Jésus, vie et vérité ; lui qui les a institués, lui qui attache à un signe sensible la vertu de son sang qui sanctifie, la grâce de la Rédemption ? Et de même que son cœur, qui ne bat plus sur la croix, y donne miraculeusement du sang, de

même cette matière inerte du sacrement produira le miracle de la résurrection et de la vitalité des âmes.

Ce qui sort avec le sang et l'eau du côté ouvert, c'est la sainte Église, épouse de Jésus-Christ. Le nouvel Adam dort sur la croix comme l'ancien au paradis terrestre. Et quand il se réveillera dans les gloires de sa résurrection, dans le grand mouvement de sa vie mystique, il trouvera son épouse, tirée de son flanc sacré, prête à lui rendre les charmes et la force qu'elle tient de lui. Marie et les apôtres sont là pour commencer l'hymen.

Qu'elle est belle et radieuse, l'Église apparaissant hors de la poitrine de Jésus qui est son berceau ! Elle en sort avec l'amour jeune et virginal qu'elle porte à son époux, avec cette beauté incomparable, cette générosité et cette vaillance pour le combat, dont elle a marqué ses premiers pas, c'est-à-dire les premiers siècles de son existence. Elle en sort avec sa dot inaliénable qui ne lui fera jamais défaut : l'infaillibilité dans la vérité, l'indéfectibilité dans

l'amour. Elle en sort avec le sang de ses martyrs et les larmes de ses pénitents : deux fleuves intarissables qui arrosent son jardin mystique, transforment sa marche dans le désert et font sa gloire et sa fécondité. Oui, ces enfants qui, pour Dieu, savent verser du sang et pleurer, sont les fruits de cette surnaturelle alliance, ils sont les enfants du Calvaire ; ils ont pris naissance sous le tranchant du fer qui ouvrit le cœur de Jésus.

Il me semble donc voir dans cette miraculeuse effusion toutes les grandes choses de l'Eglise catholique : glorieux combats de ses apôtres, science de ses docteurs, sainteté de ses pontifes, pureté de ses vierges ; tout est là coulant dans le même fleuve ; tant de sang et tant de larmes, tant de pensées, de sentiments et d'œuvres qui respirent les arômes du Calvaire. Tous les cœurs sont là, appuyés sur le cœur du Maître et y puisant l'amour et la vie qu'ils répandront sur le monde à leur tour et à leur heure. Tout est là, l'Eglise entière, militante, souffrante, triomphante ; les membres unis étroi-

tement au chef, la vigne avec ses branches et ses fruits, la famille des âmes dans l'âme du Rédempteur. Et qu'il fait bon se dire : J'y étais! j'en suis toujours!

Oui, si j'en suis en esprit et en vérité, je dois trouver quelque chose de moi dans ce mystérieux écoulement, un peu de mon sang et de mes larmes, de mon amour et de ma pénitence. Là les petits et les humbles sont encore plus reconnaissables que les autres, et plus que les autres ils concourent à grossir les eaux du fleuve des vertus. Quelle émotion pour l'âme qui comprend ces choses, lorsqu'elle voit le prêtre à l'autel rappeler ce grand mystère en mêlant le vin et l'eau dans son calice. « Regarde, dit saint Jean Chrysostome dans l'élan d'une pieuse éloquence, tous nos sacrés mystères tirent leur origine de cette large blessure; et quand tu t'approches du redoutable calice de l'autel, pense que tes lèvres vont boire au flanc percé du Christ. »

Cette double et miraculeuse effusion est évidemment le symbole des largesses de Jésus-

Christ. Il donne, il donne sans cesse, avant et après sa mort. Il vit toujours afin d'intercéder pour nous, et il n'est pas possible de frapper à la porte de son cœur sans qu'elle s'ouvre. L'art chrétien a donc une heureuse idée, lorsqu'il représente un crucifix avec la large blessure, et par elle s'écoulant le ruisseau des grâces. Au pied sont les âmes, les unes calmes et reposées, les autres agitées de leurs récentes déceptions ; celles-ci presque inanimées et mourantes, celles-là pleines de vie, toutes dévorées de soif, et buvant à longs traits ce sang, et cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Ce que je ne saurais méconnaître dans l'application que je me fais du mystère, c'est que le sang coule après la mort ; donc, pour que moi-même je puisse donner, il faut que je meure. Il est indubitable que le courant non interrompu d'une bonté large, d'une charité désintéressée, prend uniquement son impulsion de la mort à soi-même. Le moi supprimé, autant qu'il peut l'être en ce monde, je n'ai plus qu'à donner aux autres, et rien ne m'arrête. Le

fond du christianisme, c'est la charité; et on est chrétien et charitable dès qu'on cesse d'être personnel. Il ne faut pas une étude bien approfondie de la nature des saints, pour se convaincre que leur amour de Dieu et des hommes croissait en raison de leur renoncement; plus ils se dépouillaient et plus ils se dévouaient; plus ils se retiraient d'eux-mêmes, plus ils allaient aux autres. Frappez ces cœurs *morts*, et incontinent la liqueur bienfaisante s'en écoulera. Et qu'est-il besoin de les frapper? ils s'ouvrent d'eux-mêmes; qu'on passe seulement tout auprès, et « nul ne pourra se soustraire à leur chaleur. »

Au prêtre de l'Église catholique, la puissance du bien vient en grande partie de son célibat. Fidèle à cette loi, il n'a pas de lien qui l'attache à la terre; il est libre, et dès lors il pourra réaliser la charité dans sa plénitude. Il aura le dévouement qui répond à l'appel et le dévouement qui prend l'initiative. Et ceux qui veulent arracher de son front l'aurole de sa virginité n'ont pas d'autre but que de lui lier les pieds et les

mains, pour rendre à peu près nulle son influence dans la cause du bien.

Sans doute, mourir à soi-même est chose difficile ; mais n'avons-nous pas le tort de la rendre telle ? Jésus-Christ nous enseigne-t-il de nous renoncer, uniquement pour nous renoncer ? Non ; il ne faut l'abnégation que pour mieux aimer. Oublions la chose dans son âpreté, mais ne perdons jamais de vue son motif et sa fin. Voilà pourquoi le culte du crucifix est si salutaire. Toujours en contact avec ses mains et ses pieds percés, avec son côté ouvert, on apprend et on incarne dans sa vie pratique cette grande loi du christianisme : Mourir à soi-même pour être bon.

e sur

chose d'

de la re

pre-t-il à

us reme

que par

dans an

e son ma

crucifix a

ses main

ouvert, a

e princi

ourir à se

CHAPITRE VII

Le crucifix et la leçon du silence

Le crucifix, image inanimée d'un mourant, est muet; l'hostie du tabernacle, quoique vivante, se tait; des deux à la fois vient au chrétien la leçon du silence.

La philosophie antique disait à son disciple : Tais-toi, c'est une condition de succès. La sagesse, dans les Livres de l'Ancien Testament, dit à l'homme : Parle peu, c'est une preuve de prudence. Il appartenait au christianisme de voir le silence élevé à la dignité de vertu surnaturelle. La croix et l'autel nous le présentent comme une des plus saintes expressions de la pénitence. Prier, travailler, veiller et *se taire*, tels sont les actes principaux d'une vie angé-

lique et mortifiée sur la terre. Je vais donc parler, ô mon frère, pour vous dire de parler peu ; mais je prétends avant tout me prêcher moi-même.

I

Je suis ici-bas dans la condition d'un pécheur : à ce titre, me taire est un devoir.

Le silence occupe une grande place dans la vie de Jésus-Christ. A Nazareth, il se garde sous la forme contemplative ; au désert, il prépare et la victoire sur le tentateur et la mission évangélique qui va commencer : au plus fort des travaux apostoliques, il est le bain salubre où se retrempe le zèle des âmes. « Nul homme n'a parlé comme cet homme, » disait de Jésus la foule qui le suivait ; et personne n'a su se taire comme lui.

Le silence du Sauveur était pour nous une leçon trop précise et trop importante pour qu'il ne fût pas prophétisé longtemps d'avance. Isaïe dit donc du Messie : « Il ne sortira de lui ni dispute ni clameur, et on n'entendra pas sa

voix sur les places publiques (1). » Et il disait encore : « Il sera conduit à la mort comme une brebis ; il se taira ainsi que l'agneau devant celui qui le tond (2). » Ce dernier texte du prophète donne au silence de Jésus son vrai caractère, celui-là même qu'il nous importe surtout d'étudier.

Durant les jours de son pèlerinage, le divin Maître n'oubliait pas un instant qu'il était venu vivre et mourir pour le salut des hommes. Il se savait chargé des péchés de tous, et devant acquitter à la justice de Dieu ce compte si rempli des dettes de l'humanité. Aussi son âme gardait l'impression d'un tel ministère, et il se tenait devant son Père en lépreux et en victime. Il s'y tenait dans un anéantissement silencieux, au plus profond de son être.

Docteur des nations, il parle avec l'autorité et le charme divin de son langage : la foule ne pouvait s'en rassasier. Pénitent du monde, il cherche la solitude et les ténèbres de la nuit

(1) Isaïe, 43, 2.

(2) Isaïe, 53, 7.

pour se taire. Alors, seul et sans témoin, « il se revêt de la malédiction comme d'un manteau; » il épanche, dans un silence plein de mystères, cette douleur pénitentielle qui fit de toute son existence une longue agonie. Et que pouvait-il dire, rempli qu'il était d'autant de honte et de confusion pour nos péchés, que s'il les eût commis lui-même ? Le grand Bossuet, saisissant ce côté de l'âme du Sauveur, ose lui dire : « Taisez-vous, taisez-vous, caution des pécheurs, il n'y a plus que la mort pour vous. »

Les contemplatifs du crucifix et du tabernacle sont seuls à pénétrer le mystère de ce silence de Jésus, parce que seuls ils en comprennent la haute raison. Pour eux *le Verbe fait chair* est en même temps *le Verbe silencieux*, qui leur dit au fond du cœur et sans bruit de parole : « Je me tais, je souffre patiemment, et si je parle c'est comme par un douloureux effort (1). » Heureuse l'âme qui, dans le saint labeur de sa piété a su découvrir en Jésus ce

(1) *Isaïe, 42, 14.*

trésor caché. Le silence de son Maître lui est un évangile; elle s'y instruit comme au sermon sur la montagne; elle y goûte une douceur ineffable comme au discours après la Cène; elle y emprunte une règle de conduite, comme dans les actes extérieurs du divin Modèle.

Si nous-mêmes, dont la piété est moins attentive, ne savons pas distinguer cette disposition en toute la vie de Jésus, il nous est au moins impossible de la méconnaître dans ses derniers moments. Ici les évangélistes fixent notre observation et nous disent expressément ce que la légèreté d'esprit pourrait encore ne pas remarquer. *Jesus autem tacebat*, Jésus se taisait! O mon âme, étudions ce « muet » volontaire, comme nous avons étudié le lépreux, l'homme de douleurs. Mais prenons-le au moment où il parle pour la dernière fois.

Sa parole retentit, harmonieuse et forte, à l'heure de l'institution eucharistique. Elle est un chant d'amour et de reconnaissance après la communion; elle est l'hymne du roi des martyrs qui va combattre; elle est la dernière effu-

sion du cœur dans des cœurs amis, un appel à tous ceux qui doivent aimer dans l'avenir. De la terre elle monte au ciel, entr'ouvrant les parvis éternels et montrant de loin « les demeures nombreuses dans la maison du Père. » Tantôt elle fait jaillir la lumière sur le dogme de l'unité et de la consommation des âmes en Dieu, tantôt elle descend aux conseils simples et pratiques, pour apprendre comment « on peut rester dans le monde, sans être du monde. » Elle n'oublie ni la leçon de la charité fraternelle, ni celle du combat. Après avoir résumé et la vie, et l'évangile, et l'âme du Maître, elle va finir dans les élans de la prière. Jésus prenant en ses mains cette chère famille des apôtres et de ceux qui, par les apôtres, doivent croire en lui, la présente à son Père : « Père, sanctifiez-les dans la vérité... Sauvez-les en mon nom..... » C'est fini ! Jésus dira encore quelques mots, mais *il ne parlera plus.*

Précisons nous-mêmes les circonstances du grand combat, sans abus de paroles. — Allons au jardin de l'agonie : angoisses, sueur de

a appé
vir. De
es par
lemens
» Tant
de l'uni
Dieu, ho
s et un
peut ve
Je. » Et
ruelle. i
et la vi
» va tir
renant
vres et
re en la
actifia
nom...
jes mes
tances
— Allé
sueur

sang, prière qui n'est qu'un cri, et silence ! — Entrons au sanhédrin : de la part des hommes, plaidoirie incohérente dans un procès que la haine a déjà tranché ! de la part de la Victime, deux mots pour la vérité, et silence ! — Paraissons à la cour d'Hérode : d'un côté, les moqueries d'un roi et les insultes de la cohorte ; de l'autre, le Christ dans un silence absolu. — Prenons place au prétoire : Pilate interroge Jésus, et Jésus ne répond pas ; Pilate interroge la foule, et la foule vocifère. Tous, ils parlent et agissent en hommes de sang ; Jésus se tait et agit en Sauveur. C'est ainsi qu'il portera sa croix, c'est ainsi qu'il y mourra, « comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui n'ouvre pas la bouche (1). »

Et que lui importent les cris qui l'assiègent et la réponse qu'il saurait y faire ? Oui, il pourrait parler et réduire ses ennemis au silence, comme il pourrait obtenir pour sa défense « plus de douze légions d'anges. » Mais il a

(1) Psaume 37, 14.

pris la place des pécheurs ; il souffre donc d'être traité comme un pécheur qui n'a rien à dire pour sa justification. Le silence lui est un devoir comme celui de l'expiation ; il fait partie et de la contrition et du sacrifice qui rachètent le monde. Il s'est tout enlevé à lui-même, pourquoi se réserverait-il la parole ? « Jésus s'est ôté toutes ses puissances ; tout est lié, jusqu'à sa langue ; il ne répond pas quand on l'accuse, il ne murmure pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forment le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, Jésus ne veut pas se le permettre (1). »

Suivons-les donc pieusement, ces *stations* douloureuses de la *Voie* du silence, et n'en perdons aucune. Silence de l'*Agonisant* et du *Condamné*, silence du *Flagellé*, de l'*Ecce Homo* et du *Mourant* !

Le crucifix résume, et me garde cette importante leçon : il se dresse devant moi avec *tout*

(1) Bossuet, *Sermon sur la Passion*.

son silence. Comment n'aurait-il pas le droit de me provoquer à l'imitation et de me dire : Tais-toi !

Mais pour me taire, il faudrait me *souvenir* ; et l'homme oublie si vite qu'il a péché ! Ce n'est que d'hier, ou peut-être du matin, n'importe ; le soir venu, il ne sait plus rien. La blessure reçue et cicatrisée depuis longtemps, le soldat peut l'oublier, comme aussi la douleur qu'elle lui causa ; mais si, saignant encore, elle paralyse le membre qui la porte, il s'en souvient puisqu'il la sent. Il a même, à cause d'elle, tout un ordre établi dans l'usage de son corps, dans la manière de le mouvoir ou de le tenir au repos. Le péché est au cœur de l'homme une blessure ancienne et nouvelle et qui saigne toujours ; d'où vient qu'il la porte si allègrement ?...

Lorsque deux hommes brisent tout à coup les liens de leur longue amitié, c'est pour eux et devant leurs semblables un événement qui ne passe pas inaperçu ; la mémoire en demeure. La rupture d'une âme avec Dieu est le plus grand désordre de ce monde ; et cependant l'impression

qu'elle nous cause est si fugitive ! Toute offense faite à Dieu devrait être mortelle pour le cœur qui la commet, et par là impérissable dans le souvenir. Il n'en est rien ; pour nous, pécher n'est pas un événement grave, mais une chose ordinaire.

Or, l'oubli de notre état moral, si profondément modifié par le péché, suffit à expliquer la plus grande partie de nos désordres. D'où vient que l'homme touche à tout avec une audace pleine de périls, et que rien n'arrête sa présomption et la confiance qu'il a dans ses lumières ? Si, à l'exemple d'un royal pénitent, « il avait toujours son péché devant les yeux, » il imposerait silence à l'orgueil de sa nature, et de grands malheurs seraient évités. Le souvenir de son triste passé, le sentiment de son état de pécheur, la réserve que l'un et l'autre imposent à son langage, tout cela fournit à sa religion pratique de puissantes ressources pour le fixer dans le bien.

De plus, ne faut-il pas se taire, justement parce qu'on a tant et si mal parlé ? La langue

est un glaive. Que de fois, dans ma vie, je m'en suis servi pour frapper et pour blesser ! Et avant de m'en servir encore, je devrais penser aux victimes qu'elle a faites. Elle a frappé les humbles et les petits, elle a maltraité les faibles, elle a médit, elle a calomnié. Elle a attaqué Dieu et les hommes. Pas une vertu, pas une vérité qui n'ait à se plaindre de ses méfaits. La voilà toute souillée du sang des âmes ! Et je la reprends avec tant de facilité ! Et je la laisse encore toucher à tout avec tant d'imprudence ! Oui, prenons la parole pour réparer le mal que la parole a fait ; mais surtout taisons-nous, car le plus souvent le silence sera la meilleure des réparations. Oh ! qu'ils ont droit à l'estime, ces chrétiens délicats qui gardent toujours quelque horreur de leur langue, à cause de ses anciens désordres ! Qu'ils ont droit au respect, ces chrétiens timides et réservés, qui craignent « de revenir moins hommes de leur conversation avec les hommes ! » Comme on s'édifie de leur anxiété, dès que l'entretien, cessant d'être indifférent ou bon, est exposé à n'être plus vertueux !

Il arrive un moment, dans notre vie de chrétiens, où nous n'avons pas d'autre danger de péché que celui qui vient de la parole. Les illusions ont disparu ; les passions sont moins vives ; l'âme s'est faite à la souffrance. Quel est donc l'ennemi qui nous reste ? Notre langue. Mais le crucifix nous reste aussi, pour nous ramener à la loi du souvenir et du silence.

Elle m'est précieuse, cette heure de complète liberté, lorsque, la journée finie, je me trouve seul avec moi-même. Alors ma langue cesse de parler, et mes oreilles se reposent des conversations humaines. Le crucifix me tire à lui et il me dit : Prends à mes pieds ce moment de solitude. Il est si doux de se taire quand je suis là ! Rappelle-toi que tu es pécheur. Dans ton péché, rien n'est bon ; mais dans le souvenir que tu dois en garder, tout est salutaire. Tu vois ce qu'il a coûté au Maître de paroles et de silence, de travaux et de sang ! Les devoirs de ta condition et ceux de la vie sociale exigent que tu parles ; mais apprends de moi la règle à suivre et la mesure à respecter ; apprends aussi comment

on expie quand on a dépassé toute règle et toute mesure. Je ne veux pas que tu sois muet dans la vie, mais je veux que tu sois silencieux à propos. Ah ! si tu pouvais prendre de ton Modèle ce sentiment de pénitence et de componction, dont son âme fut remplie de Bethléem au Calvaire, tu serais à la fois résigné à parler et disposé à te taire. Si tu savais à quel point l'abondance des paroles nuit au simple et au vrai, et débilite ton christianisme, tu ferais une part plus large à la méditation et au silence.

Dans ce colloque du soir, où l'on est seul à parler avec le crucifix, on se trouve bien petit en faisant l'examen des propositions émises, des opinions chaudement soutenues, des entretiens inutiles qui ont rempli la journée. O mon frère, je laisse au crucifix de vous prescrire le silence comme un devoir. Pour moi, je vous donne ce conseil : Allez à lui, à la fin de chacun de vos jours, pour déplorer les abus de la parole et goûter combien il est doux de se taire en Jésus-Christ.

II

Je suis ici-bas dans la condition d'un affligé ; à ce titre, me taire est une convenance.

Quelles que soient les formes variées de nos épreuves, leur résultat direct est le même : elles engendrent la tristesse. Celle-ci distingue les enfants de la cité de Dieu : « Vous pleurerez, tandis que le monde se réjouira. » Et la tristesse chrétienne a aussi son caractère distinctif ; c'est le silence. Job, triste à la façon d'un disciple de Jésus-Christ, se tait sous le poids du malheur. Ses amis viennent le visiter, et ils restent sans voix pendant sept jours, tant était grand le respect qu'ils portaient à sa douleur, et tant était profonde leur propre douleur ! Nous savons ce que fut Jésus-Christ à l'heure de ses angoisses : il priait !

Rien dans l'Évangile ne me défend d'aller dire à un ami : Mon âme est triste jusqu'à la mort, veillez et restez avec moi. Jésus permettra peut-être que je réussisse, mieux qu'il ne

réussit lui-même en réclamant trois fois, et vainement, l'assistance de ses apôtres. Bénis soient ceux qui me consolent ; mais leur compassion ne prête jamais qu'un secours transitoire. La tristesse revient à sa solitude ; le silence lui convient. Aussi c'est une grande et sainte chose que d'être affligé, en se taisant. Porter sa croix sans en parler trop ; souffrir que les clous pénètrent dans les pieds et dans les mains, et cependant modérer ses plaintes ; soutenir le crucifiement complet sans se répandre en clameurs désespérées, voilà qui révèle, à n'en pas douter, la perfection du disciple à l'école du Calvaire.

Remarquons toutefois que le caractère de la douleur ne se soutient pas de lui-même et sans effort. Lorsque, depuis un temps, elle a pris place au cœur, le cœur se trouve partagé entre deux sentiments contraires : l'un l'incline au silence, et l'autre à la communication ; celui-ci étend un voile sur la tristesse, celui-là la découvre. Il y a donc une différence essentielle entre les âmes affligées.

Quelques-unes — les âmes d'élite — considé-

rant leur douleur comme un mystère, l'enferment religieusement dans leur *tabernacle*, et placent à la porte la dignité comme gardienne. Elles sauront cependant répondre aux questions avec franchise et se déclarer tristes, puisqu'elles le sont; leur silence n'aura rien de singulier, rien de forcé. Mais le côté sacré de leur épreuve, elles ne le livreront jamais. Elles le réservent pour le crucifix, dépositaire des secrets qu'on ne confie pas à d'autres. Elles n'en parleront qu'à l'autel, car elles vont y chercher la divine hostie pour l'appliquer sur la plaie intime. Oh ! qu'elles restent ainsi; car, dans ces voies de la tristesse, elles ont trouvé « la meilleure part. » Ne condamnons pas leur réserve, et surtout ne les accusons pas de dissimulation.

D'autres âmes ne voient dans la douleur que la douleur elle-même. Alors on ne saurait la retenir dans « l'enceinte réservée, » parce qu'il faut qu'on se console. Si la peine n'est au cœur que ce que l'indisposition physique est au corps, découvrons-la et parlons. Donnons-lui pour interprète l'éloquence des larmes, du visage et de

la voix. C'est une première consolation, celle peut-être à laquelle nous tenons le plus. Cherchons ensuite les consolateurs célèbres, comme on cherche les médecins habiles ; allons où on nous écoute, allons où on nous comprend...

Et voici que la journée touche à sa fin ; voici l'heure où le crucifix ramène au silence cette âme lassée de paroles et vide de consolations. « Viens à moi, lui dit-il, toi qui es chargée, et je te soulagerai. » Ils ne t'ont pas consolée ? Et c'est parce qu'il n'y a qu'un Consolateur, Jésus-Christ, « ce Pontife qui compatit à tout, car il a pris toutes nos infirmités, moins le péché (1)... » Ils ne t'ont pas consolée ? Et Jésus ne l'a pas voulu, parce que tu cherchais moins son honneur que ta satisfaction.

Cette leçon de la croix nous montre que, à tout prix, il nous importe d'être discrets dans l'exposé de nos douleurs. Si nous ne faisons pas du silence une application intelligente et religieuse, nous courons inévitablement à trois

(1) Saint Paul aux Hébr., 4, 15.

grands défauts : — A l'exagération, parce qu'il est dans nos habitudes de raconter nos peines intimes, au moment de l'impression. Que devient alors le respect de la vérité ? Sommes-nous vrais quand nous sommes passionnés ? — A la faiblesse, car plus nous parlons de nos souffrances, plus nous ruinons la force qui les supporte. Et une diminution dans le caractère, n'est-ce pas un mal ? « Me taire et espérer, voilà ma force, » dit un prophète (1). Ce mot pourrait servir de devise à tous les affligés. — A l'égoïsme, puisque parler de sa douleur, c'est parler de soi. Il est pour le moins aussi dangereux de ne pas se taire dans l'affliction, que de ne pas se taire dans la prospérité. Quelle est donc la situation que l'orgueil ne sache pas exploiter à son profit ? Et quand nous aurons fait de notre personne l'objet constant de nos discours, que restera-t-il à notre christianisme pour nous faire accepter le renoncement ?

Que la douleur aille donc de préférence au

(1) Isaïe, 30, 16.

crucifix, car « il a les paroles de la vie éternelle, » et les consolations de la vie militante. Plus nous lui donnons notre confiance, plus il nous communique, dans des douceurs qui ne trompent pas, la vérité, la force et le désintéressement qui sauvent. C'est au ciel que Jésus « effacera toutes les larmes de nos yeux ; » mais il commence déjà dès ce monde pour ceux qui se tiennent en silence au pied de sa croix.

III

Je suis ici-bas dans la condition d'un persécuté : à ce titre, me taire est un mérite.

Tout contribue à environner l'homme, dans son voyage, de souffrances et de périls : ses passions le tyrannisent, les créatures l'accablent, le temps le presse, la mort le poursuit de ses épouvantes, avant de le frapper ; il est ainsi, et par lui-même et par d'autres, pourchassé jusqu'à la tombe. Vaste persécution, que le péché et ses suites ont organisée contre lui, et qui le constitue dans cet état que saint Paul défi-

nit en deux mots : « Au dedans la crainte, au dehors le combat. » Tel est l'homme, riche ou pauvre, roi ou sujet; mais il faut dire quelque chose de plus du chrétien. Comme homme, rien ne lui est épargné de la persécution générale; et comme chrétien, tout le livre à des attaques qui ne sont réservées que pour lui. « Vous pleurerez, » a dit Jésus-Christ; donc à nous les larmes. « Vous serez pressurés en ce monde, » a-t-il ajouté; ainsi, contre nous les assauts conjurés de la part des volontés conscientes, et qui savent ce qu'elles font. L'Apôtre, énumérant ses épreuves, ne peut oublier celle qui lui est sensible entre toutes : « *Periculis in falsis fratribus*, en péril au milieu des faux frères. »

Mais je ne me plaindrai pas : après tout, mieux vaut être du côté des persécutés que du côté des persécuteurs. C'est mon honneur, c'est mon mérite; et l'un et l'autre découlent d'une grande vocation. Allons contempler le Juste, aux prises avec les méchants; apprenons du crucifix comment on sort vainqueur de ce combat sans combattre, et par la seule force du silence.

A la première atteinte de la calomnie j'oppose un mouvement spontané de violente indignation, et je m'écrie : C'est injuste ! Sans doute il est dans mon droit naturel de m'émouvoir ainsi, car rien n'est moins supportable à l'amour-propre que d'être accusé faussement.

Or, le premier service que me rend le crucifix consiste à me ramener à l'Évangile. Là, je trouve une doctrine admirable en elle-même, plus admirable encore quand le chrétien réussit à la mettre en pratique. « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient (1). » Telle est précisément la supériorité de la religion à laquelle j'appartiens ; elle veut que j'accepte sans murmure ce que je n'ai pas mérité. Quand j'aurai dit cent fois : C'est injuste ! il me restera toujours à supporter ce qui est injuste, sous peine de ressembler « aux publicains qui aiment seulement ceux qui les aiment. » Je veux prendre la parole contre la

(1) Saint Matthieu, 5.

calomnie? Jésus me le permet, pourvu que ce soit la parole de la prière: *Orate pro calumniantibus vos!* Quelle doctrine!

Elle est si fort au-dessus de la nature que, pour la faire passer dans ma conduite, l'Évangile, à son tour, me ramène au crucifix. Quelqu'un a-t-il réalisé ces grandes choses de la charité et du pardon? Oui, celui-là même qui les a enseignées, Jésus-Christ: « Il s'est abandonné à ceux qui le jugeaient injustement. » Ils l'ont accablé d'outrages, ils l'ont mis à mort. Ont-ils réussi à lui arracher une malédiction, un murmure? Non; a-t-il parlé sous les verges et sous l'insulte? Oui, et il a dit: « Mon père, pardonnez-leur... » Ainsi l'observateur le plus rigoureux de l'Évangile, c'est l'auteur même de l'Évangile.

D'autres que Jésus-Christ ont-ils pu faire ce qu'il a fait? Oui, par la vertu de sa croix. Saint Paul le constate dans ces étonnantes paroles: « On nous maudit et nous bénissons; on nous blasphème et nous prions (1). » Voilà nos mo-

(1) Saint Paul, I Corinth., 4.

dèles. Pleins des enseignements et de la force du crucifix, opposons le silence à la calomnie. Elle est une noire injustice; mais Dieu veut en tirer sa gloire et notre salut : adorons sa justice dans l'injustice des hommes. Laissons-la passer sans nous plaindre, cette justice du Seigneur, car elle nous est bonne. Distinguons, dans le péché de ceux qui nous accusent, ce que Dieu veut et ce que fait l'homme ; détestons ce que fait l'homme, vénérons ce que Dieu veut. Et que sont les méchants, sinon les instruments de notre Maître, et les exécuteurs de ses ordres ?

Le saint roi d'Israël avait entrevu cette morale sublime de la Loi nouvelle, et il en fit un jour une touchante application. Chassé de Jérusalem par la révolte d'Absalon, il gravissait le flanc d'une montagne. Tout à coup un homme de la maison de Saül, Séméï, l'apercevant, ose lui jeter des malédictions et des pierres. « Va-t'en, lui criait-il, sors, homme de sang... il est juste que les maux t'accablent et que le royaume passe aux mains d'Absalon... » Et ceux qui l'entendaient voulaient écraser « ce chien mort; »

mais le roi les arrêta. « Laissez-le, dit-il, maudire David, selon l'ordre du Seigneur. Le Seigneur regardera peut-être mon affliction, et me fera du bien à cause de la malédiction de ce jour (1)... »

Il dépend donc de moi que la calomnie porte, sous ses épines meurtrières, toute la sainteté de mon christianisme, tous les honneurs de mon éternité. En la supportant sans invective, je lui devrai les bénédictions du ciel, les regards affectueux de Jésus en croix et ma ressemblance la plus réelle avec le divin Modèle.

Pour sortir de son silence, le chrétien calomnié pourrait encore faire ce raisonnement : il importe de poursuivre le mensonge ; venger la vérité outragée est un devoir. Et voici, d'après un illustre orateur, comment Jésus-Christ, à sa dernière heure, sut accomplir ce *devoir*, mais en suivant une voie que nous n'aurions jamais soupçonnée :

« Il était, ce semble, de la gloire de Dieu que

(1) II Liv. des Rois, 16.

la calomnie fût confondue. Il est vrai ; mais il était encore plus de la même gloire qu'un juste calomnié demeurât dans le silence, et c'est pourquoi Jésus se tait. Il y allait de son ministère, que lui, qui avait prêché les vérités du salut, ne passât pas pour un corrupteur du peuple ; je l'avoue : mais l'honneur de son ministère l'engageait encore plus à pratiquer lui-même ce qu'il avait enseigné, savoir : d'abandonner sa propre cause ; et c'est pour cela qu'il ne dit pas un seul mot. L'intérêt de la religion voulait que lui, qui en était le chef et l'auteur, ne fût pas regardé comme un criminel ; j'en conviens : mais il n'était pas moins de l'intérêt de la religion, que lui, qui en devait être l'exemple et le modèle, apprît aux hommes à faire le plus grand de tous les sacrifices, celui de la réputation ; et c'est ce qui lui ferme la bouche. Il devait épargner à ses disciples la honte d'avoir eu un maître séditieux ; j'en demeure d'accord : mais il aimait encore mieux leur laisser cette belle leçon d'avoir eu un maître patient jusqu'à l'insensibilité, et jusqu'à un entier oubli

de lui-même ; et de là vient qu'il demeure muet. Il se devait à lui-même la justification de sa vie et de sa conduite surtout en présence de Pilate, lequel étant étranger ne pouvait pas le connaître, et qui, en qualité de juge, devait en faire son rapport à Rome : à Rome, dis-je, où il était si important à Jésus-Christ de n'être pas décrié, puisque c'était là que son Évangile devait être bientôt prêché, et qu'il voulait établir le siège de son Église ; je le confesse : mais son Évangile devait être un Évangile d'humilité, et son Église ne devant point avoir d'autre fondement que celui-là, il trouve sa vie mieux justifiée par son silence que par ses paroles ; et cela fait qu'il ne parle point : *Jesus autem tacebat* (1). »

Il m'est facile de tirer de cette page éloquente et du crucifix qui l'a inspirée toute ma règle de conduite dans ce difficile combat. — Je laisserai à Dieu, le plus souvent, le soin de me justifier, et je saurai me taire dans ces

(1) Bourdaloue, *sur la Passion*.

mille occasions où je ne pourrais m'expliquer sans compromettre le bien inestimable de la paix. — Je m'interdirai les mouvements passionnés dans ces causes diverses, où il m'est si facile de me tromper en me croyant innocent. — Je modérerai l'ardeur naturelle à poursuivre mes droits en ces rencontres, où il est plus chrétien de les céder. — Au moment critique, et quand je suis sur le point de perdre tout le mérite de mes premiers efforts, je me jetterai au pied du crucifix et, par la grâce qu'il me communiquera, je me dirai avec instance que je ne suis ni plus saint ni plus juste que Jésus-Christ; que les choses dont on m'accuse ne sont pas plus atroces que celles qu'on lui a imposées et que ma réputation n'est pas d'une conséquence plus grande que la sienne (1)... Par la sainte passion du Sauveur, que ces pensées, qui me captivent dans le calme de la méditation, me trouvent fort et résolu pour les appliquer aux heures de l'épreuve !

(1) Bourdaloue, *sur la Passion*.

Taisons-nous donc, ô mon frère, puisque c'est si bien dans le devoir d'un pécheur pénitent, dans les convenances d'un affligé selon l'Évangile, et pour le mérite d'un persécuté comme le Maître. Taisons-nous pour entendre Dieu nous parlant par les voix diverses qu'il emprunte : voix de la nature et de la révélation, voix de l'histoire et des événements, voix des hommes et des choses. Parler d'une façon judicieuse et sensée est un phénomène rare ; car on n'y réussit que par l'habitude d'une oreille qui écoute et d'un esprit qui observe. Le recueillement est donc la grande école de la parole.

Héritiers de toutes les vertus de Jésus-Christ, soyons-le aussi de son silence ; portons-le à travers le monde, et que le monde, en nous regardant, soit forcé de dire : Voyez comme ils se taisent ! Les hommes parlent beaucoup et pensent peu : soyons plus que des hommes, soyons des chrétiens qui ont beaucoup à penser et peu à dire. Si nous ne pouvons suivre ces âmes d'élite, qui vont se taire au fond d'un cloître, sachons édifier la foule par notre attitude silen-

cieuse et recueillie. Voyageurs, pleins de désirs pour le but suprême, parlons peu mais marchons bien ; soldats, disputant la victoire, usons nos forces à combattre et non à discourir ; ouvriers de la vigne du Seigneur, taisons-nous et travaillons. *Jésus autem tacebat.*

CHAPITRE VIII

Le Crucifix et la Mort

Au-dessous des pieds de mon crucifix sont disposés deux ossements, et l'effigie d'une tête de mort les domine. J'ignore quel est le chrétien qui, le premier, eût l'idée de clouer ainsi à la croix le spectre de la mort. Deux raisons, sans doute, ont suggéré cette pieuse invention. La lugubre image est placée là, comme un trophée au pied du vainqueur, et semble redire la parole des saints Livres: O mort! où est ta victoire? Elle est placée là, pour apprendre que ce n'est pas ailleurs qu'il faut réfléchir à sa fin prochaine, et méditer les années éternelles. Toute étude du trépas, faite à distance du crucifix, laissera au cœur de celui qui s'y livre peu de consolation et encore moins de courage.

Écarter cette redoutable perspective, je ne le puis pas ; m'en étourdir dans une vie de plaisirs et d'affaires, je ne le veux pas ; emprunter les ressources d'une philosophie naturelle et me poser en Socrate devant la coupe empoisonnée, me semble vide et mensonger ; je ne saurais ni prendre ni soutenir un tel personnage.

Poussé par le temps, comme un pauvre débris qui tous les jours perd quelque chose, je ne veux aller qu'à vous, ô mon Maître, pour méditer sur l'appel suprême et pour m'y préparer. Vous seul pouvez l'entourer de grandeur, de force et d'espérance ; vous seul savez calmer les terreurs du condamné. C'est donc dans vos bras, à vos pieds, près de votre côté entr'ouvert, que je viens aborder l'irrémissible décret : « Il a été statué que l'homme mourrait une fois, et après cela le jugement (1). »

(1) Saint Paul aux Hébr., 9, 27.

I

Je ne dissimulerai pas que la mort est pour moi pleine d'épouvante, et je veux dire simplement, au pied du crucifix, tout ce que je redoute.

Je crains non-seulement la mort, mais ce qui la précède, je veux dire la maladie ou l'infirmité incurable qui m'use peu à peu. En allant au fond de ce malaise, touchant la destruction, peut-être devrais-je conclure que je crains la lutte douloureuse et prolongée plus que la mort elle-même. Et cependant, si Dieu me donnait de régler le cérémonial de mes derniers moments, j'ignore à quoi je saurais me résoudre. Choisirais-je le mal qui foudroie ou le mal qui procède avec mesure ? Celui dont on sent toutes les pointes acérées, ou celui qui laisse inconscient ?... Il est juste, ô mon Dieu, et il m'est bon que vous soyez le seul maître de tout cela.

J'ai besoin de me faire ce tableau d'avant la tombe, parce qu'il est plein d'enseignement.

Je suppose donc que je m'en irai de ce monde par la maladie ; elle commence : que le nom du Seigneur soit béni ! Le mal et l'art de le guérir vont se disputer à la fois un pauvre corps, victime forcée de leur expérience et de leurs épreuves.

C'est la lutte ; non pas debout, mais dans cette position que l'homme accepte, la nuit, pour prendre son repos, et qui, le jour, devient son humiliation. Me voilà livré à ceux qui ont la charité de me servir. Les murs d'une chambre deviennent mon seul horizon. C'est ici que va se dérouler, heure par heure, le drame obscur de ma passion.

Si jusque-là j'ai manqué de règle et de modération, il faudra m'y soumettre ; mes désirs seront traités comme les caprices d'un enfant. Pendant le jour, j'aurai autour de moi des visages connus, mais pendant la nuit ce sera une figure étrangère : heureux si elle m'apparaît sous le voile d'une fille de charité. Le plus souvent, tout se fera à l'encontre de mes goûts ; quand je voudrai être seul, les visiteurs se mul-

tiplieront ; quand je succomberai sous le poids de l'isolement, l'isolement se prolongera.

Et j'entendrai autour de moi le mouvement de la vie agissante. Quels regrets de n'y point participer ! Quelles réflexions sur ce bien temporel de la santé, apprécié seulement quand on ne l'a plus ! N'est-ce pas douloureux que cette suspension forcée dans la pratique de sa vie, de son travail, de ses plaisirs, de son cercle d'amis ? Tout est supprimé, moins les préoccupations, aussi vaines que déchirantes. Pourquoi la nature est-elle la même, et le soleil aussi radieux, et les hommes aussi empressés ? Volontiers, on s'en étonnerait, car on ignore toujours combien est petite la place qu'on occupe en ce monde. Comment échapper à moi-même et me distraire ? Lire ? je ne le puis. Soutenir une conversation ? mes forces s'y refusent. Voilà donc un chrétien aux abois ? Non, s'il sait se faire une sainte pratique du crucifix. Sans doute on peut être malade sans lui, mais on n'est grand dans la maladie que par lui.

Et d'abord, il remplace et résume toutes les

choses religieuses que je n'ai plus. Il me tient lieu de l'église, dont j'aimais les parvis ; de l'autel et du tabernacle, qu'il m'était doux de regarder, et que je ne verrai plus ; des assemblées chrétiennes dont je suis privé ; des livres saints, que je ne puis ouvrir. Parce qu'il me reste, je subis sans amertume toutes ces privations. Quelle place importante il occupe dans ma maladie ! Il est mon Psautier et mon Évangile. Je le prends, je le quitte ; j'y reviens des mains, des lèvres et surtout du cœur, car il y provoque mes invocations et les reçoit ; il prie et me fait prier. Que dis-je ? il m'organise dans ma maladie et ne souffre pas que je laisse en retard la question essentielle qui se traite avec le prêtre, et la question temporelle qu'il ne m'est pas permis de négliger. Toutes ces décisions s'affirment par des traits rapides qui partent de la sainte image, et que je ne sais pas même lui attribuer, dans les heures brisées du jour, ou dans les longues insomnies de la nuit, alors qu'il est seul à veiller avec moi. Car, il faut en avoir fait l'expérience, pour comprendre jusqu'à

quel point le crucifix et le malade se conviennent.

Et ce n'est pas tout ; mourir longuement est chose dure et dangereuse. Le caractère et l'esprit sont exposés à fléchir, l'un dans la pusillanimité, l'autre dans l'aigreur ; de là le découragement pour la volonté. On accuse le temps, les remèdes, les personnes et soi-même. Trop souvent, les exigences dépassent toute mesure, et les prétentions se font déraisonnables. De son lit, on veut encore gouverner et juger ce qu'on ne voit pas et ce qu'on ne sait plus.

Le malade chrétien qui en vient là donne un lamentable spectacle. Ce serait l'heure au contraire de se montrer un autre Jésus-Christ, puisqu'il est un autre crucifié. Pour cela, il lui faut son modèle et son guide. Le rôle du crucifix est ici incontestable. Lui seul ramène doucement le malade à la patience qui lui échappe ; il lui inspire la bonté reconnaissante pour ceux qui le servent ; il calme ses agitations inquiètes ; il arrête soudainement la plainte ou lui donne son caractère chrétien ; il met sur le visage du

patient un reflet de douceur emprunté au visage de Jésus-Christ ; il dompte enfin toute cette nature humaine, si peu endurente et si facile aux écarts. Faire de cet homme de douleurs un saint, c'est un grand triomphe obtenu dans ces moments où, de la part de l'homme, tout semble rendre le triomphe impossible. Et c'est aussi un grand spectacle qu'un chrétien aux prises avec la souffrance, gardant la force de son âme, simple et sans phrase dans l'épreuve, docile comme un enfant à l'action de la croix.

Dans ce grand travail de sanctification — et au milieu des prospérités de la vie, il ne fut jamais si grand — il se produit une disposition bien digne de remarque. La pensée de la mort vient tempérer l'actualité de la maladie ; la perspective redoutable apaise la réalité crucifiante. Le disciple veut mourir comme son Maître ; il veut donc aussi souffrir comme lui. La souffrance, qu'est-elle, sinon un purgatoire et une réparation ? Puisque le temps est encore là et qu'il presse, le chrétien va se hâter d'être bon. Il est au vestibule du ciel, il le sent ; c'est la

dernière heure de l'ouvrier à la vigne du Seigneur, la dernière pour s'accuser de n'avoir pas aimé, la dernière pour aimer.

Oh ! comme alors les avertissements de l'Évangile sont pieusement entendus : « Faites de dignes fruits de pénitence. » — « Le royaume de Dieu est proche, veillez ; vous ne savez ni le jour ni l'heure. » — « Heureux le serviteur que le maître, en rentrant, trouvera dans une veille consciencieuse ! » Nous nous trompons, comme des hommes qui n'ont pas les réflexions du dernier moment, quand nous pensons qu'un tel langage va effrayer le chrétien mourant, en ruinant ses espérances de vie. Peut-être, en effet, n'avons-nous pas le ton qu'il faut pour lui dire que tout va finir. Mais présentons-lui son *Livre*, et il saura se résigner et attendre « la lampe dans les mains. » O mon frère, quand viendra pour vous la maladie, souvenez-vous du crucifix.

II

Je crains la mort en elle-même. Est-ce faiblesse de caractère et manque de virilité ? Est-ce

attachement désordonné pour ma personne, créant une délicatesse excessive? Est-ce insuffisance de christianisme? Nul doute que ma frayeur ne tienne de tout cela à la fois.

Il ne manque pas d'hommes qui, sur ce sujet, ont de fières paroles. Mourir? disent-ils, *cela ne me fera rien*. Parlent-ils bien de l'abondance du cœur? Car il semble que la mort nous est imposée, *pour que cela fasse quelque chose*. — Mourir? *le plus tôt sera le mieux*... Cette parole rappelle celle du Sauveur à Judas : « Fais au plus vite ; » mais il est permis de douter qu'on la dise dans le même esprit; et je vois qu'elle n'empêche pas ceux qui la prononcent d'employer avec conscience tout ce qui peut retarder la mort.

Mais je m'incline avec respect, et avec une piété jalouse, devant les paroles des saints. Eux peuvent me parler de la mort, parce que le désir qu'ils en ont est réel, aussi réel que leur soif de la vision intuitive. Ils m'apparaissent comme des soldats au pied des remparts, attendant avec impatience le signal du dernier assaut.

« Je désire mourir pour être avec le Christ ; » toute l'âme de saint Paul est dans cette sublime parole : on sent qu'il dit vrai. Le mot de saint Jérôme me bouleverse, comme la plupart de ceux qui jaillissent de sa rude éloquence : « O mort, tu es noire, mais tu es belle. » C'était vrai pour lui, à la suite des macérations dont il avait rempli son désert de Chalcide, après ses vastes travaux dans l'interprétation des Écritures. Pour moi, je trouve la mort *noire* ; je ne sais pas la trouver *belle*. Oui, c'est une vie passée dans la prière et dans un saint labeur, qui peut seule transfigurer la mort. Et si l'on tremble, il est permis de se raffermir par cette parole d'un autre saint : « Voilà si longtemps que tu sers le Christ, et tu as peur ? »

N'importe, la mort reste ce qu'elle est, une séparation, une destruction à laquelle je répugne de toute la force de mes instincts : elle reste la grande peine du péché.

Il est dans la nature que j'éprouve des terreurs, et il est dans l'ordre de la grâce que je les discipline : la crainte dans le calme et dans la

confiance, tel est l'idéal à réaliser. Or, comment y parvenir ?

Je viens déjà de l'indiquer. Si je remplis ma vie de Dieu et de son amour ; si je la consacre au service du prochain et de la vertu, toutes mes puissances, prenant une direction ferme et bien accentuée de ce côté, se laisseront difficilement intimider. Je serai dans la condition de l'athlète, qui, se sentant fort et exercé, ne frémit plus à la pensée du combat qui l'attend.

Il arrive pour l'âme un moment où elle remplace une disposition pénible, et jusque-là dominante, par une disposition meilleure, qui restera souveraine jusqu'à la fin. Ce moment est celui où, aimant Dieu par-dessus toutes choses, elle ne laisse rien d'obscur et d'indécis dans la conscience et dans la volonté. Alors, « l'amour chasse la crainte. » Un fossé seulement la sépare de Dieu et de la fin du combat ; elle ne redoute plus de le franchir. Le sentiment qui lui fait désirer Dieu, l'emporte sur le sentiment qui lui fait appréhender le trépas. L'impression pénible restera peut-être, mais moins invincible

que je le suppose. — N'y a-t-il pas encore quelques moyens pour l'atténuer ?

Quand un enfant tremble de peur, à cause du bruit qu'il croit entendre dans le lieu voisin, on le guérit en le prenant par la main et en le faisant juge sur place de son erreur. Ainsi, il m'est utile de voir mourir, et surtout d'aider à mourir.

C'est une des plus saintes choses de la charité, que d'apparaître et de se tenir au milieu de l'agonie d'un frère et de l'assister jusqu'au dernier souffle. On lui présente le crucifix, on lui montre le ciel en disant : Courage ! On murmure à son oreille ces trois termes, qui ont Dieu pour objet : Je crois, j'espère, j'aime ! Tous les trois, s'ils n'ont pas rempli le cours de la vie, doivent en remplir la fin. Et maintenant, « partez, âme chrétienne !... »

Le frère est mort, et en quittant sa froide dépouille, n'emporte-t-on rien avec soi ? On emporte une grâce de *réserve*, précieuse récompense de la charité accomplie. Cette grâce ajourne son principal effet jusqu'à l'heure su-

prême ; mais elle exerce déjà sa sanctifiante influence sur nos heures d'inquiétude et d'effroi. Tout l'enseignement du douloureux spectacle nous suit, et nous reste longtemps. Il est toujours marqué par quelque circonstance qui nous le rend plus vivant et plus salulaire. Mon Dieu, ce mort, en paraissant devant vous, n'avait-il pas encore dans les yeux le crucifix que je lui ai montré, et dans l'oreille la parole que j'ai fait retentir ? N'avait-il pas l'un et l'autre dans son cœur ? Je l'accompagne donc pour le défendre à votre tribunal. Pensée consolante ! non pas que je veuille exagérer l'importance de mon rôle ; mais nous pouvons être quelque chose dans la sainte mort d'un chrétien, et Dieu ne laisse rien sans récompense.

De plus, la leçon de la fragilité des choses humaines, je viens de l'apprendre à ce trépas, mieux qu'à la suite de longues et profondes réflexions. J'ai touché du doigt le néant d'une prospérité d'homme, il ne m'est pas difficile alors de songer à mon propre néant. De là surgit souvent une résolution importante. Je brise

ces liens du cœur qui donnaient à la crainte que j'ai de la mort son caractère le plus alarmant; je simplifie ma vie, pour que rien ne vienne entraver ou compromettre ma dernière heure.

Cependant, si le trépas d'un frère suscite en moi un ordre de pensées qui me disposent à ma fin, il ne laisse pas de remuer à nouveau ces impressions de la nature, dont on n'est pas maître. J'ai été témoin de sa lutte suprême, j'en ai surpris l'effort désespéré; j'ai touché la sueur froide de son front et j'ai entendu le râle déchirant. Tout cela me reste et me poursuit. Non, la parfaite école de nos agonies et de nos morts n'est pas là : elle est dans le crucifix, qui me présente aussi un frère expirant et trépassé, et quel frère !

Parce que le crucifix est une image, il ménage admirablement la délicatesse de mes sens. C'est vrai, il porte des plaies et s'efforce de me traduire la sainte angoisse de Jésus-Christ; mais l'effort de ma piété, pour animer la divine effigie, ne va pas jusqu'à réveiller, comme un

trépas ordinaire, les impressions qui glacent le cœur. Je vois moins la blessure que l'amour qui en découle ; moins l'horreur de la mort que la gloire de la Rédemption. Cette destruction me saisit, non par les commotions vulgaires de la nature, mais par son côté extraordinaire et libérateur. Je ne touche pas un crucifix comme je toucherais un cadavre, et cependant en l'un et l'autre c'est la mort.

Comme il est une admirable transition offerte à ma tremblante nature, et conduisant ma pensée sans violence des jours prospères au cercueil ! Aussi je passerais de longues heures à méditer la mort dans mon crucifix, que je n'aurais pas peur. Rien ne trouble le disciple qui vient apprendre là, de son Maître, comment il doit mourir. La croix me montre des souffrances endurées par amour ; elle me rappelle les lois de la justice et de l'expiation, le mal du péché, et le travail auquel il faut se livrer pour l'effacer et le détruire. Elle me prouve que si la plus grande partie de ma vie s'est dissipée dans les vanités, ce qui m'en reste doit être marqué

par le courage à subir la dernière peine, qui rachètera le temps perdu. La mort est comme l'acte de contrition pour toute une existence où l'on a tant évité de mourir. Ainsi que l'hostie, le crucifix est un viatique, exerçant son action mystérieuse même sur le corps.

L'habitude de voir les membres de Jésus sur la croix me prête un secours qui peut échapper à mon observation, mais qui n'en est pas moins réel. Ses membres sacrés ont tous l'attitude de la soumission, de l'humilité et de la pénitence. Ils restent où ils ont été placés, à l'endroit de la croix qui les retient par des clous, et semblent dire, dans leur sainte inertie, la parole de l'agonie : Père, que votre volonté se fasse !

Or, les mains soumises de Jésus crucifié disposent mes mains à se soumettre, elles aussi, et à accepter d'avance sans se débattre la position qu'elles devront garder sur le lit de mort. Ses pieds, dociles à leur humble place, fixent mes pieds et les empêchent de frémir, en leur inculquant la théorie de l'immobilité. Sa tête et

son visage, qui traduisent tout son amour de Dieu et des hommes, font passer dans ma tête et sur mon visage quelque chose de cette résignation calme et pieuse qu'on aime à retrouver dans un chrétien mourant. Et surtout la plaie de son cœur fait l'éducation de mon cœur pour la mort. C'est bien dans mon sanctuaire intime, et quand la peur le remplit, que Jésus porte l'onction de son généreux trépas. Telles sont les victoires de la bonté divine, dit saint Augustin, elles atteignent le cœur, et par lui l'homme tout entier.

Quand ma méditation se prolonge sur ce sujet, au pied de la croix, je sens mon corps s'apaiser dans son attachement à la vie, à tel point qu'il semble arranger de lui-même et d'avance tous ses membres pour trépasser. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? il lui arrive de se glisser à terre et de prendre sur le sol la position dernière. Il joint les pieds, il croise les mains sur la poitrine, les doigts tenant le crucifix, et il semble attendre un instant l'appel du Maître de la vie et de la mort. Les lèvres et le cœur

disent : Mon Père, je remets l'esprit entre vos mains ! Un tel acte n'est pas sans influence ; on se relève calme et résigné.

Qu'on ne dise pas qu'il y ait là une fiction uniquement pieuse. La croix communique à celui qui habituellement la contemple une grâce presque sacramentelle. Cette grâce est tirée des entrailles mêmes du mystère offert à nos méditations. Elle agit sur tout l'être humain pour le revêtir de force en modérant ses craintes ; par elle l'âme et le corps savent se faire à la mort. Celle-ci peut devenir pour nous presque *belle*, à force de nous apparaître à travers le crucifix.

Et du reste, il est impossible que, dans ces heures de sainte prière, ne descendent pas jusqu'à nous quelques paroles de l'Évangile, qui, passant par la croix, ont une merveilleuse puissance de consolation et d'apaisement. Je m'inquiète pour mon dernier jour ? l'Évangile et la croix me disent : « *Noli timere*, n'aie point de peur. » — *Non turbetur cor vestrum*, que votre cœur ne se trouble pas. « *Ego sum*, c'est moi. » — « *Ego vici mundum*, j'ai vaincu le

monde » et la mort. « Je suis avec vous jusqu'à la consommation... » Sous le charme puissant d'un tel langage, on se sent capable de tout affronter.

III

La maladie, la mort, le jugement! trois termes auxquels on ne saurait échapper: le premier est douloureux, le second est effrayant, le troisième est formidable. *Post hoc autem iudicium.*

On peut, à la suite des années, et grâce à l'expérience acquise, concevoir des dégoûts salutaires de la vie. Tout ce qui nous a souri sur la route n'avait-il pas le caractère de la fragilité, et souvent de l'erreur? Ne sommes-nous pas déjà les survivants de tout ce qui nous a aimés? Le bien désiré n'est pas venu; le mal redouté a dépassé nos prévisions. La vie qui se prolonge n'améliore pas toujours la vie. Mourons donc; car « nous ne sommes pas meilleurs que nos pères (1). »

(1) III^e 1. des Rois, 19.

Mais par un mouvement contraire, si avec les années et l'expérience l'amour de la vie diminue, la crainte du jugement augmente. C'est excusable à la jeunesse de ne rien craindre, pas même un juge, c'est-à-dire de n'y point penser. Quand on arrive à cet âge où le chrétien se prend à peser dans sa main l'emploi qu'il a fait du temps; quand il accumule d'une part les grâces reçues, les pardons cent fois répétés, des communions assez nombreuses pour composer plusieurs ciboires pleins d'hosties; et d'autre part les résolutions négligées, les habitudes toujours vivaces, les chutes et les rechutes, quelles raisons fondées n'a-t-il pas d'appréhender ce qui suit la mort? Qu'en adviendra-t-il de moi? Pour résoudre la question, je me jette dans l'Évangile, et l'Évangile me reçoit d'abord avec un faisceau de paraboles et de menaces, qui rendent ma crainte aussi profonde que surnaturelle.

Les menaces! « Malheur à toi, Corozain, et à toi, Bethsaïde; car si les prodiges opérés chez vous eussent été opérés dans Tyr et Sidon, Tyr

et Sidon auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice ! Aussi je vous le dis, ces deux villes, au jour du jugement, seront traitées plus favorablement que vous (1). » Même parallèle entre Capharnaüm et la terre de Sodome, et même déclaration. Dirai-je que ceci regarde tel publicain et non pas moi ?...

« Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde ! » — « On redemandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné. » — « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous (2). » Voilà qui me regarde ; j'ai beaucoup reçu, j'ai peu fait pénitence. Impossible de taxer l'Évangile de trop de sévérité.

Les paraboles ! Elles se dressent aussi devant moi et chacune me donne le mot qui me convient. Ai-je oublié ce qui arrive au serviteur, qui a veillé pendant la nuit, attendant le retour de son maître, et ce qui arrive à celui qui n'a pas veillé (3) ?

(1) Saint Matthieu, XI.

(2) Saint Luc, XII et XIII.

(3) Ib., XII.

— N'y a-t-il donc rien pour moi, dans cette distribution de talents divers, rendus féconds par les uns, enfouis par les autres, et dans le jugement équitable qui termine la parabole (1)?

— Le père de famille appelle son économe infidèle et lui dit: Rends compte de ton administration. Mon Dieu, le père de famille, c'est vous; l'économe trop infidèle, c'est moi; et entre vous et moi, le jugement un jour!... — Ainsi se parlait un mauvais riche: «Tu as des biens en réserve pour de longues années: repose-toi, mange, bois, fais bonne chair.» Et Dieu lui dit: «Insensé, cette nuit-là même, on te redemanderà ton âme (?).» Et l'insensé, c'est moi, me fixant en cette terre, comme si je ne devais jamais la quitter. Dieu s'appête à m'en sortir et me redemande mon âme et la vie. — Voici que la salle de festin s'est remplie de convives, quoiqu'à grand'peine; le roi apparaît au milieu et remarquant un homme, il lui dit: « Mon ami, comment êtes-vous entré ici, non

(1) Saint Luc, xix.

(2) Ib., xii.

revêtu de la robe nuptiale ? Et l'homme se prit à trembler. Et le roi dit à ses ministres : Jetez-le, pieds et poings liés, dans les ténèbres extérieures ; là il y aura pleurs et grincements de dents (1). » Encore ma personne dans la parabole ! Il me semble que je suis cet homme qui, interrogé, se prend à trembler sous le regard du grand Roi. Jetez-le !... Mais non, pitié, mon Dieu, selon l'étendue de votre miséricorde ! La salle de l'éternel festin n'est pas encore ouverte pour moi ; si je le veux, j'ai le temps de revêtir la robe nuptiale. — Et les vierges, allant au-devant de l'époux, et la voix criant, de la maison fermée, aux imprudentes qui vont chercher l'huile pour leurs lampes, quand il est trop tard : *Nescio vos*, je ne vous connais pas ! Si j'étais de cette foule des tièdes et des indifférents ; si la sentence était pour moi : Je ne vous connais pas !... Faut-il fermer le livre, parce que ma crainte augmente à toutes les pages ? Non ; ces pages me captivent et m'instruisent.

(1) Saint Matthieu, xxii.

Quand j'ai lu longtemps et que j'ai accumulé les avertissements, les menaces, les paraboles, j'ai encore deux mots pour tout terminer, deux mots qui me précipitent à genoux, le front dans la poussière : *Ite, maledicti!*... — *Venite, benedicti Patris mei!*... Me voilà au point culminant de mes terreurs ; mais c'est là aussi que le crucifix m'apparaît.

Il n'y a pas de parole si terrible de l'Évangile que la croix ne couvre de son onction, remplissant le cœur d'une confiance égale à la crainte. Petit nombre des élus ! me disent les uns : Grand nombre des élus ! me disent les autres. Et qu'importe qu'ils me parlent ainsi ? Le nombre des élus serait encore plus petit, que je pourrais en être ; il serait encore plus grand que je pourrais n'en être pas. Le crucifix ne me dit pas des généralités ; il me parle du jugement dans la mesure qui me convient : la crainte qu'il m'inspire est sans désespoir ; la confiance qu'il met en mon âme est sans présomption. Par lui, je touche du doigt ce qui, dans ma vie coupable, est le sujet précis qui doit me faire

craindre, et j'apprends à le corriger ; et par lui je reconnais les motifs propres que j'ai d'espérer, et comment je puis les amplifier.

Quand j'ai l'image de mon Rédempteur devant les yeux, il m'appartient de dire comme saint Paul : « Il m'a aimé et il s'est livré à la mort pour moi. » Que manque-t-il à cette parole pour rassurer mon âme ? Elle m'atteint directement ; elle ne me confond pas dans la foule. L'amour qu'elle exprime est indiscutable, efficace ; *il est pour moi ! Il m'a aimé*, et voilà pourquoi *il s'est livré* ; il m'aime toujours, et voilà pourquoi il me sauvera.

Sans doute la rédemption ne peut me conduire au ciel, sans l'application que je dois m'en faire à moi-même. Mais Jésus-Christ y travaille le premier. Il est Rédempteur en versant son sang ; il l'est en m'en appliquant les mérites. Sa miséricorde poursuit mon salut à outrance. Des occasions que j'ignore devaient me conduire à ma perte ; il les a écartées. D'autres ont réussi à me saisir ; il en a amoindri l'effet ; il m'a relevé de la chute. Je combine des

projets pour le mal ; il les entrave. Je reste libre, et cependant sa miséricorde me contraint à combattre avec lui et pour moi. Je renverse et il restaure ; je me ruine et il recompose ma fortune. Non, il n'y a rien de si instantané dans la nature qui le soit autant que ce sang de Jésus pour m'apporter, dès que je le veux, le pardon, la lumière et la force.

O mon Maître, je crois fermement, là, dans les révélations du crucifix, que vous aurez le dernier mot de ce combat singulier, entre un homme qui agit, comme s'il voulait se perdre, et vous qui faites tout pour le sauver. *A chacun selon ses œuvres* ; mais la miséricorde prend le devant pour que les œuvres soient bonnes. Bientôt je serai face à face avec la justice, et la miséricorde me précèdera une dernière fois, en m'assurant la mort d'un prédestiné : « Cette espérance repose en mon cœur. »

Saint Paul me dit encore que Dieu sauve « ceux qui sont conformes à l'image de son « Fils (1). » Or, c'est ce Fils adorable et bon

(1) Epître aux Rom., VIII, 29.

qui entreprend ce grand travail de la conformité ; et, dans ce but, il emploie deux moyens : ma douleur et la sienne. A chaque souffrance qui me visite, à chaque goutte du calice amer, je m'étonne et je dis : Pourquoi ? Et faut-il que je sois ignorant à ce point ! La souffrance m'est envoyée, pour que je *Lui* devienne *conforme* ; et la souffrance continue à m'être envoyée, pour que je lui sois conforme jusqu'à mon dernier jour. Si Jésus imprime en moi ses stigmates, il a bien son but : c'est pour préparer un jugement qui se prononce en raison de la conformité avec le modèle, cette grande loi des âmes chrétiennes. Ici, deux choses sont nécessaires : la souffrance envoyée de Dieu ; la patience, fruit de mon amour et de ma bonne volonté. Parce que je souffre, je me rapproche de Jésus-Christ ; parce que je souffre patiemment, je m'identifie avec lui. Cette doctrine, l'Apôtre l'établit en deux mots qui se passent de commentaire : « La tribulation produit la patience et la patience produit l'épreuve (1), » cette bonne

(1) Epître aux Rom., v, 3 et 4.

épreuve qui permet d'aller sans crainte au jugement.

Je commence donc à découvrir l'industrie de l'amour du Sauveur, pour nos morts et pour nos jugements. Partons sans peur, car, au terrible tribunal, nous l'entendrons, disant : Les voici, ô Père; comme moi ils ont souffert; à mon exemple et par la vertu de ma croix, ils ont été patients; sauvez-les, « parce qu'ils me sont conformes. »

Quelles que soient les craintes que je confie au crucifix, il y répond par un mot d'espoir qui me pénètre. « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis. » Suis-je présomptueux, en disputant au bon larron le jugement favorable que prononce pour lui Jésus du haut de sa croix? Non, car ce jugement, le coupable le dut à son repentir. Or, un repentir qui mérite le ciel ne peut venir que de Jésus. Et pourquoi penser qu'il me le refusera? Ce que je puis dire de plus pratique touchant le crucifix, le voici : Je le regarderais cent fois pieusement, que cent fois il me donnerait de produire cet

acte d'amour, qui a sauvé le larron sur la croix.

Le crucifix me rappelle encore cette parole du Calvaire : « Mon Père, pardonnez-leur... » Jésus-Christ a donc prié pour mon âme et pour mon salut. La veille de sa mort, il avait déjà répandu toute la charité de son cœur dans la plus sublime de toutes les prières : « Père saint, conservez en mon nom ceux que vous m'avez donnés, pour qu'ils soient un, comme nous le sommes... Préservez-les du mal... Sanctifiez-les dans la vérité... Je vous prie non-seulement pour eux, mais pour tous ceux qui, à leur parole, croiront en moi... Père, ceux que vous m'avez donnés, *je veux* qu'ils soient avec moi, là où je suis moi-même (1). » Or, quand Jésus-Christ prie, « il est toujours exaucé à cause de sa dignité. » O saintes prières du Sauveur, prières de sa vie cachée et de sa vie publique, prières de la Cène et du Calvaire, prières du tabernacle et du ciel, elles sont toutes efficaces

(1) Saint Jean, xvii.

et toutes pour moi : en fixant en elles mon espoir, je ne serai pas confondu.

Je ne puis omettre une dernière assurance que me renouvelle le crucifix. « *Ecce mater tua*, voici ta mère... » Par ce testament du Calvaire, Marie est établie l'avocate des pécheurs et la porte du ciel. Son culte devient donc, pour ceux qui le pratiquent, un signe de prédestination bienheureuse. Qui m'empêche de jeter dans son cœur maternel toutes mes inquiétudes, et de traiter avec elle la question du jugement ? Comme l'Église a bien compris ce port du salut ouvert à tous ses enfants, puisqu'elle leur fait répéter dans une supplication universelle : « ... Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ! »

Plus je médite sur mon jugement, au pied de la croix, plus la croix fait luire jusqu'en mon cœur le rayon d'espoir, et affermit mon courage pour l'heure qui s'avance. Un jour, que mes regards allaient du crucifix à l'autel, le tabernacle me donna aussi sa parole de garantie, pour le succès du dernier voyage. Je la savais déjà ;

mais il plut au Seigneur de me la faire goûter dans les apaisements qu'elle apporte aux heureux habitués de la table eucharistique. « Je suis le pain vivant, descendu du ciel ; celui qui mange ce pain vivra éternellement... Il ne mourra pas... Je le ressusciterai au dernier jour. »

Et maintenant, ô mon frère, êtes-vous satisfait du crucifix, et craindrez-vous toujours ? Oui, craignons comme avant, mais espérons mille fois plus qu'avant. Craignons, car la crainte chrétienne, par les œuvres qu'elle nous fait accomplir, augmente les motifs que nous aurons un jour de tout espérer. Le ciel est une assez belle conquête, pour que nous puissions l'acheter au prix de quelque effroi.

En terminant ces réflexions, jetons-nous ensemble au pied du crucifix et disons : Seigneur, mort en croix pour nos âmes, accordez-nous la plus grande grâce de repentir, que vous ayez jamais donnée à un pécheur avant de mourir.

Amen !

CHAPITRE IX

Conseils pratiques

D'après le témoignage de saint Augustin, de saint Thomas et de toute la théologie catholique, il ne pouvait y avoir, pour guérir notre misère, de moyen plus convenable que la passion et la mort de Jésus-Christ. De là, il est permis de conclure, qu'entre toutes les dévotions, la plus rationnelle et la plus autorisée est celle qui se rapporte à cette passion et à cette mort de notre Sauveur.

Nous nous permettrons ici de donner quelques conseils aux âmes pieuses, en leur rappelant des pratiques, hélas ! trop oubliées dans notre vie chrétienne. Les unes regardent le culte du crucifix en particulier ; les autres em-

brassent le culte de toutes les souffrances de Jésus-Christ.

I

1. Le chrétien doit avoir jour et nuit sur sa poitrine un petit crucifix Il ne manque pas de personnes pieuses, qui portent plusieurs scapulaires et plusieurs médailles. Évidemment nous ne saurions les en blâmer ; mais il serait, pour le moins, étrange qu'elles eussent tout cela, excepté le premier des objets de la piété chrétienne.

2. Il faut placer dans la chambre que l'on occupe plus particulièrement un grand crucifix bien visible pour les yeux, même aux heures d'une demi-obscurité. La négligence à cet égard serait, à elle seule, la preuve que l'on ne comprend pas tout ce qu'il y a de fécond dans cette pratique. On ressemblerait alors à ceux qui possèdent dans leur bibliothèque tous les livres de piété, excepté l'Évangile. Ce grand christ prête à l'âme un secours efficace. Il ramène le souvenir de la présence de Dieu ; il facilite

admirablement nos oraisons jaculatoires. On fait monter vers lui les soupirs que provoque la disposition du moment ; on lui demande par un regard, par un mot, de retremper le courage, de redresser l'intention et de bénir la travail...

3. Le chrétien trouvera un avantage signalé à préparer ses confessions sacramentelles au pied d'un crucifix. Où pourrait-il être mieux pour sonder les plaies de son âme, et pour conserver à la contrition son double caractère, celui de la douleur et celui du ferme-propos ? Nous devons peut-être à cette pieuse pratique, fréquentant toujours le saint Tribunal, de n'en abuser jamais.

4. Ce qui n'est pas moins salulaire, c'est de faire à genoux, devant le crucifix, la revue des paroles et des actes de la journée. Cet exercice doit affecter la forme d'une préparation à la mort. On le termine en récitant, les bras étendus, l'acte de contrition et en baisant les pieds de la sainte image. Heureux ceux qui font ainsi : ils ne seront point surpris par la mort.

5. Il importe encore de recourir au crucifix, au moment de la tentation, dans les heures de tristesse et de découragement, et quand il s'agit de prendre une détermination grave...

Les âmes ferventes pourront donner à ce culte des proportions plus larges ; car à leurs tendresses, le crucifix répondra toujours par des tendresses surabondantes. Qu'il nous suffise à nous, dont la piété est moins ardente, de mettre en pratique les conseils qui précèdent. Nous avons à éviter l'exaltation aussi bien que l'exagération qui en serait la suite. L'une et l'autre ruinteraient notre culte pieux, en *usant* notre crucifix. Si nous versons trop rarement au pied de notre christ les larmes d'un saint amour, n'employons pas la contrainte pour les tirer de nos yeux. Tournons-nous vers lui simplement et non d'un regard qui force sa flamme. « Beaucoup de personnes mettent toute leur dévotion, qui dans les livres, qui dans les images, qui dans les signes extérieurs (1). » Ne soyons pas de ce nombre. Dans

(1) *Imitation de J.-C.* l. III, ch. iv.

les pratiques de piété cherchons le principe qui seul peut nous rendre meilleurs; et sous les figures, sachons trouver l'esprit et la vie.

II

Le crucifix est cette image sensible, qui d'abord reproduit pour nous la dernière heure de Jésus-Christ au Calvaire, et qui nous ramène ensuite à toute sa Passion. Aussi notre dévotion, partant de la croix, doit embrasser dans son mouvement, l'universalité des souffrances du Sauveur. Tout exercice religieux, faisant mémoire de Jésus souffrant, réclame sa place dans nos habitudes chrétiennes. Voici donc ce que nous nous permettons d'indiquer succinctement et de recommander aux fidèles :

1. Le signe de la croix. Nos pères dans le christianisme, ainsi que l'histoire en témoigne, le traçaient sur eux plus souvent et plus religieusement que nous. Il rappelle le mystère de notre rédemption dans sa nature et dans sa forme; il nous est un *Credo*, une profession de foi, un gage de victoire dans les tentations, un

moyen de sanctification pour nos œuvres, quand nos œuvres commencent et finissent par lui...

2. Le Chemin de la Croix. Saint exercice, hélas ! trop méconnu du plus grand nombre. Les hommes l'abandonnent à quelques femmes pieuses, et ils ont bien tort. En s'y livrant eux-mêmes, ils trouveraient le secret d'une plus grande virilité dans leurs œuvres. Suivant Jésus-Christ pas à pas, du prétoire au sépulcre, nous reconnaissons notre propre vie, dans les circonstances douloureuses qui la composent, et dans le principe qui la sanctifie. A chaque station, on renouvelle sa science chrétienne, et le courage pour porter la croix. On recueille des indulgences précieuses pour soi, et pour *les chers absents*. Nous conseillons donc à tout bon chrétien de faire l'exercice du Chemin de la Croix, chaque semaine, le vendredi, jour mémorable, qui parle si bien à notre reconnaissance...

3. L'heure sainte. On appelle ainsi l'instant que des personnes pieuses passent en prière,

dans la nuit du jeudi au vendredi. Elles font mémoire de ces heures douloureuses, pendant lesquelles Jésus fut livré à toutes les insultes de la cohorte ; elles l'adorent couvert du manteau de dérision, portant le roseau dans ses mains et le bandeau sur ses yeux, gardant le silence. Heure vraiment sainte, à cause de l'amende honorable dont on la remplit, à cause des grâces qu'on en retire.

4. La méditation, empruntant son sujet aux souffrances diverses de Jésus-Christ. La prière mentale, si elle est bien inspirée, sortira rarement de la Passion. Elle en doit faire son élément habituel. Saint Jean Chrysostome a dit que : « en chaque syllabe de l'Évangile on pouvait découvrir des abîmes ; » il en est de même de chaque circonstance de la Passion ; elle livre à toute âme qui s'y applique des révélations inattendues, et renouvelle sans cesse la bienfaisante chaleur de la prière. Plusieurs se découragent au bout d'un temps, et quittent l'oraison, sous le prétexte qu'ils n'y ont pas d'aptitude et que leur esprit ne sait se plier à aucune mé-

thode. Qu'ils interrogent la Passion, qu'ils regardent toujours la croix; là se trouve le sujet d'une méditation qui ne lasse jamais; là est la méthode qui convient à tous les esprits et à tous les cœurs.

5. La lecture de la Passion, dans le récit des quatre évangélistes. Cette pratique est importante. Il ne manque pas de chrétiens à qui la lecture de l'Évangile est étrangère. Aussi, chose lamentable, ils n'ont qu'une connaissance vague de ce qui a rempli les deux derniers jours de la vie du Sauveur. Ils seraient incapables de donner à l'histoire de ses douleurs la suite et l'enchaînement qui résultent d'une étude réfléchie. A cette lecture il faut joindre celle des bons livres, qui expliquent le texte de l'Évangile, y ajoutent des considérations instructives, et suggèrent les applications pratiques.

6. La sanctification du Carême. L'étude religieuse dont nous parlons est pour tous les temps; mais elle s'impose plus particulièrement à l'époque quadragésimale. Autrefois, les chré-

tiens se renouvelaient chaque année dans le culte de Jésus-Christ crucifié, par des prières plus nombreuses et plus ferventes, accompagnées de jeûnes et de veilles. Hélas ! nous ne jeûnons presque plus ; et si nous veillons, c'est plus pour le plaisir que pour la pénitence. Que le Carême au moins nous remette sur la trace du sang de Jésus. Tout ne sera pas perdu pour la mortification, si nous sommes fidèles au culte de ses souffrances. Ce que nous aurons négligé à cet égard pendant le cours de l'année, reprenons-le dans ces quarante jours, que l'Église recommande avec tant de sollicitude à notre piété.

Surtout que la *Semaine sainte* triomphe de nos négligences et captive nos cœurs. Ayons ce Livre, qui nous en donne les admirables offices ; ce livre, familier à nos pères, et qui malheureusement tend aussi à disparaître parmi nous. On y retrouve les Psaumes de David, si bien choisis pour la circonstance ; les Lamentations de Jérémie, qui toujours nous émeuvent ; les Leçons des saints Pères, qui ravivent notre foi.

7. Le saint Sacrifice de la Messe. Le crucifix n'est qu'une image, qui résume la passion et la mort de Jésus-Christ ; mais le saint Sacrifice est une réalité qui les reproduit tout entières, quoique d'une façon non sanglante. Les maîtres de la vie spirituelle ont donc raison d'avancer que la sainte Messe est à la religion ce que le soleil est à la nature : elle nous donne tout Jésus-Christ, Victime, Pontife et Rédempteur.

Les personnes pieuses, qui ont l'habitude du Sacrifice de la Messe, ne doivent-elles pas étudier et réformer peut-être leur méthode ? Qu'on lise ou qu'on prie, il n'y a de réelle et féconde participation aux « redoutables mystères, » qu'en s'unissant au prêtre et par lui à Jésus-Christ, et en s'appliquant les mérites infinis de son sang répandu.

A cette fin, il est utile que les fidèles aient quelques notions sur les parties dont se compose le saint Sacrifice, sur la signification de ses cérémonies, sur les prières liturgiques...

Chrétien notre frère, pour l'amour de Jésus

et de votre âme, nous vous conjurons de ne pas négliger ces conseils.

Imitez le pieux saint Bernard : « Du jour, « dit-il, où j'ai renoncé au monde, connaissant « que je n'avais pas de mérites personnels « pour les offrir à Dieu, j'ai parcouru tous les « mystères de la Passion du Sauveur, ses dou- « leurs, ses opprobres, ses amertumes : j'en ai « fait un bouquet sacré que je porte sur mon « cœur : j'y trouve le parfum et la leçon de ma « vie. » *Hoc fac et vives!*

PRIÈRES

POUR

LA SAINTE MESSE

D'après le IV^e livre de l'Imitation de J.-C.

AU PIED DE L'AUTEL

« Venez à moi vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » —
« Prenez et mangez : Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous... Faites ceci en mémoire de moi. »

Ce sont vos paroles, ô Jésus, vérité éternelle. Elles sont vôtres, puisque vous les avez proferées; elles sont miennes, puisque c'est pour mon salut que vous les avez dites. Par elles je me sens saintement excité.

« J'approcherai donc de l'autel de Dieu ; du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » J'assisterai à ce saint sacrifice, le cœur tout rempli des souffrances du Sauveur. N'est-il pas le mémorial et la reproduction réelle, quoique non sanglante, du sacrifice de la croix ?

Mais l'impureté de ma conscience me détourne avec violence de la participation à un si grand mystère ; mes propres péchés m'épouvantent. Je les confesse humblement devant les anges et aux pieds de Marie, devenue à cause de moi la mère de douleurs ; à vos pieds surtout, ô Seigneur, car si vous avez tant souffert, c'est ma faute, et ma très grande faute... Puisse le précieux sang déborder tout à l'heure sur mes iniquités, et les effacer à jamais !

EN MONTANT A L'AUTEL

Uni au prêtre et par lui à vous-même, ô notre Pontife suprême, m'appuyant sur votre bonté et sur votre grande miséricorde, je monte en esprit les degrés de l'autel. Je viens à vous, Jésus, comme malade à mon Sauveur, comme

affamé et altéré à la fontaine de vie, comme pauvre au roi du ciel, comme serviteur à mon Maître, comme créature à mon Créateur, comme désolé à mon doux consolateur, et je vous dis :

KYRIE, ELBISON

Seigneur, qui vous êtes incarné parce que vous aviez pitié, ayez pitié de moi.

O Christ, qui avez souffert mort et passion parce que vous aviez pitié, ayez pitié de moi.

Seigneur, qui vous faites nourriture et breuvage au sacrement de l'autel, parce que vous avez pitié, ayez pitié de moi.

GLORIA IN EXCELSIS

Gloire à vous, Jésus, au sommet de votre croix, et paix à tous ceux qui souffrent en vous aimant. Nous vous louons, ainsi attaché à l'instrument du supplice ; nous vous adorons ; nous vous glorifions, et puissions-nous le faire autant que le méritent vos souffrances et la gloire de votre Rédemption ! Nous vous rendons grâces, car vous nous avez sauvés, Seigneur et roi des

martyrs, vous, le premier dans la générosité de l'amour et du sacrifice ; vous, l'agneau de Dieu, immolé pour le salut des hommes.

Vous, qui effacez les péchés du monde, effacez les nôtres, et prenez en pitié nos cœurs et nos consciences. Recevez notre prière ; la prière de ceux qui vous ont crucifié et qui implorent leur pardon ; la prière du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume. » Car, vous êtes le seul saint, le seul bon de Bethléem au Calvaire, du Calvaire au ciel, en union avec le Saint-Esprit, dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

ORAISON

De la croix, de l'autel et du ciel, jetez, Seigneur, un regard favorable sur votre famille et sur ceux qui la composent : les petits et les grands, les pauvres et les riches, les bons et les méchants. Daignez appliquer à tous, dans ce sacrifice, les mérites de votre sang répandu. « Que ce sang soit sur nous, » pour animer notre foi et nos œuvres, et pour nous conduire

heureusement à la vie éternelle. Nous vous en supplions... vous qui vivez et réglez...

▲ L'ÉPIÔTE

Le prêtre, revêtu des ornements sacrés à l'autel, est la leçon de ma vie. Il porte devant lui et derrière lui le signe de la croix du Sauveur pour se souvenir continuellement de sa passion. Ravivé au saint sacrifice, ce souvenir ne doit jamais me quitter.

Il porte la croix devant lui sur la chasuble, afin qu'il envisage avec soin les traces de Jésus-Christ, et qu'il s'attache à les suivre avec ardeur. La science de Jésus-Christ crucifié, science trop méconnue ! La vie conforme aux enseignements du Calvaire, vie, hélas, trop rare ! Que ce saint sacrifice renouvelle en moi l'une et l'autre !

Il porte la croix derrière lui, afin de souffrir avec douceur, pour l'amour de Dieu, toutes les peines qui lui arrivent de la part des autres. L'exemple que Jésus-Christ m'a donné sur ce point, il le reproduit ici à l'autel ; il veut que son disciple supporte, pardonne et oublie.

Il porte la croix devant lui, afin qu'il pleure ses propres péchés ; et derrière lui, afin de pleurer aussi par compassion ceux des autres, se souvenant qu'il est établi médiateur entre Dieu et les hommes. A cet égard, tout chrétien participe du sacerdoce de Jésus - Christ. Parce qu'on est chrétien, on est prêtre, pour faire de sa vie une amende honorable ; pour prier, travailler et souffrir au profit du prochain. Que cette *épître* soit toujours la règle de ma conduite !...

A L'ÉVANGILE

Debout, ô chrétiens ; prêtons l'oreille à l'Évangile de Jésus-Christ. Pour prouver que, loin d'en rougir, nous voulons au contraire le professer hautement et l'aimer, traçons le signe la croix sur le front, sur les lèvres et sur le cœur.

« Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde... Quiconque mange ma

chair et boit mon sang, il demeure en moi et je demeure en lui... »

Telles sont les paroles promettant et prophétisant les saints mystères que je célèbre. J'a-dore le Dieu qui les a prononcées ; il est la vé-rité même.

Et ce qu'il a annoncé, il le fait à l'heure vou-lue, car voici les paroles réalisant la promesse : « Et prenant du pain, il rendit grâces, le rom-pit, le donna à ses apôtres en disant : *Ceci est mon corps* qui va être livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Il prit de même le calice et dit : *Ceci est mon sang* qui sera ré-pandu pour vous... » O promesses, ô réalités, ô mystères ! Voici donc l'Évangile du sacrement et du sacrifice, l'évangile de toute l'Eucharistie, extension sublime, complément efficace de l'In-carnation et de la Rédemption. Et tout cela, « pour la vie du monde. » — « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » — Devant cette merveille de la bonté divine, sur ces pages de l'Évangile de l'amour, je laisserai d'abord parler ma foi et je m'écrierai :

CREDO

Oui, *je le crois* ; Jésus-Christ est ici comme au Calvaire, Victime et Pontife, toujours vivant et toujours immolé, afin d'intercéder pour nous. L'autel est le trône de la miséricorde : allons-y avec confiance, pour obtenir grâce et pardon.

Oui, *je le crois* ; quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Église, il secourt les vivants, il procure le repos aux morts et se rend lui-même participant de toutes sortes de biens.

Oui, *je le crois* ; ce sacrement si sublime et si adorable est le salut de l'âme et du corps, le remède de toutes les maladies spirituelles. C'est par lui que mes vices sont guéris, mes passions réprimées, mes tentations vaincues ou affaiblies, les grâces répandues en plus grande abondance. C'est par lui qu'une vertu commencée s'augmente, que la foi s'affermit, que l'espérance se fortifie et que la charité s'enflamme et se dilate.

Oui, *je crois*, et heureuse la simplicité qui quitte le sentier des questions épineuses, pour prendre la voie droite et sûre des commandements de Dieu. Toute la raison et toutes les recherches naturelles doivent suivre la foi, et non pas la précéder ni la détruire. Car la foi et l'amour l'emportent, ici, par-dessus tout, et agissent par des voies secrètes dans ce très saint et très auguste sacrement. *Credo!*

A L'OFFERTOIRE

Jésus-Christ. — Comme je me suis offert volontairement à Dieu mon Père pour vos péchés, les mains étendues et le corps nu sur la croix, en sorte qu'il n'est rien demeuré en moi qui n'ait été livré dans ce sacrifice de votre réconciliation, vous devez de même vous offrir volontairement tous les jours à la messe, en oblation pure et sainte de vous-même, de toutes vos puissances, de toutes les affections de votre cœur, et aussi intimement que vous pouvez le faire.

Le Fidèle. — Je veux, ô mon Maître, répondre

pieusement à toutes vos intentions. A ce moment où le prêtre dispose le pain du sacrifice, et ajoute au vin dans le calice quelques gouttes d'eau, en mémoire de la double effusion qui sortit de votre cœur sous le fer de la lance, à ce moment, je m'offre à vous, Seigneur, dans la simplicité de mon âme, pour être à jamais votre esclave. Je m'offre à vous en hommage et sacrifice de louange perpétuelle. Recevez-moi avec la sainte oblation de ce qui sera changé tout à l'heure en votre précieux corps, afin que l'œuvre qui va s'accomplir soit une œuvre de salut pour moi et pour tout votre peuple.

Jésus, je mets sur votre autel de propitiation tous les péchés et tous les défauts, dans lesquels je suis tombé devant vous et devant vos anges, depuis le jour que j'ai commencé à vous offenser, jusqu'à cette heure. Daignez les brûler et les consumer tous par le feu de votre charité, et me recevoir par miséricorde au baiser de paix.

Je vous offre aussi tout le bien qui est en moi quoiqu'il soit faible et imparfait, afin qu'il vous

plaise de le sanctifier et de l'avoir pour agréable ; et puis de me conduire à une bonne et heureuse fin, moi paresseux, inutile et le moindre des hommes.

Seigneur, voici, sur le corporal et au pied du calice, les larmes, les combats et les devoirs de ma pauvre vie ; humbles et petites hosties qui demandent une place dans la grande oblation. Voici mon âme et les âmes de mes frères et sœurs, dans un sincère et pieux *Offertoire*.

Orate, fratres, priez, frères. Ainsi me parle le prêtre, en se tournant une dernière fois vers moi. Et comment ne pas prier davantage, à mesure que les saints préliminaires me rapprochent de la grande action. Je dirai donc : *Sursum corda et Gratias Deo !*

A LA PRÉFACE

Grâces vous soient rendues, Père très saint, Dieu éternel, par Jésus-Christ, notre Seigneur ; lui qui, dans sa vie sur terre, nous donna son Cœur sacré comme le modèle de la douceur et de l'humilité. Il voulut qu'il fût entr'ouvert sur

sa croix par la lance du soldat, pour mettre à jour les trésors de sa miséricorde. Cœur de Jésus, sanctuaire du divin amour, et de la plénitude duquel nous recevons tous ; fontaine inépuisable de vie, d'où découlent l'abondance et la perfection des vertus ; asile de charité, qui garde aux justes le repos, aux pécheurs le pardon, aux tristes la consolation, aux faibles la force. Cœur de Jésus, c'est en vous que nous voulons chanter avec les Esprits célestes maintenant et à jamais :

SANCTUS

Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Tout l'univers est rempli de sa gloire. Que les bienheureux le bénissent dans le ciel. Béni soit celui qui nous vient sur la terre, Dieu et Seigneur comme celui qui l'envoie.

AU CANON

Pendant que le prêtre prépare la consécration, et que vous vous disposez vous-même, ô Seigneur, à renouveler le miracle de la transsubstantiation, je ne puis mieux y associer

mon cœur qu'en faisant la prière pour tous et en m'acquittant du *Memento* des vivants.

Je vous recommande, ô notre Rédempteur, toute l'Église militante. Peut-elle continuer sans vous les rudes combats de la foi et de l'Évangile? — Je vous recommande son Chef visible, votre Vicaire sur la terre. Pour que sa main reste ferme et sûre au gouvernail, ne faut-il pas qu'il sente l'action toute-puissante de la vôtre? — Je vous recommande le pasteur de ce diocèse et avec lui tous les évêques de la chrétienté, tous les prêtres ouvriers de votre vigne, tous aux prises avec l'esprit du mal, les uns au milieu des nations civilisées, les autres parmi des peuplades barbares. J'appelle la bienveillance de votre regard sur les temps troublés où nous vivons, sur la patrie, hélas! moins heureuse, parce qu'elle est moins chrétienne, sur les familles, sur les associations qui vous reconnaissent pour leur Maître...

Je vous recommande les besoins de mes parents, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, et de

ceux qui, pour l'amour de Dieu, m'ont fait quelque bien, de ceux qui ont demandé ou désiré que je dise des prières pour eux....

Je donne une place particulière dans mes suffrages à ceux qui m'ont offensé en quelque chose, qui m'ont contristé, blâmé, ou fait quelque tort et quelque peine ; et aussi à tous ceux à qui j'ai pu causer du déplaisir, du trouble et du scandale par mes paroles, par mes actions, avec connaissance ou sans y penser...

Puisse cette prière de charité universelle attirer sur moi et sur tous, les bienfaits de votre miséricorde, ô Seigneur. Ici, au pied de l'autel, ôtez de nos cœurs tout soupçon, toute indignation, colère, dispute, et tout ce qui peut blesser l'amour fraternel.

A L'ÉLÉVATION

Ceci est mon corps... Ceci est mon sang... J'adore, je bénis et je me tais!... C'est le mystère... La suprême expression de l'amour divin sur la terre... Le salut et la félicité des âmes... J'adore, je bénis et je me tais!...

Et maintenant j'oserai vous parler, ô Pontife et Médiateur. *Ceci est mon corps* ! Oui, c'est le vôtre ; mais c'est aussi le mien, puisqu'il est mon bien, mon usufruit, ma nourriture, ma caution. *Ceci est mon sang* ! Oui, c'est le vôtre ; mais c'est aussi le mien, puisqu'il est le prix de mon âme, ma rançon, mon breuvage pour la vie éternelle.

Et tout saint du ciel dit : *Ceci est mon corps*, et c'est le mien, j'en ai vécu ; j'en ai reçu la force et la victoire. *Ceci est mon sang*, et c'est le mien, je l'ai bu à longs traits en traversant le désert.

Et toute âme du purgatoire crie : *Ceci est mon corps*, mais je ne puis plus l'atteindre et tout purifier par une dernière et sainte communion. *Ceci est mon sang* ; mais je ne puis plus le boire. Qu'une seule goutte tombe sur moi, et je serai délivrée.

Memento ! Souvenez-vous, Seigneur, des âmes de vos pauvres. Puisque vous m'en donnez le pouvoir, je prendrai votre sang et je le répandrai sur les âmes des fidèles trépassés. Votre

sang, Jésus, pour les âmes de mes parents, de mes amis, de mes proches. Peut-être ont-ils à expier l'affection exagérée qu'ils me portaient... Votre sang, pour ces âmes qui ont péché avec la mienne ; pour celles que j'ai scandalisées et qui en portent la peine... Votre sang pour ces âmes de pauvres qui sont morts ignorés, et dont personne ne connaît la tombe.

C'est donc ainsi, ô notre Sauveur, que de l'Église glorieuse, et de l'Église militante, et de l'Église souffrante toute voix crie : Ceci est mon corps ; ceci est mon sang : et toute âme réclame sa part de l'autel. Donnez-la à tous et à toutes, et ne laissez personne s'en retourner à jeun. Voici les enfants de ces trois mondes, groupés autour de votrecalice. O bon Pasteur, ramassez tout le troupeau ; que le nombre des élus soit très grand ; que celui des fils de perdition soit très petit ! C'est dans cette espérance que, les yeux fixés sur les saints mystères, je redirai la prière que vous m'avez enseignée :

Notre Père, qui êtes aux cieux...

A L'AGNUS DEI

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

A LA COMMUNION

« Prenez et mangez. » C'est à moi-même, ô mon Dieu, que votre invitation s'adresse. Si vous connaissez mon indignité, vous n'ignorez pas le besoin que j'ai de vous recevoir. Seigneur, je ne suis pas digne, mais j'ai besoin, car je suis insuffisance et pauvreté; que puis-je sans vous? Oui, il faut que je me nourrisse de votre chair adorable, sous peine de vous servir plus mal et de vous aimer moins, sous peine de n'avoir pas la vie en moi.

Prenez et mangez : le Maître l'a dit ; il le dit encore dans ce moment ; approchons donc, ô mon âme, et goûtons combien le Seigneur est

doux. Allons à l'Hostie ; c'est le don de Dieu. Allons avec l'humilité du Centenier : *Domine, non sum dignus* ; avec la foi de la Chananéenne, qui ne demandait que la miette qui tombe de la table du Maître. Allons, non par coutume ni par contrainte, mais avec respect, avec amour et dans l'ardeur renouvelée des désirs. Si j'ai vraiment faim et soif de l'hostie, je suis assez recommandé auprès de la munificence eucharistique. Me voilà donc devant vous, ô Jésus, à cette table où l'on ne se tient qu'à genoux, entr'ouvrant mes lèvres et mon cœur. J'ai faim, j'ai soif ; rassasiez et abreuvez ce pauvre mendiant. O vie, ô vérité, ô amour, venez...

« Que le corps de Jésus-Christ garde ton âme et la conduise à la vie éternelle. » Ainsi prie le prêtre en me donnant l'hostie. *Amen*, répondrai-je ; ainsi soit-il pour moi et pour tous ceux qui communient.

Voilà le sacrifice consommé par la manducation de la victime ; et maintenant les mystères, disparus de l'autel, sont en moi.

O très bon Seigneur Jésus, quelle est la con-

solation d'une âme qui a pris sa place avec vous à votre divin banquet, où vous ne lui présentez d'autre chair à manger que vous-même, qui êtes son Bien-Aimé et le plus cher objet de ses désirs ! Il me serait doux de faire sortir du fond de mon cœur, en votre présence, des larmes d'amour et d'arroser vos pieds de mes pleurs avec la pieuse Madeleine...

Manete in me, demeurez en moi, telle est l'aimable invitation que vous adressez à mon âme. Et je vous dis avec les disciples d'Emmatis : *Mane nobiscum*, demeurez avec nous. Seigneur, qu'il fait bon être ainsi dans les tendresses de la sainte Hostie ! *Demeurons* ; et que rien ne puisse nous séparer. O précieuse et douce union ! Quand vous serai-je parfaitement uni, mon Dieu, et comme absorbé en vous, sans me plus souvenir de moi-même ? Quand serai-je là où l'amour demeure dans une communion qui ne finit pas ? Sacrement adorable, communion d'aujourd'hui, soyez-moi le gage de la vie éternelle et le principe de la résurrection glorieuse. Verbe fait chair et fait Eucharistie, gardez-moi

toujours à l'école des saints autels. Là, formez mon esprit à la vérité, mon cœur au bien, ma volonté aux œuvres fortes. Par le contact de l'hostie, rendez ma parole douce au prochain, mon regard bienveillant, mes mains prêtes à tout bon service. Par ce même et divin contact, faites-moi digne et noble, généreux et pur. Que chaque participation sacramentelle me transforme « en l'homme parfait, » en un autre vous-même. Que l'habitué de votre table devienne un grand chrétien.

POSTCOMMUNION

O vous, le Seigneur de toutes choses, qui n'ayant besoin de personne, avez voulu habiter en nous par votre sacrement, conservez sans tache mon âme et mon corps, afin que je puisse célébrer toujours vos mystères avec joie, et recevoir, pour mon salut éternel, ce que vous avez ordonné et institué principalement pour votre gloire et la perpétuelle mémoire de vos bienfaits...

ITE, MISSA EST

« La messe est finie ; » mais je ne quitterai pas les autels sans remercier encore Celui qui s'y est immolé pour moi, et qui devant moi a renouvelé le sacrifice du Calvaire. Je fixerai profondément dans mon cœur l'enseignement eucharistique : lorsque je célèbre ou que j'entends la messe, ce mystère doit être pour moi une chose aussi grande, aussi nouvelle, aussi agréable, que si Jésus-Christ, descendant pour la première fois, ce jour-là même, dans le sein de la Vierge, se faisait homme ; ou qu'attaché à la croix, il souffrit et mourût pour le salut des hommes. Cette pensée doit être assez vivante en mon âme pour me ramener tous les jours, avec une foi renouvelée, à la participation des mêmes mystères.

« La messe est finie ; » eh bien ! je commencerai la *mienne* avec le sentiment religieux qui lui convient.

Qu'est-ce qu'une vie de chrétien, sinon une

messe se célébrant tous les jours selon sa sainte liturgie ?

Ma vie doit être marquée du signe de la croix. De même que le prêtre célèbre devant un crucifix et ne peut célébrer que devant lui, de même la vie d'une âme chrétienne ne peut être un saint sacrifice qu'autant qu'elle emprunte à la croix, et rapporte à la croix ses intentions et son mouvement.

La vie religieuse a toujours son *introït*, car elle commence et recommence sans cesse. Si vieux qu'il soit, le prêtre qui célèbre dit : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu ; du Dieu qui réjouit ma jeunesse. » Comme célébrants, nous sommes toujours jeunes, car nous datons du matin. Commençons donc avec un renouvellement d'ardeur et de courage, et ornons l'âme de tout ce qui peut composer pour la journée un solennel *introït*.

Il n'y a pas de messe sans épître et sans évangile ; de même une journée vide de toute instruction religieuse ne peut être une journée pleinement eucharistique. Si ma vie est un saint

sacrifice, l'Évangile en est le *missel* ; je m'en servirai tous les jours, sous peine de devenir, par négligence, un chrétien qui ne sait plus ce qu'il fait ou ce qu'il doit faire en disant sa messe.

Toute existence chrétienne doit avoir son *Offertoire*. Il en est ainsi, lorsque l'offrande est portée sur l'autel pour l'immolation. Si on se donne c'est pour être sacrifié. L'offertoire appelle la *Consécration* ; et celle-ci est l'essence même du sacrifice.

Il plaît à beaucoup d'âmes d'être jetées avec tout ce qu'elles ont et mêlées au vin et à l'eau dans le calice ; comme le prêtre elles étendent les mains sur l'offrande, mais à la condition de n'être pas victimées. Et qu'est-ce donc que ces célébrants qui ne veulent pas entrer dans le vif du sacrifice ?

Pour moi, j'irai jusqu'à ma consécration inclusivement, et j'en dirai sincèrement les paroles sacramentelles. Mon Dieu, ceci est mon corps ; le corps que vous m'avez donné pour vous servir. Prenez-le ; qu'il vive et meure pour

votre gloire. Ceci est mon sang ; le sang que vous avez mis dans mes veines : prenez-le. Qu'il se résume dans mes sueurs, dans mes larmes, dans mes oraisons, dans mes travaux de tout genre. Il est à vous jusqu'à sa dernière goutte. Ceci est ma chétive personne ; vous me l'avez donnée, en faisant de moi un être libre, responsable et capable d'aimer : je vous la livre avec sa volonté.

Telle est la consécration d'une messe de chrétien ; il reste à y joindre sa partie intégrante, la communion. L'hostie est consacrée à l'autel pour être mangée ; un sacrifice n'est complet que par l'absorption de la victime. J'irai donc jusque-là. Et de quoi me plaindrai-je ? Le prochain vit de moi ; il dévore mes forces, mon temps, ma liberté, mon repos. C'est son droit. Il prend sa communion, là où il voit une consécration ; rien de plus logique.

Le prochain mange et détruit ma réputation ; il fait table rase de mes droits et de la reconnaissance qu'il me doit. Il a tort. Ce sont là des communions sacrilèges faites par lui sur

moi et vis-à-vis de moi ; c'est vrai, mais Jésus-Christ supporte en sa personne des communions plus sacrilèges encore. Le chrétien est fait, comme la victime de l'autel, pour être *bu et mangé*. Laissons à Dieu de distinguer les communicants ; le priant même de pardonner à tous ceux qui nous *mangent* au delà de ce qui est permis.

Si mon sacrifice se célèbre selon les règles d'une sainte liturgie, oh ! alors il aura son glorieux *Ite, missa est*. Partez, âme chrétienne ! c'est comme si on lui disait : Allez, votre messe est finie ; elle a eu ses oraisons, sa consécration, sa communion. Vous ne monterez plus à l'autel de votre sacrifice, car vous montez au ciel. *Ite, missa est*. Amen.



CHEMIN DE LA CROIX

servant de préparation à la mort



O **C**ru^x, ave, spes unica,
Mundi salus et gloria,
Auge piis justitiam,
Reisque dona veniam.

Salut, ô **C**roix, notre unique
espérance, gloire et salut du
monde : augmentez la justice
des justes, et que les pécheurs
trouvent en vous le pardon.

PRÉPARATION AU CHEMIN DE LA CROIX

Je viens, ô mon Sauveur, prier, m'instruire et pleurer à toutes les stations de votre voie douloureuse. Daignez, en ce moment, recommencer votre pénible et dernier voyage, pour m'apprendre comment je dois marcher à la mort, et me rappeler que ma vie est un chemin de croix.

Me voici, avec tout le mal que je me suis fait en suivant la voie large... Me voici, environné

de ces âmes des trépassés, qui ont dévié moins que moi et qui en portent la peine. Elles et moi nous vous cherchons sur la route du Calvaire pour que vous donniez, à elles la délivrance, à moi le pardon et la grâce d'un saint trépas.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



PREMIÈRE STATION

Jésus condamné à mort

ÿ. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi;

â. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.

ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons;

â. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.

« Qu'il soit crucifié !... Et Pilate le leur abandonna pour être crucifié. » Je vous adore, ô Jésus, recevant sans mot dire cette inique sentence. Je la réprove de toute mon âme, comme je plains amèrement tous ceux qui la renouvellent.

Partout et toujours, le monde est un prétoire dressé contre Dieu. Là, on vous condamne encore, ô notre Maître, vous, votre personne divine, votre Passion, votre Évangile, votre Eucharistie, votre amour. Là, les hommes se jugent et se condamnent avec acharnement ; et les plus maltraités sont toujours vos disciples et vos amis.

Mon Dieu, je voudrais effacer avec mes larmes toutes les sentences que j'ai portées contre vous. Ah ! qu'on ne me trouve jamais plus au nombre de vos juges. Condamné par vous à la souffrance et à la mort, j'accepte de souffrir et de mourir ; plutôt que de condamner un seul de mes frères, je me résignerai à être condamné par tous. Ce sera mon expiation, pour avoir osé porter la main sur *l'Oint du Seigneur*.

Patet noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

ŷ. Miserere nostri, Domine.

ŕ. Miserere nostri.

ŷ. Fidelium animæ per mi-

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

ŷ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

ŕ. Ayez pitié de nous.

ŷ. Que les âmes des fidèles

misericordiam Dei requiescant in pace.	reposent en paix par la miséri- corde de Dieu.
---	---

✠. Amen.	✠. Ainsi soit-il.
----------	-------------------

Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide.	O sainte Mère, gravez pro- fondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.
---	--



DEUXIÈME STATION

Jésus est chargé de la croix

†. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ;	†. Nous vous adorons, ô Jé- sus, et nous vous bénissons ;
---	--

✠. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	✠. Parce que vous avez ra- cheté le monde par votre sainte croix.
--	---

« Et il sortit portant sa croix. » Non-seulement, Seigneur, vous acceptez la sentence inique, mais encore vous la subissez à la lettre, vous chargeant avec amour de l'instrument de votre supplice. Et vous retournant vers moi, vous dites : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il porte sa croix... et me suive. » C'est ainsi que vous marchez à la mort ; c'est ainsi que je dois y marcher moi-même. Je veux subir

courageusement, à votre exemple, les souffrances, les travaux et les devoirs de mon christianisme : lourd fardeau que j'ai bien mérité. Toutes ces choses auront raison, un jour, de ma pauvre vie ; elles tueront mon corps, mais elles sauveront mon âme.

O Jésus, qui avez tant souffert pour me faire aimer la croix, donnez-moi de vous aimer en elle. Plus elle pèse, plus elle honore celui qui la porte ; plus elle meurtrit le cœur et les épaules, plus elle fournit le témoignage de l'amour. Heureux ceux qui ont été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus !

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave, Maria, etc.	Je vous salue, Marie, etc.
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, etc.
ŷ. Miserere nostri, Domine.	ŷ. Ayez pitié de nous, Seigneur.
Ⓐ. Miserere nostri.	Ⓐ. Ayez pitié de nous.
ŷ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.	ŷ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde du Seigneur.
Ⓐ. Amen.	Ⓐ, Ainsi soit-il.
Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide.	O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



TROISIÈME STATION

Jésus tombe sous le poids de la croix

ŷ. Adoramus te, Christe, et
benedicimus tibi ;

ñ. Quia per sanctam crucem
tuam redemisti mundum.

ŷ. Nous vous adorons, ô Jé-
sus, et nous vous bénissons ;

ñ. Parce que vous avez ra-
cheté le monde par votre sainte
croix.

Je vous adore, ô Maître, trahi par vos forces physiques et renversé à terre. Que ma compassion vous relève, et que la pensée que vous ne souffrez pas pour un ingrat vous rendre le courage. *Heureuse chute*, qui redresse mon âme dans l'espoir et dans la persévérance !

A terre, ou par la défaillance ou par l'épreuve, voilà ma place presque habituelle. Jésus, ainsi renversé, vous êtes plus près de moi. O glorieux tombé, la main d'un pauvre déchu cherche la vôtre. Ramassez mon cœur et ma volonté, mes pensées, mes sentiments et mes œuvres ; que tout cela ne traîne plus à terre : sur-

sum corda! Jésus se relève pour marcher : mon âme, relevons-nous et marchons. La dernière heure n'est pas venue ; un long chemin nous reste encore à faire. Courage ! parce qu'on est tombé, on n'est pas perdu pour la marche. Faites, Seigneur, par la vertu de votre première chute, que je reprenne saintement et ma croix et ma route.

Pater noster, etc.

Ave Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

Ÿ. Miserere nostri, Domine.

℟. Miserere nostri.

Ÿ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℟. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

℟. Ayez pitié de nous.

Ÿ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

℟. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas,
Cordi Meo valide.

O sainte mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



QUATRIÈME STATION

Jésus rencontre sa sainte Mère

<p>Ÿ. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi;</p> <p>℟. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.</p>	<p>Ÿ. Nous vous adorons, ô Jé- sus, et nous vous bénissons ;</p> <p>℟. Parce que vous avez ra- cheté le monde par votre sainte croix.</p>
---	---

La rencontre de votre Mère au plus pénible de la route vous fut, ô Seigneur, une souffrance et une consolation. Faire souffrir Jésus et Marie, tel est le premier résultat de mes iniquités. Si mon cœur était ce qu'il doit être, aurait-il besoin d'un autre motif pour cesser de pécher ?

Ame de Jésus, âme de Marie, unies dans la plus grande et dans la plus sainte des douleurs, ayez pitié de tous les fils qui font souffrir et mourir leurs mères; ayez pitié de toutes les mères qui voient souffrir et mourir leurs fils. Jésus, Marie, j'ai la ferme confiance que vous venez ensemble sur mon chemin de la croix,

pour me rappeler les sévérités de l'Évangile et pour les adoucir. O mère, ne tirez pas d'autre vengeance de moi, que de m'assister maintenant et à l'heure de ma mort.

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave, Maria, etc.	Je vous salue, Marie, etc.
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, etc.
ŷ. Miserere nostri, Domine.	ŷ. Ayez pitié de nous, Seigneur.
Ŕ. Miserere nostri.	Ŕ. Ayez pitié de nous.
ŷ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.	ŷ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.
Ŕ. Amen.	Ŕ. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide.	O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.
---	--



CINQUIÈME STATION

Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix

ŷ. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ;	ŷ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons ;
Ŕ. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	Ŕ. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.

« Et ils obligèrent Simon de Cyrène qui passait à porter la croix de Jésus. » L'homme de Cyrène fut-il mu par un sentiment de pitié, en même temps qu'il fut contraint par la force à soulever votre croix ; je ne sais, ô divin Maître. Mais ce que j'admire, c'est votre humble complaisance à accepter l'appui d'un bras mortel.

Et qu'est-ce donc qui me retient de vous prêter secours et de vous bien servir ? Ne le ferai-je que forcément et par la seule crainte du châtiement éternel ? Avant de mourir, ô Seigneur, que je vous sois un Cyrénéen de tout cœur et de bonne volonté, en venant en aide à mes frères, qui marchent péniblement et chargés de leurs croix. Et si d'autres ne me rendent pas le bien que je leur fais, c'est vous-même alors qui serez mon Cyrénéen doux et compatissant. Quand vous me verrez trop écrasé par le fardeau, Jésus, souvenez-vous de moi.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

γ. Miserere nostri, Domine.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

γ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

<p>℟. Miserere nostri. ʒ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. ℟. Amen</p>	<p>℟. Ayez pitié de nous. ʒ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu. ℟. Ainsi soit-il.</p>
---	--

<p>Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide.</p>	<p>O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.</p>
--	---



SIXIÈME STATION

Une femme pieuse essuie la face de Jésus

<p>ʒ. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi; ℟. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.</p>	<p>ʒ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons; ℟. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.</p>
---	--

« Nous l'avons vu, et il n'avait plus d'aspect. »
 O Jésus, qui prêtez votre divin visage au religieux office qu'une femme est inspirée de lui rendre, je vous remercie de ce que vous me réservez un semblable ministère dans le sacrement de l'Eucharistie. Là, je puis répandre sur votre sainte humanité les aromates de ma

foi, de mon amour et de mes amendes honorables. Je puis vénérer vos églises, faire resplendir vos autels et fléchir le genou devant vos tabernacles.

Et vous-même, ô Seigneur, rendez à mon âme les tendres soins de votre charité Eucharistique. Mon âme est votre image ; par votre chair sacrée purifiez-la ; dans votre sang lavez-la. Achevez votre ouvrage, car l'heure approche où je vais me trouver face à face avec vous dans l'éternité.

Pater noster, etc.

Ave Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

☩. Miserere nostri, Domine.

℟. Miserere nostri.

☩. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℟. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

☩. Ayez pitié de nous, Seigneur.

℟. Ayez pitié de nous.

☩. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

℟. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



SEPTIÈME STATION

Jésus tombe pour la seconde fois

̎. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ; ̎. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	̎. Nous vous adorons, ô Jé- sus, et nous vous bénissons ; ̎. Parce que vous avez ra- cheté le monde par votre sainte croix.
---	---

Je vous adore, ô Jésus, succombant une seconde fois. En vous contemplant dans ce triste état, j'oublierai mes propres souffrances et les prostrations qu'elles m'infligent. Je ne veux me souvenir que de mes péchés d'habitude, qui vous écrasent plus que le bois de la croix. Quelle honte pour moi, mon Dieu, non-seulement de faire le mal que je ne veux pas, mais surtout de vouloir encore faire le mal ! La mort qui approche me surprendra-t-elle dans un dernier acte de désobéissance ?...

Seigneur, par la vertu de votre seconde chute, ne me laissez pas succomber à la tentation,

mais délivrez - moi du mal. Terrassez - moi comme Saul dans ma voie de l'iniquité ; et que je me relève comme lui, transformé en *vase d'élection*.

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave, Maria, etc.	Je vous salue, Marie, etc.
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, etc.
Ÿ. Misereere nostri, Domine.	Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.
Ŕ. Misereere nostri.	Ŕ. Ayez pitié de nous.
Ÿ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.	Ÿ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.
Ŕ. Amen.	Ŕ. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas,
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



HUITIÈME STATION

Jésus console les femmes de Jérusalem

Ÿ. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ;	Ÿ. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons ;
Ŕ. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	Ŕ. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.

« Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. »
 Divin Consolateur, vous prodiguez des paroles de vérité et d'apaisement à tous ceux qui pleurent sur vos souffrances. Pour adoucir leurs peines, vous oubliez l'horreur de votre sanglant combat.

Défendez mon âme contre les terreurs de la mort et du jugement. A ce point même de votre marche, vous avez dit : « Si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec ? » Et, mon Dieu, qu'en adviendra-t-il de moi?...

Le culte de votre sainte Passion est un refuge assuré pour ceux qui craignent à si juste titre. Oui, mon Sauveur, vous prendrez en pitié ce pauvre chrétien, qui aura vécu de son crucifix, et qui veut mourir en le baisant, dans la résignation et dans l'espérance.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

Ÿ. Miserere nostri, Domine.

ñ. Miserere nostri.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

ñ. Ayez pitié de nous.

̄. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. R. Amen.	̄. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu. R. Ainsi soit-il.
--	---

Sancta Mater, istud agas, Crucifixi fige plagas Cordi meo valide.	O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.
---	--



NEUVIÈME STATION

Jésus tombe pour la troisième fois

̄. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ; R. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	̄. Nous vous adorons, ô Jésus, et nous vous bénissons ; R. Parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix.
---	--

Jésus, à force de courage, vous atteignez le sommet du Calvaire. Cette troisième chute est la dernière. Votre corps ne tombera plus sous le fardeau de la croix, parce que la croix va le porter.

Et moi aussi, ô mon cher maître, j'arrive à ce point extrême de ma route, où tout fléchit

pour ne plus se relever, les forces, l'activité, la mémoire, l'intelligence. C'est bientôt la fin ! Mais Dieu soit loué ! voici que je suis porté par ma croix plus que je ne la porte. Comment dire tout le bien que je reçois de la douleur, à laquelle je me suis résigné ? Serait-ce un avant-goût du repos éternel ? je l'espère.

Oh ! je m'attache plus intimement à vous, Seigneur : faites vous-même mes derniers préparatifs ; et accordez-moi de mourir plus saintement que je n'ai vécu.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

Ÿ. Miserere nostri, Domine.

℞. Miserere nostri.

Ÿ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℞. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

℞. Ayez pitié de nous.

Ÿ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

℞. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



DIXIÈME STATION

Jésus est dépouillé de ses vêtements

<p>℟. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ;</p> <p>℞. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.</p>	<p>℣. Nous vous adorons, ô Jé- sus, et nous vous bénissons ;</p> <p>℞. Parce que vous avez ra- cheté le monde par votre sainte croix.</p>
--	---

« Ils se divisèrent ses vêtements en les tirant au sort. » Jésus est dépouillé et abreuvé de fiel ; nouvelles tortures et nouveaux outrages ; ils servent à préparer la victime à son dernier supplice.

Et qu'ai-je donc tant besoin des choses de la terre, puisque je suis sur le point de tout quitter ? Un chrétien atteignant l'âge d'homme ne meurt pas d'un seul coup ; il y a pour lui une mort préparatoire à la mort, c'est le dépouillement. Mon Sauveur, qu'à cette même place où l'on vous arrache vos habits, je quitte généreusement tout ce qui surcharge mon cœur. J'ai

encore des liens à briser, des attaches à rompre, quelques affections à supprimer ou à rectifier; faisons-le sans plus tarder. La nature a pour habitude d'entasser et de compliquer; mon esprit religieux, au contraire, doit simplifier et tout ramener à *l'unique nécessaire*. Rendez-moi libre, ô Jésus, pour que je puisse livrer sûrement mon dernier combat.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

Ÿ. Miserere nostri, Domine.

℟. Miserere nostri.

Ÿ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℟. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

℟. Ayez pitié de nous.

Ÿ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

℟. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas,
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



ONZIÈME STATION

Jésus est attaché à la croix

̎. Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi ; ̎. Quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.	̎. Nous vous adorons, ô Jé- sus, et nous vous bénissons ; ̎. Parce que vous avez ra- cheté le monde par votre sainte croix.
---	---

« Ils le crucifièrent et deux voleurs avec lui, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. » Je vous contemple, ô mon Sauveur, dans l'adoration et la reconnaissance de mon cœur, au moment où vous êtes attaché à la croix. Je baise vos mains qui ont tant travaillé pour moi, et qui se prêtent d'elles-mêmes aux clous des bourreaux, achevant ainsi l'œuvre de ma rédemption. Je baise vos pieds si infatigables à la poursuite des cœurs égarés, et qui se soumettent pour mon salut au dernier acte de votre martyre. Dans cette immobilité de vos membres crucifiés, oh ! que vous êtes bien mon médiateur

ma caution et le prix inestimable fourni à la justice divine!

C'est donc la fin de votre grand labeur! Où en suis-je du mien? Quand les membres ont donné tout le travail, ne faut-il pas qu'ils se donnent eux-mêmes? Mes œuvres à la gloire de Dieu, et puis ma personne en holocauste, voilà toute la vocation du disciple.

Aidez-moi, ô mon Maître, à l'accomplir dans sa plénitude.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

†. Miserere nostri, Domine.

℟. Miserere nostri.

†. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

℟. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

†. Ayez pitié de nous, Seigneur.

℟. Ayez pitié de nous.

†. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

℟. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



DOUZIÈME STATION

Jésus meurt sur la croix

Ÿ. Adoramus te, Christe, et
benedicimus tibi ;

℟. Quia per sanctam crucem
tuam redemisti mundum.

Ÿ. Nous vous adorons, ô Jé-
sus, et nous vous bénissons ;

℟. Parce que vous avez ra-
cheté le monde par votre sainte
croix.

« Et baissant la tête, il rendit l'esprit. » Me voici aux pieds de votre croix, ô mon divin Rédempteur, pour recueillir en mon âme tout ce qu'il fut donné à Marie, à Jean et à Madeleine de voir et d'entendre sur le Calvaire. O modèle des mourants, je viens pleurer, méditer et me taire devant le crucifix ; je viens recevoir ma leçon suprême de vie et de trépas.

Jésus, ma dernière heure approche, et je ne suis pas prêt pour mourir. Comme vous, mon cœur a dit : J'ai soif ! mon cœur a crié : Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mais mon amour n'a point encore, comme le vôtre, tout

donné et tout pardonné ; ma volonté n'a point encore assez fait pour pouvoir dire : tout est consommé ! O bon Pasteur, je ne puis sans vous ni bien vivre ni bien mourir. Je remets donc en vos mains mon corps, pour que sa loi de péché diminue, mon esprit, pour qu'il cesse toute prétention et toute révolte. Mon Dieu, je baise la tête, je pardonne, je prie, et je remets mon âme entre vos mains. Tenez-moi compte de l'acte religieux que j'accomplis en ce moment ; et que la réalité de demain soit conforme à ma préparation d'aujourd'hui.

Pater noster, etc.

Ave, Maria, etc.

Gloria Patri, etc.

Ÿ. Miserere nostri, Domine.

Ÿ. Miserere nostri.

Ÿ. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.

Ŕ. Amen.

Notre Père, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Gloire au Père, etc.

Ÿ. Ayez pitié de nous, Seigneur.

Ŕ. Ayez pitié de nous.

Ÿ. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.

Ŕ. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



TREIZIÈME STATION

Jésus est détaché de la croix

γ. Adoramus te, Christe, et
benedicimus tibi;

✠. Quia per sanctam crucem
tuam redemisti mundum.

γ. Nous vous adorons, ô Jé-
sus, et nous vous bénissons;

✠. Parce que vous avez ra-
cheté le monde par votre sainte
croix.

« Ils prirent le corps de Jésus et l'enveloppèrent d'un linceul avec des parfums. » O divin Trépassé, j'assiste pieusement à la descente de croix de votre précieux corps. Avec quel respect vos amis s'empressèrent de baiser les blessures béantes, par où avaient coulé le sang et le pardon ! Voici votre tête inanimée qui repose sur les genoux de votre Mère. O Marie, malgré votre grande douleur, vous ne pouvez oublier que vous avez donné le jour au roi des martyrs, au Sauveur du monde ; et mieux que personne, vous saviez qu'il fallait que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.

Quand l'Église, ma mère, viendra déposer sur mes froides dépouilles ses bénédictions et ses prières, osera-t-elle se réjouir de m'avoir donné la vie surnaturelle ? Pourra-t-elle dire : Cet enfant a bien combattu ; « voici ses membres transformés en membres du Christ, pénétrés de la crainte de Dieu et tout couverts des stigmates du Sauveur ? »

Non, je ne veux pas oublier que je porte en moi quelque chose de l'honneur et des joies de l'Église. Puissent ma vie et ma mort lui être une consolation !

Pater noster, etc.	Notre Père, etc.
Ave, Maria, etc.	Je vous salue, Marie, etc.
Gloria Patri, etc.	Gloire au Père, etc.
☩. Miserere nostri, Domine.	☩. Ayez pitié de nous, Seigneur.
✠. Miserere nostri.	✠. Ayez pitié de nous.
☩. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace.	☩. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu.
✠. Amen.	✠. Ainsi soit-il.

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.



QUATORZIÈME STATION

Jésus est mis au tombeau

γ. Adoramus te, Christe, et
benedicimus tibi;

℞. Quia per sanctam crucem
tuam redemisti mundum.

γ. Nous vous adorons, ô Jé-
sus, et nous vous bénissons;

℞. Parce que vous avez ra-
cheté le monde par votre sainte
croix.

« Et ils le déposèrent dans un sépulcre nou-
vellement creusé... » Me voici, ô mon Sauveur,
près de votre sépulcre avec Marie-Madeleine.
Comme elle je pleure et je vous cherche par la
force d'un amour qui ne veut plus se démentir.

Mort au monde, je m'ensevelis avec vous. Le
tabernacle est le tombeau qui vous garde vi-
vant : c'est là que je veux procéder chaque jour
à ma sépulture. Ah ! qu'on m'oublie, ô mon
Dieu ; que la terre ne se doute pas de moi et que
les hommes me méconnaissent. Que je m'en
aille de ce monde, sans bruit, et comme il con-
vient à un humble et à un petit.

En attendant la tombe, je vais m'efforcer de conduire ma *passion* à bonne fin.

C'est dans le pieux exercice du chemin de la croix que je viendrai retremper mon courage et renouveler mon christianisme. Au sacrifice des autels, à la table sainte, dans mes souffrances, aux agonies et aux morts de mes frères, partout, ô Jésus, je ferai mémoire de votre sainte Passion. C'est ma grande espérance pour ma vie, pour ma mort, et pour ma résurrection.

<p>Pater noster, etc. Ave, Maria, etc. Gloria Patri, etc. ☩. Miserere nostri, Domine. ℟. Miserere nostri.</p> <p>☩. Fidelium animæ per misericordiam Dei requiescant in pace. ℟. Amen.</p>	<p>Notre Père, etc. Je vous salue, Marie, etc. Gloire au Père, etc. ☩. Ayez pitié de nous, Seigneur. ℟. Ayez pitié de nous. ☩. Que les âmes des fidèles reposent en paix par la miséricorde de Dieu. ℟. Ainsi soit-il.</p>
--	--

Sancta Mater, istud agas,
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

O sainte Mère, gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié.

**De retour au sanctuaire, on dit les versets
et les oraisons ci-après :**

☩. Adoramus te, Christe, et
benedicimus tibi ;

℟. Quia per sanctam crucem
tuam redemisti mundum.

☩. Ora pro nobis, Virgo do-
lorosissima.

℟. Ut digni efficiamur pro-
missionibus Christi.

☩. Oremus pro Pontifice no-
stro N...

℟. Dominus conservet eum,
et vivificet eum, beatum faciat
eum in terra et non tradat
eum in animam inimicorum
ejus.

☩. Oremus pro fidelibus de-
functis.

℟. Requiem æternam dona
eis, Domine, et lux perpetua
luceat eis.

☩. Nous vous adorons, ô Jé-
sus, et nous vous bénissons ;

℟. Parce que vous avez ra-
cheté le monde par votre sainte
croix.

☩. Priez pour nous, Vierge
de douleur.

℟. Afin que nous devenions
dignes des promesses de Jé-
sus-Christ.

☩. Prions pour notre Pon-
tife N...

℟. Que le Seigneur le con-
serve, lui donne la vie, le rende
heureux sur la terre, et ne le
livre pas à la puissance de ses
ennemis.

☩. Prions pour les fidèles
défunts.

℟. Donnez-leur, Seigneur, le
repos éternel et que la lumière
éternelle se lève sur eux !

PRIONS

Daignez, Seigneur, regarder d'un œil favo-
rable votre famille, pour laquelle Notre Sei-
gneur Jésus-Christ a bien voulu être livré

entre les mains des méchants et souffrir le supplice de la croix.

O Jésus, fils du Dieu vivant, qui, à la troisième heure, avez été attaché à la croix pour la rédemption du monde, et avez répandu votre sang précieux pour la rémission de nos péchés, nous vous supplions d'accorder à nos humbles prières qu'après notre mort nous soyons admis dans le séjour de la gloire.

Que la bienheureuse Vierge Marie votre Mère, dont la très sainte âme fut percée d'un glaive de douleur, au moment de votre passion, veuille bien intercéder pour nous maintenant et à l'heure de notre mort.

Dieu tout-puissant et éternel, ayez pitié de votre serviteur N... notre pontife, et dirigez-le dans la voie du salut éternel, afin que, par votre grâce, il désire ce qui vous est agréable et l'accomplisse de toutes ses forces.

O Dieu qui aimez à pardonner et qui désirez le salut des hommes, nous supplions votre miséricorde, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours Vierge, et de tous les

saints, de faire parvenir à la béatitude éternelle nos frères, nos parents, nos amis et nos bienfaiteurs défunts. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi soit-il.

Parce, Domine, parce populo tuo; ne in æternum irascaris nobis.

ʒ. Pie Jesu, Domine, dona eis requiem.

Ⓐ. Sempiternam.

Jube, Domine, benedicere.

Benedicat nos Dominus noster Jesus Christus qui pro nobis flagellatus est, crucem portavit et fuit crucifixus.

Ⓐ. Amen.

Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple et ne soyez pas éternellement irrité contre nous.

ʒ. Jésus, plein de miséricorde, donnez aux âmes des fidèles trépassés le repos.

Ⓐ. Éternel.

Mon Père, bénissez-nous.

Que Notre Seigneur Jésus-Christ, qui a été flagellé, qui a porté sa croix, et qui a été crucifié pour nous, nous bénisse tous.

Ⓐ. Ainsi soit-il.



HEURE-SAINTE

Ce pieux exercice consiste à faire mémoire de tous les outrages endurés par Jésus-Christ pendant la nuit qui précéda sa mort. Il se fait ordinairement le jeudi, de onze heures à minuit, ou bien à toute heure que l'on choisit à cette fin, et que l'on passe devant le très saint Sacrement. Les réflexions qui suivent, courtes et pratiques, pourront prêter quelque secours au fidèle, sans lui enlever sa faculté de penser par lui-même, ce qui vaut toujours mieux.

OFFRANDE DE L'HEURE-SAINTE

Je vous offre, ô mon Seigneur Jésus, l'heure que je viens passer au pied de l'autel et dans le souvenir de votre sainte Passion. Je veux que ce moment de prière et de solitude, au milieu

des ombres de la nuit, soit un témoignage de ma reconnaissance pour vos pénibles travaux, et une amende honorable pour tous les péchés du monde. Je viens pleurer sur vous, sur moi, sur l'impiété des uns, sur l'indifférence des autres, sur les négligences de tous et vous dire : *Parce, Domine, parce populo tuo !...*

Je vous offre cette *Heure* pour la sainte Église et pour son chef, qui, par votre volonté adorable, ont une si large part au calice de vos douleurs...

Daigne votre amour me pénétrer profondément par les preuves sanglantes qui le recommandent à mon cœur ; et puisse mon cœur ne pas mériter, dans ce pieux exercice, le reproche que vous adressiez à trois de vos apôtres : « Vous n'avez pu veiller une heure avec moi... Veillez et priez !... »

CONSIDÉRATIONS ET AFFECTIONS

I

A la dernière Cène. « En vérité l'un de vous me trahira. » Ainsi commence la très douloureuse Passion de notre Sauveur ; à la première communion des douze il y a un sacrilège. Et si c'est la proportion parmi les convives de l'Eucharistie, mon Dieu, que de profanations depuis dix-huit siècles ! A toute messe où il y a quelque concours de communiants, Jésus-Christ ne pourrait-il pas dire encore : En vérité, l'un de vous me trahira ; plusieurs me trahiront?...

Aussi, dans l'ardeur d'un zèle éploré, j'irai jusqu'au bout du monde et j'en fouillerai tous les recoins ; je prendrai ces saintes Espèces profanées, qui n'ont point encore reçu de réparation : les unes, livrées par des Judas ; les autres, reniées par les présomptueux et par les lâches ; celles-ci, oubliées par les indifférents ; celles-là, délaissées par les tièdes... Ouvrons,

mon âme, le ciboire de notre amende honorable, et recueillons pieusement toutes ces hosties...

Dans cet acte de religieuse réparation, qui doit s'accomplir avec l'effusion des larmes, j'insisterai sur tout ce qui m'est plus personnel. Que d'autels m'ont vu à genoux ! Que de tables saintes m'ont reçu comme convive ! Que de ciboires se sont ouverts pour moi !

Quelle a été ma foi d'hier, et quelle est ma foi d'aujourd'hui pour le très saint Sacrement ?... Bientôt j'emporterai toutes mes hosties devant mon juge : ah ! que pas une ne m'accuse ; ou tout au moins que chacune reçoive, avant ma mort, la réparation d'honneur qui lui est due. C'est ce que je veux faire en ce moment, dans la sincérité de tous mes regrets...

II

Au jardin de l'Agonie. « Il tomba en agonie. » Après l'Eucharistie, le combat. Dans ce jardin des Olives, pieux rendez-vous des contemplatifs, il n'y a ni bourreau, ni fouets, ni clous, ni

lance ; et cependant voici Jésus, l'âme triste jusqu'à la mort et le corps broyé au point de suer sang et eau. Il agonise sous le seul effort de la contrition. Quand on comprend le mal du péché, c'est bien assez de son souvenir pour mettre une âme en pleurs et en agonie...

Jésus, pour me guérir, donnez-moi vos larmes et votre sang versés à Gethsémani ; et, pour m'instruire, donnez-moi ces cris du cœur, qui vous ont échappé, dans les ténèbres et dans la solitude de votre combat. « Mon âme est triste jusqu'à la mort... Veillez et priez. » Jésus, pitié pour tous les tristes de ce monde ; et pardon pour ceux qui ne savent pas donner la prière pour refuge à leurs douleurs. — « Que ce calice s'éloigne de moi ! Mais que votre volonté se fasse, ô Père, et non la mienne. » Jésus, pitié pour ceux qui demandent comme vous que le calice s'éloigne ; et pardon pour ceux qui se refusent à dire : Père, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez.

« Vous n'avez pu veiller une heure avec moi... » Jésus, pitié pour tous les abandonnés

de ce monde, et pardon pour tous ceux qui dorment quand ils devraient veiller...

Qu'à cette heure, au moins, je sois comme dans une sainte agonie, l'âme et le corps broyés par le repentir, la volonté propre anéantie, heureux de boire le calice pour tout expier...

III

La trahison. « Ils se saisirent de lui et le lièrent. » Encore Judas avec son hypocrite baiser ! Et toujours Jésus dans son inaltérable bonté ! « Ami, à quel dessein êtes-vous venu ? Vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser. »

Dans cette arrestation sacrilège, quelle image de la mêlée humaine ! Partout les traîtres, suivis des dociles instruments qu'ils ont payés pour le crime... Ils viennent sourdement ou à grand bruit, trainant des chaînes. O Jésus, ô sainte Église, ces chaînes sont pour vous ; et pour vous aussi, saints et justes, humbles et petits.

Quelques amis du Maître, souvent plus téméraires que forts, « tirent l'épée » comme Pierre, mais ne se soutiennent pas dans le combat pour la cause de Dieu...

Je ne regarderai que Jésus dans la mêlée ; lui, le modèle des victimes et des combattants. « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi. Et ils sont tous renversés à terre. »

Ah ! si le chrétien, sans compromis et sans faiblesse, savait et voulait dire : Eh bien ! oui, c'est moi ; je suis chrétien ; voici ma conduite et mes œuvres, que prétendez-vous ? Rien ne me fera changer, ni pactiser avec vous... Devant cette ferme attitude, que d'ennemis de Dieu seraient renversés ; que de projets pour le mal détruits ou évités !

Pardon, Seigneur, pour tous ceux qui vous lient et qui, dans le monde, « tiennent la vérité captive. » Prenez en pitié tous ces faibles qui se laissent entraîner au mal ; brisez les liens honteux des pécheurs, pour qu'ils passent à « la liberté des enfants de Dieu ; » et bénissez vos disciples qui, comme saint Paul, tiennent à

grand honneur d'être enchaînés pour votre cause. « *Vinctus in Domino.* »

IV

Au milieu des prétoires. Je suivrai Jésus-Christ traduit devant les tribunaux de Jérusalem. Je ne saurais m'étonner ni de la brutalité du peuple, personnifiée dans le valet, qui ose frapper Jésus au visage ; ni de la jalousie haineuse des prêtres d'Israël ; ni des moqueries d'Hérode ; ni de la froide injustice de Pilate. J'ai déjà assez vécu, pour savoir que la persécution contre les justes se continue toujours par les mêmes moyens et avec les mêmes instruments. Que Jésus seul m'apparaisse et captive toute mon attention.

Le voici, doux, silencieux et débonnaire devant les juges et les faux-témoins, au milieu des ingrats qui demandent sa mort, et déjà à distance des amis qui l'abandonnent. Et Pierre est de ce nombre : le premier à jurer qu'il le suivra jusqu'à la mort ; le premier à jurer « qu'il ne connaît pas cet homme. »

Mon Dieu, que le cœur humain est donc faible ! Quelle peur de se compromettre ! Quelle promptitude à délaisser, à renier l'ami devenu malheureux, et quelle bassesse devant l'injustice, quand cette injustice est la force ! L'ironie d'une servante, et c'est assez pour consommer la ruine d'une conscience....

Au moment où l'apôtre blasphème et renie son maître pour la troisième fois, voici que son Maître vient à lui de toute la rapidité et de toute la tendresse de son regard. Jésus regarde Pierre; et Pierre est sauvé, « il sort et pleure amèrement. » O Seigneur, je ne vous dirai pas : Pardon pour votre apôtre, car votre apôtre a tant pleuré son crime, que ses larmes ont creusé deux sillons sur ses joues. Mais je vous dirai : Pardon, pour ceux qui vous renient et qui n'en pleurent pas... Pardon, pour ces âmes, esclaves du respect humain ; pour ces hommes, plus lâches que des femmes ne sont timides... Pardon, pour moi-même, qui compte dans ma vie tant et de si indignes défections...

V

Les faux-témoins. Il est donc vrai qu'avec un peu d'argent on peut tout acheter, même des consciences. Trente deniers pour faire de Judas un traître ! et un peu moins sans doute pour transformer quelques hommes en faux-témoins contre Jésus. Ah ! ces âmes vénales, on en trouvera donc toujours, jurant, devant le crucifix, de dire la vérité, et n'affirmant que le mensonge !... Et le faux-témoignage n'a jamais qu'un but : assurer avec serment que tel innocent est un coupable, ou que tel coupable est un innocent... O Jésus vérité, amende honorable pour ceux qui vous outragent ! Quel'infamie des menteurs me préserve de l'être moi-même ; que la vérité soit toujours pour moi « un besoin de première nécessité. »

VI

Les juges. « Il mérite la mort... Qu'il soit crucifié ! » Hélas ! ils ont osé le dire ; les uns

par haine et par jalousie, les autres par ingratitude et par faiblesse. Ils osent le dire encore tous ces successeurs des Juifs impies, et c'est pour moi un sujet d'étonnement autant que de tristesse. Qu'on n'ait pas le courage de se renoncer, de porter sa croix tous les jours et de suivre Jésus-Christ, je le comprends. Mais refuser l'admiration à la morale évangélique ; juger que Jésus n'est ni bon, ni doux, ni le bien, ni la vie, et que tout ce qui est de lui ne mérite pas d'être respecté, voilà ce qui ne peut se concevoir...

Vive Jésus ! puisse ce cri de mon âme le dédommager des cris de mort que les juges iniques de tous les siècles font retentir contre lui!...

VII

Hérode et sa cour. « Hérode se moqua de lui ainsi que toute sa cour. » Quand un supérieur donne le signal de l'insulte, les inférieurs s'empressent d'y répondre... De ce moment, Jésus-Christ n'a pas cessé d'être traité d'insensé, lui

et tous les disciples qui s'attachent à sa personne. Et toujours il est vrai de dire avec saint Paul : Nous sommes les balayures de ce monde.

Il y a donc un rire cruel et permanent dans le monde, jeté à ces autres Jésus-Christ qui passent, à tous les amis de la croix et de l'autel. Mon Dieu, comme tout cela tient du juif et de l'enfer ! Le Christ y est sensible, et d'avance il dit aux railleurs : *Subsannabo vos*, un jour, je me rirai de vous.

O Maître, faites qu'ils ne se moquent plus ; et pardonnez-moi tant de paroles légères, tant de sarcasmes plus puérils que méchants, sortis de mes lèvres contre les personnes et les choses saintes...

VIII

La dernière nuit. Et maintenant voici que la grande et suprême nuit commence. Les juges vont dormir ; et les soldats vont boire, chanter et se jouer de Jésus. Ils lui crachent au visage ;

ils arrachent sa barbe ; ils le tirent dans tous les sens et se le renvoient brutalement au milieu d'infemales clameurs...

Mon Dieu, quel tumulte font les méchants en ce monde ! Il semble qu'il n'y a de place que pour eux, et pour leurs orgies et pour leurs insolents triomphes. Quelle preuve frappante qu'ils ne sont pas dans le vrai ! Et leur folie est poussée si loin, qu'ils ne savent peut-être plus ce qu'ils font, et pourquoi ils blasphèment...

Que vous ne reconnaissiez jamais ma voix au milieu de ces fureurs bruyantes, ô mon Dieu ! Donnez-moi de passer ici-bas en faisant le bien sans bruit ; donnez-moi d'aimer la solitude et le jour et la nuit, pour penser à vous loin des émeutes organisées contre vous...

Ils attachent un bandeau sur ses yeux. O sainte Vérité, les méchants vous réservent toujours les mêmes outrages. Ils s'efforcent de vous couvrir de leurs erreurs et de leurs sophismes. Mentons, mentons encore, disent-ils ; et c'est ainsi que, sans pouvoir vous supprimer, ils

réussissent à détourner d'un grand nombre les saintes clartés de votre visage...

Jésus, dont les yeux sont bandés par la violence et par le sacrilège, vous serez toujours pour moi le seul qui rende la vue aux aveugles ; la « seule lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. » Je plains ceux « qui ne vous ont pas reçu ; » et je m'engage à vous suivre, vous « plein de grâce et de vérité. »

Ils le frappaient en criant : Prophétise et dis qui t'a frappé. Jésus prophétiserait, que ses ennemis n'en continueraient pas moins leurs insultes. Quand, par une intervention miraculeuse de Dieu, le bûcher se refusait à brûler les martyrs, on les jetait dans l'arène ; et si les bêtes féroces se couchaient aux pieds des victimes au lieu de les dévorer, on avait recours au glaive... Le cœur qui résiste à la bonté et à la douceur de Jésus ne peut être accessible à la leçon du miracle.

L'Évangile, l'Eucharistie, la patience de Jésus

au milieu des insultes, sa miséricorde qui tous les jours me pardonne, voilà les miracles permanents mis au service de ma foi. Faites, ô mon Dieu, qu'ils ravivent en moi la conviction et la reconnaissance.

« Ils placèrent un roseau dans ses mains, et fléchissant le genou, ils disaient : Nous vous saluons, roi des Juifs ! » C'est ainsi que pas un des attributs du Sauveur n'aura échappé à l'insulte. Ils ont outragé sa bonté, sa puissance, sa science, sa divinité, sa royauté... Plus j'entendrai le monde blasphémer la royale personne de Jésus, plus je la célébrerai en lui donnant le tribut de mon respect. O royauté si digne d'être aimée ! O mon Roi, je vous salue. Voici votre humble sujet, déposant à vos pieds l'hommage de ses pensées et de ses œuvres, de son cœur et de son amour, de sa vie et de sa mort. Réglez sur moi ; et faites-moi comprendre que « vous bien servir, c'est régner. » •

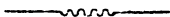
Ils se lassèrent enfin, et enfermèrent Jésus dans une étroite prison. Souffrez, ô mon Maître,

que j'y pénètre avec vous et que, prosterné à vos pieds, j'enlève une à une les traces des opprobres et des coups... O saint Martyr, épuisé de lutte et succombant sous le poids des injures ! O premier Confesseur de la foi que vous apportez sur la terre, recevez de mes mains le *Viatique*, que je vous présente pour votre dernier combat : ma compassion, mes pieuses prières, mes regrets du passé, mes promesses de fidélité pour l'avenir...

O tabernacle de l'autel, prison eucharistique, pourquoi celui que vous gardez vivant sous les ombres du mystère ne peut-il pas attirer mon cœur invinciblement ? Oui, je serai désormais un ami fidèle du sanctuaire ; et j'y vivrai de ce Mémorial perpétuel de la Passion du Sauveur.

Mon Heure-Sainte s'achève : Que Jésus me pardonne les distractions et les langueurs de ma foi, dans un moment où il convenait si peu d'être distrait et languissant. Chaque semaine, je renouvellerai, dans ce pieux exercice, mon

horreur pour un monde qui persécute tout ce qui est saint et pur, et mon amour pour le divin Maître, qui toujours souffre, bénit et pardonne. O Jésus trahi, insulté, flagellé, couronné d'épines et crucifié, je veux souffrir et travailler pour vous, et avec vous vivre et mourir humblement.





TABLE

DES CHAPITRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I ^{er} . — Le corps du Crucifix.	39
— II. — Les bras et les mains du Crucifix.	63
— III. — La tête du Crucifix.	96
— IV. — Le visage du Crucifix.	121
— V. — Les pieds du Crucifix	148
— VI. — Le côté ouvert du Crucifix.	178
— VII. — Le Crucifix et la leçon du silence	207
— VIII. — Le Crucifix et la mort.	236
— IX. — Conseils pratiques.	268
Prières pour la sainte Messe.	279
Chemin de la Croix.	305
Heure-Sainte.	335

DIJON, IMP. DARANTIERE, RUE GAROT-CHARNY.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE
P.-N. JOSSERAND LIBRAIRE-ÉDITEUR
3, PLACE BELLECOUR, LYON

OUVRAGES
PAR
L'AUTEUR DE L'EUC~~H~~ARISTIE MÉDITÉE

M^{SR} Bouange, ancien vicaire général d'Autun, dit, dans une notice biographique consacrée à l'auteur de l'*Eucharistie méditée* :

« Nous lui devons plusieurs ouvrages ascétiques sur l'Eucharistie, le Sauveur-Enfant, sa très sainte Mère, les saints Anges, etc., écrits avec une exactitude admirable de doctrine, une facilité non moins admirable de pensées et de style, et cette onction pénétrante qui révèle bien vite à quelle source l'auteur a puisé ses inspirations. Ces pages si émouvantes, si pleines de l'esprit de Dieu, que de bien elles ont fait, que de fruits de vie elles produiront dans tous ceux qui auront le bonheur de les lire! »

Nous ajouterons : Toute bibliothèque religieuse est incomplète si elle ne possède pas les ouvrages de l'auteur de l'*Eucharistie méditée*.

- L'Eucharistie méditée**, ou Jésus mon amour et ma
vie. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Suite de l'Eucharistie méditée**, ou Jésus mon guide et
mon consolateur. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Le Calvaire et l'Autel**, ou Quelques heures au pied
du tabernacle pendant l'Octave du Saint-Sacrement, les Qua-
rante-Heures et les jours de l'Adoration perpétuelle. 1 vol.
in-18. 1 fr. 50
- La Communion des Saints**, ou Nos frères de l'autre
vie, divisée en trois parties : LES ANGES, — LES SAINTS,
— LES AMES DU PURGATOIRE.
- PREMIÈRE PARTIE. — Méditations sur les saints Anges**,
pour tous les jours du mois d'octobre et pour le mardi de
chaque semaine. 1 vol. in-18 raisin. 2 fr. 50
- Mois des saints Anges**, ou Méditations et exemples pour
chaque jour du mois d'octobre (extrait de l'ouvrage pré-
cédent). 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- DEUXIÈME PARTIE. — Méditations pour l'Octave de la
Toussaint et pour tout le mois de novembre.** 1 vol.
in-18. 1 fr. 50
- TROISIÈME PARTIE. — Mois des âmes du Purgatoire.**
1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Couronne de Mai**, Mois de Marie des paroisses. 1 vol.
in-18. 1 fr. 50
- Vertus eucharistiques**, 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Souffrances et vertus de Marie méditées**; 2^e édit.
2 vol. in-12. 5 fr.
- Berceau de Jésus Enfant**, ou Grandeurs et abaissements
du Verbe incarné. 2 vol. in-12. 5 fr.
- Jésus ou l'Hôte divin du Tabernacle**, 2 vol. in-12 (en
réimpression). 5 fr.